

Ceux qui souffrent

Maurice Leblanc

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

… Je suis las de mentir, las d'entendre et de voir mentir.

Rien n'est réel en nous. La bouche ment, les yeux mentent, les gestes mentent. Nos sourires et nos larmes, nos prières, nos remercîments, nos colères, tout est calculé. D'un bout à l'autre de notre existence, nous tenons une série de rôles, des centaines dont aucun n'est la représentation fidèle de notre être vrai. Nous sommes en scène sans discontinuer, devant un public qui nous admire ou nous critique. Et là nous prenons des attitudes, belles ou disgracieuses, toujours fausses.

Pourquoi ? Par besoin. C'est devenu un instinct, un vice inhérent à notre race civilisée. Nous nous exhibons sous tel jour que nous croyons favorable à notre intérêt, à notre bonheur, à nos jouissances. Nous cherchons à réaliser aux yeux d'autrui un idéal quelconque, et cet idéal change selon notre humeur actuelle, selon l'époque, la saison, l'heure, la température, selon une infinité de circonstances futiles.

Et la comédie se poursuit jusque dans les coulisses. Même à nous, nous mentons. Que de fois je me surprends en flagrant délit d'hypocrisie envers moi-même ! Je cherche à m'illusionner, à me voiler mon infériorité sous ce rapport et à m'exagérer ma supériorité sous cet autre. Je me dis cela, et je sais, je sais de façon absolue, que cela je l'invente.

Notre conscience n'est pas dupe, elle, mais cet être intérieur, qui monologue en nous, ment, lui. Il prend la parole, pérore,

combine des histoires, s'excuse, se pare, s'attife, cavalcade, fait le beau. Et nous arrivons à nous façonner, à nos propres yeux, en un être absolument différent de l'être exact que nous sommes, un être habillé de vertus et même de vices que nous ne possédons point, des vices que nous jugeons nécessaires, élégants, d'une perversité peu banale.

Eh bien, moi, ces mensonges m'écœurent. Tromper les autres, soit. C'est une inéluctable nécessité. La loyauté est de mauvais goût. La fourberie est utile, donc juste. Mais du moins je jouerai franc jeu avec moi, je ne me tricherai plus, j'ausculterai mon âme, et je ne donnerai pas le diagnostic équivoque du médecin qui veut tranquilliser son malade, mais le vrai, si brutal et si cruel qu'il soit. Plus de comédie. J'ai soif de franchise. Je sens en moi une crise d'amour qui commence, étudions-la. J'y gagnerai en tous cas de me mieux connaître.

… Cette nuit, au bal, elle dansait le cotillon avec celui de ses admirateurs dont je suis le plus profondément jaloux, — en suis-je réellement jaloux ? Non, alors pourquoi écrire ?… — Je m'approchai d'elle :

— Vous vous rappelez votre promesse ?

Elle me répondit :

— Oui, mon ami, je me rappelle.

Je repris :

— En voici les termes : « Si jamais votre peine devient intolérable, dites-la-moi simplement et je vous consolerai. » Fernande, un autre vous parle, vous frôle, contemple vos bras et vos épaules, et ma peine est intolérable.

Elle a tourné la tête vers moi, avec un sourire doux de femme qui se sent aimée, et elle a guéri mon mal.

… « Je ne serai jamais à vous », m'a-t-elle dit. Et je me demande maintenant si ce n'est pas cette crainte qui compose mon amour. L'aurais-je aimée si elle se fût donnée sans débats ?

Ce doute me fait douter de tout. Si j'analyse ma passion, j'y découvre de la vanité, du désir physique, de l'entêtement, le besoin de dominer un être et de me prouver ma force de séduction. Mais, somme toute, j'y vois peu d'affection sincère, nulle trace de désintéressement.

… Je ressens une âpre jouissance à me démontrer la fausseté de mes émotions. Quand je lui parle, je parviens à m'abuser. Par un effort de volonté inconscient, je me grise de sa vue, de son odeur, de son contact. Et je ne raille pas en lui disant mon adoration. Mais devant ces pages blanches, je me ressaisis. Je distingue d'une vision précise le caractère absolu de mes actes et de mes gestes.

Ainsi, quand je touche sa main, ma main tremble ; elle tremble réellement, sans que je le veuille. Quand elle me regarde, mes paupières battent, comme si mes yeux ne pouvaient supporter son regard, et elles battent réellement, sans que je le veuille. Mais ici, de sang-froid, je perçois le travail de cette portion de mon cerveau qui fonctionne à mon insu et qui juge utiles ce tremblement de mains et ce battement de paupières.

Ainsi, j'ai de vraies larmes, de vraies pâleurs. Et tout cela est factice. Je ne souffre pas, mais j'incarne si naturellement mon personnage de martyr, et je la convaincs si profondément de ma

misère que j'arrive à souffrir. La pitié que je lis en elle m'apitoye sur moi.

Mon plaisir actuel ne réside donc pas dans ce que j'appelle mon amour, mais dans la perfection de mon jeu.

… Sa résistance faiblit, son corps vient à moi, sa pensée accepte déjà la chute. Et ma vanité grandit… moi, moi qui l'ai prise, minute par minute, fibre par fibre, moi qu'elle aime et moi qui ne l'aime pas !

… Elle m'a fait agenouiller devant elle. Puis elle a posé ses mains sur mon front, et elle a murmuré :

— Mon aimé, je vous demande pardon, vous qui souffrez par moi.

Et elle a baisé mes lèvres.

En la quittant, j'ai compris ceci distinctement : ma joie ne provient pas de son baiser, elle provient surtout de sa naïveté, à elle qui me plaint assez pour me tendre sa bouche, et de mon pouvoir, à moi qui l'amène à me plaindre.

Je me dois plus de reconnaissance que je ne lui en dois.

… Aujourd'hui ses épaules, hier ses bras. Pourquoi cette manie des femmes de se marchander ainsi, de se vendre en détail ?

… Exaspéré de désirs, je l'ai traitée durement. Elle m'a répondu d'une voix triste :

— Soit, je viendrai demain chez vous. Mais promettez-moi, je vous en prie, promettez moi de ne pas me prendre.

— Je vous le promets.

Elle reprit :

— Quoi qu'il arrive, si grand que soit mon abandon, même si je vous implore, vous me refuserez ?

— Je vous le jure.

Ainsi donc demain elle est à moi, c'est demain le dénouement prévu, la conclusion inévitable du roman que j'ai bâti de toutes pièces.

… Eh bien ! non, je l'ai tenu, mon serment ! Pourquoi ? Par respect de ma parole ? Par délicatesse ? Par pitié ? Je ne sais pas. Mes idées s'entrelacent, sans que j'en puisse saisir une seule.

Reprenons les faits.

Elle est venue à l'heure dite, m'évitant ainsi l'attente si douloureuse. Au coup de sonnette, mon cœur, je l'ai noté, a battu plus vite. Dès l'entrée, elle m'a tendu la main, je l'ai gardée dans la mienne et j'ai dit bêtement, comme à toutes :

— Je vous remercie, Fernande.

Je lui ai défait sa voilette et son chapeau. Elle s'est assise. Je me suis assis auprès d'elle. Puis j'ai repris sa main. Elle m'intimidait. J'eus conscience de mon ridicule et je soupirai :

— Vous ne regrettez pas d'être ici ?

Elle ne répondit point, le regard vague, l'esprit lointain. Je répétai :

— Fernande, vous m'en voulez ?

Elle baissa les yeux vers moi et prononça :

— N'ai-je pas votre promesse ?

Elle souriait gentiment. Son air confiant me rappela mon devoir d'homme, et je lui balbutiai toutes les phrases mensongères qui engourdissent la femme, tous les mots d'amour qui la domptent mieux que la constance, mieux que le mérite ou le génie, mieux que l'amour lui-même.

Puis un baiser me la livra. Je lui arrachai ses vêtements. Sa peau frissonnait au contact de mes doigts. Elle me serra contre elle de ses deux bras, en bégayant :

— Ah ! mon ami, je suis à toi, je t'aime…

Mais tout à coup je la repoussai brutalement, je me levai d'un bond et je m'abattis à ses pieds :

— Non, non, il ne faut pas cela ! Rappelle-toi, ma Fernande, j'ai promis.

Et d'un ton solennel, je déclamai :

— Quoi qu'il arrive, si grand que soit ton abandon, même si tu m'implores, je te refuserai. J'en ai fait le serment, tu te souviens ?

Elle sembla sortir d'un rêve et, prise d'une gêne subite, s'enveloppa de son manteau. Il y eut un silence. Puis des larmes lentes coulèrent de ses yeux. Et elle me dit :

— Je te rends grâce, aimé, toi qui m'as sauvée, ma vie entière t'appartient.

Je n'ai point senti de moquerie dans son remercîment, rien qu'une expression d'immense gratitude. Un orgueil monstrueux me souleva. Mon héroïsme me sembla grandiose.

Tandis que j'écris ces notes, les mobiles de mon action m'apparaissent clairement. La vérité s'impose à moi. J'ai voulu exalter son amour. La prendre ainsi ? La devoir a une défaillance passagère ? La banalité de cette possession m'a écœuré. Ce qu'il me faut, c'est le don réfléchi de sa personne. Je la veux tenir d'elle-même, et non d'une erreur de ses sens.

… Mensonge ! mensonge ! à moi aussi j'ai menti ! Là, sur ce papier que personne ne lira, j'ai menti ! J'ai menti pour qu'un jour, en feuilletant ces pages, je puisse encore m'illusionner : j'ai menti pour me tromper moi-même, même à l'heure actuelle.

Si je l'ai dédaignée, ce n'est point par sacrifice, ni par affection, ni surtout par calcul… c'est que… oh ! je n'ose pas… c'est que… ma chair m'a trahi !

Quelle honte ! ma chair m'a trahi… j'ai compris mon impuissance… alors, pour la lui cacher, j'ai joué l'abnégation. Reviendra-t-elle, maintenant ? Et si elle revient ?… Oh ! je souffre !

Et puis, toutes ces combinaisons, cette dissection de mon âme, quel mensonge encore ! Mais l'unique, l'indiscutable vérité, c'est que je l'aime, cette femme. Son souvenir me brûle, me torture. S'analyser, quelle bêtise ! On est soi-même sa première dupe. Qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces pages que j'ai noircies ? Est-ce que je sais ? Est-ce qu'on sait rien de soi, de sa propre pensée, de son être intime, des motifs de sa conduite ? Mieux vaut jouir hypocritement et s'abuser ! Ah ! mentir ! mentons toujours, mentons aux autres, mentons à nous-mêmes surtout et jusqu'au bout !

Le bonheur est dans le mensonge ! Oh ! je souffre, je souffre…

… Est-ce que je souffre réellement ?…

02

Elle aurait pu être heureuse, mais elle ne le fut point, parce qu'elle avait beaucoup de poitrine.

Toute jeune, elle était chétive et maigrelette. Sa figure, assez ordinaire, ne rachetait pas cette absence de formes potelées indispensables à l'enfant. Aussi passa-t-elle inaperçue. Dans les jardins publics, les dames admiraient et caressaient sa sœur Charlotte. Eux-mêmes, les parents, établissaient une différence marquée entre leurs deux filles.

Il en résulta chez elle une grande timidité. Elle se troublait les rares fois où on lui adressait la parole. Elle prit en haine les personnes qui la favorisaient de quelque attention. Chaque jour apportant encore un peu d'ombre à l'obscurité où la maintenait sa nature, son besoin se fortifiait de vivre à l'écart, en dehors des jeux et des entretiens d'autrui.

Cette sauvagerie se compliquait d'un instinct qu'exaspéra la première communion, une pudeur maladive. Tout ce que la religion en son langage vague, offre aux jeunes âmes, de mystères, de réticences, de sous-entendus, son esprit le considéra comme une exhortation à la réserve et à la modestie. Elle détesta la chair, objet des anathèmes ecclésiastiques. Elle en eut honte. Elle la cacha. Son image dans la glace la gênait. Partageant la chambre de sa sœur, elle ne se couchait que la lumière soufflée. Jamais l'autre ne vit ses bras nus.

Ni la réflexion ni l'âge n'atténuèrent cet excès de pudibonderie. Volontiers, dehors, elle se fut masqué la figure de tissus épais. Elle ne quittait point sa voilette. Des gants couvraient ses mains. Un regard jeté sur elle par quelque promeneur indifférent l'emplissait de confusion, la révoltait comme une souillure. Son but constant était de s'effacer, de n'attirer les yeux par nulle couleur, de ne captiver l'attention par nulle parole, de n'offrir au toucher nulle surface.

Et elle y réussissait à merveille. Elle semblait bien une créature de demi-teintes, de nuances mortes, une silhouette, un être inexistant. Il n'était point jusqu'à son prénom de Louise qui n'évitât de la faire remarquer.

Elle se confectionnait ainsi une sorte de bonheur fort agréable. Le renoncement à ses charmes comme l'ostentation. Et elle eût vieilli, elle fût morte contente, si une catastrophe n'eût bouleversé le cours de son existence.

Vers dix-huit ans, elle prit de la poitrine.

Elle avait bien constaté le développement tardif de son corps. Les formes s'arrondissaient. Néanmoins, il restait dans des proportions convenables. Tout de suite, au contraire, sa poitrine grossit de façon inquiétante. Elle n'osait la regarder, mais elle la sentait en effervescence, pleine d'une sève généreuse qui affluait de tous les membres par toutes les veines. Le sang bouillonnait. Une onde lourde gonflait la chair.

Il lui fallut se munir de corsets plus larges. D'une saison à l'autre, ses robes se faisaient trop étroites. On s'en aperçut et ce furent des allusions égrillardes ou admiratives, autant d'insultes ignominieuses à sa modestie.

Dès lors, elle compta pour les gens qui l'entouraient. Elle ne pouvait plus, chez elle, se tenir dans un coin du salon comme un meuble inutile. On allait l'y chercher. On l'interpellait. Tout cela eût suffi pour la martyriser, mais combien son supplice était décuplé par la cause évidente de cet empressement, la croissance de sa poitrine. Dès qu'elle levait les paupières elle surprenait, braqués sur son corsage, des yeux d'homme étonnés et luisants, des yeux de femmes inquiets et jaloux. Derrière les phrases banales, elle devinait la pensée secrète de son interlocuteur. Le rouge lui montait au front. Elle balbutiait, la voix en larmes.

Ah ! cette chair, cette chair abominable qui jaillissait malgré elle, comme elle l'exécrait ! Elle y songeait comme à un ennemi, à quelque chose de vivant qui lui voulait du mal. Elle l'aplatit, elle l'écrasa, elle renferma dans des corsets bardés d'acier. Mais la chair s'insurgeait. Nulle entrave qu'elle ne brisât.

Alors elle se priva de nourriture. Elle mangeait des légumes et buvait du thé. À quoi bon ! Le peu d'aliments absorbés ne profitait qu'à la poitrine, le corps dépérissait et le contraste devenait d'autant plus choquant entre la sveltesse de l'un et l'exagération de l'autre. Il fallut renoncer à la lutte.

Et la poitrine grossit encore. C'était une masse imposante. Elle tendait l'étoffe du corsage, s'y appliquait hermétiquement comme s'applique à son écorce la pulpe d'un fruit. Au moindre geste, elle bougeait, agitée d'un petit remous qui s'apaisait ensuite ainsi que l'eau d'un étang troublé par une pierre. Cela néanmoins semblait ferme et de bonne tenue.

Elle n'en savait que faire, elle en était aussi honteuse qu'une fille coupable dont la faute ne peut plus se dissimuler. Toujours,

qu'elle marchât ou quelle fût assise, s'étalait sous ses yeux cet avancement formidable. Dans la rue elle en apercevait le profil ridicule aux glaces qui la reflétaient. Le matin les nécessités de la toilette et de l'habillement forçaient ses mains à des besognes qui leur répugnaient.

Et cette anomalie allait en s'agravant. Elle se sentait la proie d'une maladie mystérieuse, d'un chancre dévorateur qui pompait toutes les gouttes de son sang, toutes les parcelles de sa chair, toute la vie de son corps et s'en emplissait sans jamais être assouvi.

C'était indécent, malpropre, elle le devinait. Malgré ses efforts la robe se creusait dans l'intervalle, et l'on distinguait nettement les deux proéminences, rondes, énormes, colossales, invraisemblables. Elles bombaient, pointaient, se jetaient au visage des gens, aveuglaient, barraient le passage, encombraient, éblouissaient. Elles étaient fières et superbes. En société, elles accaparaient l'attention aux dépens des autres femmes. Elles devenaient instantanément le centre de toute réunion. On ne parlait que d'elles, on en voyait qu'elles. On défilait en leur présence, on les examinait, on les auscultait, on les soupesait. Les adolescents rougissaient et les vieillards piaffaient.

Elle fut horriblement malheureuse. Chaque minute apportait sa part d'opprobre. Tout la blessait, au plus profond de sa pudeur de femme, de ses instincts ombrageux, de ses croyances religieuses, de sa chasteté de vierge. Elle eût voulu s'anéantir.

Une joie lui échut, consolante. Elle aima, fut aimée.

C'était un grand jeune homme, fade et gauche. Longtemps il n'osa se déclarer. Son embarras donna de la hardiesse à Louise.

Par lambeaux, elle lui arracha l'aveu définitif. Il fut admis à faire sa cour.

Tout de suite elle lui voua de la gratitude pour sa réserve et sa délicatesse. D'une nature également timide, ils restaient l'un en face de l'autre, presque silencieux, presque immobiles. À intervalles éloignés, l'un articulait une phrase ; l'autre, le front plein de sueur, bégayait une vague réponse. Jamais ils ne se regardaient. Une ébauche de poignée de main constituait leur seul contact.

Et Louise pensait à de douces choses. Son existence paisible ressuscitait. Rien ne l'effarait dans cette union. Sa naïveté lui permettait de croire qu'elle vivrait auprès de lui comme elle avait vécu près de sa sœur, en des relations aussi distantes et aussi pures.

Or un jour, en une minute de folie, sans un mot qui pût mettre Louise en garde, il s'abattit brusquement sur elle, déchira son corsage, et, à pleines mains, il empoigna la grosse poitrine débordante.

Suffoquée d'abord, elle ne bougeait point, comme paralysée. Puis soudain, elle se dégagea. Il s'enfuit.

Elle a prononcé ses vœux. Au fond d'un cloître, sous la robe de bure, Louise, en religion sœur Prudence, a enseveli sa gorge inconvenante. Mais elle n'a point abdiqué sa haine contre elle, cette partie polluée de son être. En guise de corset, elle porte un cilice, étroitement adapté à ses formes. Parfois le sang coule d'où n'aurait du couler que le lait maternel.

Heureuse ? Non. La raison de sa détresse est toujours là, vivace et triomphante. L'ennemie tend les vêtements grossiers, comme elle crevait les étoiles de soie. Pour s'agenouiller, pour frapper du front les dalles de sa cellule, sœur Prudence ne sait où placer son fardeau. Il lui faut écarter les bras de son corps, et pour marcher, porter le buste en arrière. Tout lui rappelle le fléau de sa vie.

Et puis, elle n'est pas comme elle l'espérait, à l'abri du regard qui outrage. Souvent elle s'aperçoit que les yeux de quelque compagne scrutent le gonflement prodigieux de sa robe. Et la supérieure la traite avec dureté, comme si elle avait contre elle un motif de mécontentement. Alors une angoisse l'étreint. Avait-elle le droit de profaner la sainte maison ? N'est-elle pas une cause de scandale ? Elle passe des nuits à sangloter. Mais partout, toujours, jusque sur les marches de l'autel son obsession la poursuit. Il lui semble que sa gorge est une insulte à Dieu. Et elle n'ose plus prier, car la prière attirerait l'attention du Seigneur sur sa poitrine sacrilège.

03

Àla station de Beuzeville, un monsieur accompagné d'une petite fille descendit d'un compartiment de première classe. Une voiture les attendait, sorte de cabriolet vermoulu, muni d'un siège où s'accroupissait la carcasse d'un domestique.

Par les champs, au milieu des hauts arbres qui encadrent les fermes, on trottina.

Le monsieur s'endormit. C'était un ancien commerçant du nom de Gavart, un homme d'une cinquantaine d'années, très respectable, et que l'on honorait autant pour sa fortune que pour la rigidité de ses mœurs. Il conduisait à la campagne, dans une propriété qu'il possédait aux environs de Criquetot, la petite Estelle, une gamine de dix ans, fille d'une bonne morte récemment à son service. Il s'en chargeait par bonté d'âme. On admirait autour de lui cet acte charitable.

Ils arrivèrent. L'habitation, que les paysans appelaient le château des Cerisiers, en réalité un manoir en ruines, de style médiocre et de proportions restreintes, se cachait au milieu d'un parc inculte où les ronces, les mauvaises herbes, les fleurs sauvages croissaient en toute liberté. Les produits d'un potager, vendus chaque semaine à Étretat ou à Fécamp, suffisaient aux besoins du gardien.

M. Gavart, suivi d'Estelle, monta un escalier pavé, à rampe de chêne massif. Au premier étage, deux portes s'ouvraient.

— Voici ta chambre, Estelle, dit M. Gavart, en désignant l'une des deux portes, tu vas pouvoir défaire ta malle. Apporte-lui ses bagages, Victor, et viens me retrouver.

Le domestique obéit, puis rejoignit son maître, qui prononça d'une voix lente, en articulant posément chaque syllabe :

— Je te confie Estelle pendant quelque temps. Je ne te recommande qu'une chose, qu'elle ne voie personne, qu'elle ne sorte jamais d'ici. Le jardin est assez grand pour qu'elle y joue à son aise. C'est entendu, n'est-ce pas, je ne veux pas qu'elle sorte d'ici.

Le bonhomme, un vieux, ridé, courbé, qui continuait à vivre par habitude, s'inclina et se retira.

Resté seul, M. Gavart fit un bout de toilette, puis passa dans la chambre voisine. Elle était en tous points semblable à celle qu'il occupait, les deux pièces auparavant n'en formant qu'une. Depuis la veille une cloison en planches les séparait.

Il surprit Estelle à moitié déshabillée et vidant sa malle.

— Ne t'interromps pas, s'écria-t-il, comme elle cherchait à se vêtir, je venais voir seulement si tu ne manquais de rien.

Elle rangeait soigneusement le trousseau qu'elle devait à son bienfaiteur, empilait le linge dans la commode et accrochait les robes dans les armoires.

Il remarqua la maigreur extrême de ses bras et de son cou. Les os saillaient, prêts à crever la peau.

— Approche-toi, gamine, lui dit-il.

Elle s'avança et il l'assit sur ses genoux.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas, ton vieil ami ? Embrasse-le donc… à la bonne heure !

Il lui caressa le dos et les épaules :

— Pauvre mignonne, il n'y en a pas gras, tu as bien besoin de te refaire.

Puis, apercevant la large bande de coutil gris qui entourait sa taille, il se fâcha. Pourquoi n'essayait-elle pas le corset de satin qu'il avait choisi lui-même ? Aidée par lui, l'enfant se délaça.

Mais une honte soudaine l'envahit, et elle se tint debout, immobile. Son corps se devinait, fluet et malingre.

Les yeux fixes, les veines du front gonflées, M. Gavart regardait. Un gémissement rauque lui érafla la gorge. Mais il recouvra son sang-froid.

— Dépêche-toi de t'habiller, nous ferons un tour avant le dîner.

Il s'en alla, ennuyé de cette scène. Décidément, cette mâtine le remuait.

Au moment du départ, il recommanda de nouveau à Victor de surveiller Estelle sans relâche. Puis il ajouta :

— Comme nourriture, tu lui achèteras les choses les plus substantielles, ne lui refuse rien, il faut qu'elle engraisse, qu'elle engraisse beaucoup.

Deux années consécutives, M. Gavart passa le dimanche en Normandie. Les autres jours il travaillait. En prévision de l'heure exquise qu'il attendait si impatiemment, il régla dans le même sens les détails les plus infimes de sa vie. Ses pensées elles-mêmes furent soumises à une discipline rigoureuse et, avec une perversité profonde, il réussit à concentrer sur un seul point toutes ses affections, tous ses désirs, tous ses rêves d'amour, toutes ses espérances de bonheur. Il se priva des moindres distractions. Son voyage hebdomadaire ne lui fournissait-il pas des jouissantes suffisantes ? Pour les rendre plus aiguës, il abandonna les salons où il fréquentait, rompit avec ses amis, évita les théâtres et les lieux publics.

Dès son arrivée, il appelait la petite et la questionnait. Elle répondait gaiement. Le vieux garde n'était pas bavard et elle se dédommageait en une fois de son silence forcé. Aussi prodiguait-elle les renseignements les plus précis sur sa santé, sur son appétit, sur ses jeux. Elle ne manquait jamais d'affirmer qu'elle engraissait beaucoup. Mais il tenait à vérifier lui-même l'exactitude de cette assertion et il lui tâtait les bras et les jambes.

C'était là sa grande préoccupation. Engraissait-elle, oui ou non ? Il s'en entretenait avec Victor, demandait conseil à des spécialistes et rapportait de Paris des poudres et des extraits de viande propres, croyait-il, à augmenter la graisse des enfants.

Au bout d'un an, il constata un progrès sérieux. « Ça va bien, se dit-il, encore deux ans et elle sera à point. »

Il n'entrait jamais chez Estelle, et gardait dans ses rapports avec elle une réserve prudente.

Un jour, cependant, une envie dangereuse l'assaillit. Il résista, jugeant cela vraiment puéril. Mais ne fallait-il pas qu'il connût l'état physique d'Estelle pour être plus à même de la soigner ? La santé de l'enfant en dépendait peut-être. Ce prétexte le décida et, le soir, quand il eut quitté la petite et gagné sa chambre, il éteignit sa bougie, se dirigea sans bruit vers la cloison et appliqua son œil contre un trou qu'il avait pratiqué quelques heures auparavant. L'enfant se déshabillait.

Dès lors il ne manqua jamais ce spectacle.

Il se plaisait d'ailleurs à exaspérer son désir et, dans ce but, il employait des moyens d'une ingéniosité raffinée.

Chaque samedi, d'après son ordre, Estelle se frottait les membres avec du musc et aspergeait sa robe de cette odeur pénétrante dont il savait l'effet sur ses propres nerfs. Le souvenir de la petite se trouvant ainsi mêlé aux relents de ce parfum, de retour à Paris, il se munissait d'un flacon de musc qu'il respirait a tout moment. Il évoquait de la sorte l'image de l'enfant, sa chair blanche, les lignes indécises de son corps.

Souvent aussi, il rapportait de là-bas le linge qu'elle venait de quitter, et, à l'aide d'un mannequin affublé d'un pantalon et d'une chemise et placé en une demi-obscurité, il reconstituait la silhouette d'Estelle. Des souliers, des bas, des jarretières, et autres objets de toilette qu'il volait à sa protégée, lui servaient encore à se maintenir dans un état d'excitation continue.

Estelle cependant, grâce au régime que lui imposait M. Gavart, grandissait et se fortifiait. On la bourrait de viandes saignantes, de pommes de terre, de pain et en général de farineux. Comme boisson on ne lui permettait que la bière. Privée de camarades et connaissant les moindres recoins du parc, elle ne jouait jamais et prenait peu d'exercice.

Ses bras seuls restaient maigres. Victor se chargea de les frictionner matin et soir à l'eau de Cologne. Les résultats furent négatifs.

Et l'élevage continuait, méthodique et raisonné. Rien n'était laissé à l'imprévu. La peur est dangereuse et peut produire dans l'organisme des désordres nuisibles : on évita le moindre bruit, la chasse fut interdite aux abords du château. Un caprice inassouvi est une souffrance dont le physique se ressent à la longue : Estelle se plaignant de l'ombre trop touffue du bosquet qui termi-

nait le parc, M. Gavart fit abattre les grands arbres séculaires. On n'interrompait jamais son sommeil, et elle passait au lit de ces grasses matinées paresseuses qui alourdissent et boursoufflent la chair.

De son éducation on ne parla jamais. Elle ne savait pas lire. Le travail fatigue.

La troisième année, M. Gavart espaça ses voyages. Sa confiance en lui diminuait. Au seul nom d'Estelle il tressaillait. Si près du but, de cette limite précise à partir de laquelle l'acte qu'il complotait ne serait plus un crime aux yeux de la loi, allait-il faillir comme le premier venu ? La peur du châtiment le soutint.

La date approchait. Il comptait les jours, les heures. L'idée qu'un obstacle pouvait l'arrêter le désespérait. Découragé, il consulta l'acte de naissance d'Estelle pour connaître son âge exact. Elle n'avait point menti.

Au début du dernier mois, il avertit Victor que ses affaires le retiendraient à Paris durant trois ou quatre semaines. Cette décision qu'il prit par précaution contre lui même, calma ses inquiétudes. Après tout, de quoi s'effrayait-il ? Il plaisait à l'enfant. N'ayant de distraction que par lui, elle le chérissait comme un vieux camarade.

Mais peu à peu ses angoisses reparurent. L'éloignement lui causait des craintes fantastiques. Elle était malade peut-être !

Un soir, sans prévenir, il partit.

Il arriva le matin à Beuzeville. La distance étant courte, il se mit en marche allègrement. Le soleil se levait. Sur la grande plaine onduleuse, il tombait une lumière froide, une lumière

d'astre à peine éveillé et qui grelotte lui-même. Une brise fraîche piquait les oreilles, ranimait les membres, rendait au corps cette jeunesse qui donne les pensées heureuses. Personne encore ne travail lait aux champs. Seules des vaches paissaient dans l'herbe humide.

M. Gavart, rasséréné, s'avançait rapidement. Il songeait à l'époque prochaine où il réaliserait son rêve, et il associait d'avance aux sentiers tortueux et aux fossés verdoyants de la route les joies qu'il récolterait dans ce paysage familier.

Il descendit un raidillon et aperçut le manoir. Rien ne bougeait. Il prit sa clé, entra, et gagna sa chambre. Puis, très vite, il colla son œil à la cloison. Le lit était vide, à peine défait.

Il recula, ne comprenant pas. Où se cachait-elle ? Comment la trouver ? Il se souvint de Victor. Lui seul pouvait le renseigner.

Il escalada l'étage où couchait le garde, se précipita vers la porte de la mansarde et l'ouvrit.

Entre les bras du vieux, Estelle dormait.

04

Le catéchisme finissait. Le flot des enfants s'écoula par les bas-côtés avec un bourdonnement de voix joyeuses et des claquements de souliers sur les dalles sonores. Les bénitiers furent assaillis.

Au milieu, le long de la nef, l'abbé Bouache descendait, escorté d'un groupe de parents, de bonnes sœurs et de frères des écoles

chrétiennes. D'un ton courroucé, il se lamentait sur l'ignorance et sur la nature vicieuse de ses élèves. Ses gestes tremblaient d'indignation, et, entamant sa thèse favorite, il s'attaqua directement à la paroisse même de Saint-Maclou, ce quartier de Martainville où viennent échouer toutes les misères et toutes les hontes de Rouen, ce foyer de débauches où se forment les criminels, les ivrognes, les filles de mauvaise vie, les vierges folles dont parle l'Évangile.

Il semblait prêcher, s'arrêtant parfois, ouvrant les bras en de larges mouvements oratoires. Ses yeux s'emplissaient d'une ardeur farouche. Le groupe se taisait, effrayé.

On arrivait à la sortie, espèce de chambre obscure, accolée contre la grand'porte. L'abbé Bouache s'y introduisit. Dans l'ombre, des enfants accroupis examinaient curieusement, à la lueur d'une allumette, la partie inférieure de l'un des deux battants.

Ils ne l'entendirent point. Alors il se pencha, lui aussi. Et soudain un rugissement rauque lui échappa, il sauta sur les gamins, les bousculant, frappant à tort et à travers. Et, comme ils s'enfuyaient, il les poursuivit à travers le porche, jusque dans les rues voisines. Des passants s'attroupèrent.

Il revint par la sacristie. L'église était presque sombre. Sur les marches de l'autel, il s'agenouilla. Sa tête le brûlait. Il voulut prier, n'y réussit point. Des idées l'assiégeaient, innombrables et douloureuses. Une surtout se précisait en une image terrifiante dont la réalité lui crevait les yeux. Un espoir cependant le heurta. Qui sait ! Dans l'ombre une erreur est possible.

Un bout de cierge se dressait auprès de lui. Il l'alluma, courut à l'entrée, vers les portes fameuses.

Elles sont attribuées à Jean Goujon. Le battant devant lequel il s'arrêta se trouve divisé par une poignée de bronze en deux parties. Le sujet supérieur symbolise le christianisme, un homme marqué au front d'une croix. L'autre, en-dessous, le motif païen, représente deux cupidons qui jouent au pied d'un arbre et, de chaque côté, appuyés sur les branches du médaillon, deux satyres…

L'abbé colla sa lumière contre eux. Hélas ! il ne pouvait douter, c'était la nudité de l'homme, la nudité brutale et obscène.

La certitude, cette fois, lui brisa les jambes. Il s'affaissa. Le cierge s'éteignit. Et il resta là, stupide, éperdu. Une détente se produisait en lui, qui empêchait toute révolte. L'amour des prêtres pour leur paroisse, pour cette église qu'ils considèrent comme une chose à eux, comme un être vivant et cher, ce respect et cette tendresse pieuse qui jadis le pénétraient, tout cela s'en allait. Quel sacrilège ! L'idole était souillée, indigne par conséquent de sa vénération. Souillé l'autel où chaque jour il célébrait le divin sacrifice ! Souillée la haute nef où sa voix vibrante d'adoration lançait le Pater Noster des chrétiens ! Souillés tous, la Vierge, saint Joseph, les saints des chapelles, tout, tout lui semblait souillé, jusqu'à Dieu lui-même !

Dès lors l'existence lui fut intolérable.

C'était un homme maigre et long, à gestes automatiques, pareil à un mannequin qu'on aurait affublé d'une soutane. Son âme, comme son corps, était étroite et raide. Ses yeux seuls vivaient,

ses yeux d'inspiré, de soldat qui brûle de mourir pour la bonne cause.

Mais, loin de le seconder, cette ardeur plutôt le desservait. Sa vertu trop rigoureuse lui interdisait l'accès des postes où ses confrères, plus souples, parvenaient. Dans ses cures successives, son zèle de néophyte, son besoin de commander et d'imposer son Dieu, lui avaient aliéné les paysans. Et il errait de village en village, toujours en désaccord avec le maire ou avec les fidèles, en lutte contre la fabrique, en suspicion à l'archevêché.

Enfin, au bout de dix ans, on le nommait à Rouen, troisième vicaire de Saint-Maclou.

Ce poste lui plut, ce quartier de misère et d'impiété convenait à sa nature batailleuse. Il entreprit des conversions. Les vieilles dévotes le tenaient en haute estime. Il relançait les ouvriers jusque dans leurs cabarets.

La découverte de la sculpture infâme abolit tout vestige de ces joies. Il ne pensait qu'à cela, ne voyait que cela. En vain, quand il franchissait le seuil de l'église, fermait-il les yeux pour ne les point salir de la hideuse vision, — au milieu des images vagues et changeantes qui dansaient sous ses paupières closes, les deux satyres s'érigeaient, immobiles et précis, superbes de désir. Ils étaient gravés en son cerveau. Ils couraient devant lui avec leurs jambes velues, ils l'étreignaient avec leurs bras nerveux, ils se mêlaient aux choses qu'il touchait, prenaient l'apparence des choses qu'il regardait.

Un jour, fou de terreur, il jeta l'hostie, lui attribuant, dans son hallucination, il ne savait au juste quelle forme étrange.

Il ne pouvait plus prier. Il officiait machinalement. Ses allocutions semblaient des leçons débitées au hasard. Il était la proie d'une idée, comme de quelque monstre appesanti sur lui, habitant en lui, empoisonnant son sang, viciant ses rêves.

D'autres tortures le déchiraient. La même obsession n'atteignait-elle pas ceux qui fréquentaient l'église ? Il abordait les visiteurs, leur donnait des explications sur les vitraux ou sur l'escalier des orgues, dénigrait la valeur des portes « qui sont apocryphes », disait-il, et tâchait de les entraîner sans qu'ils eussent vu le médaillon des deux satyres.

Ses paroissiens l'inquiétaient avant tout. Il les épia, dissimulé derrière un pilier. Parfois il se glissait jusqu'à la cage, ouvrait avec précaution, et avançait la tête précipitamment. À l'arrivée des enfants pour le catéchisme, à leur départ, il se postait sur leur passage et de sa large soutane cachait le bas-relief. Au confessionnal il interrogeait son pénitent avec minutie, distinguait, à chaque faute, un motif inavoué et plus grave, toujours cette marque de luxure qui profanait l'église.

Il n'admettait pas que d'autres causes pussent engendrer le péché. Car cela c'est le commencement de tout, cela nous domine, nous commande, nous affole, cela c'est l'emblème de l'amour, le symbole de l'union des corps, c'est le péché originel, le grand Péché qui nous a tous perdus et nous perdra tous. Et cela, ô honte, le germe des souillures mortelles, s'étalait dans la maison de Dieu. Dieu lui-même propageait le mal. Il émanait de lui comme une contagion. La gangrène avait son point de départ, son foyer, chez celui-là même qui défend de succomber. Et il voyait Dieu planant sur le monde, se penchant vers lui et, comme un semeur gigantesque, versant à pleines mains les vices, les ap-

pétits, la concupiscence, l'amour, tous ces péchés qu'il punit de l'enfer !

Et lui aussi, des rêves de volupté le secouèrent, et il eut pour des femmes qui passaient de coupables désirs.

La peur le prit. Il se sentait vaincu. Les deux satyres voulaient sa chute. Leur présence avait corrompu les fidèles, il leur fallait maintenant l'ignominie du pasteur. À quoi bon lutter !

Il souffrait tellement que toute son énergie se dissipa, et il attendit, résigné d'avance aux débauches et aux turpitudes.

Or, tout à coup une lueur, un projet absurde illumina son cerveau. Ce projet, il l'accueillit, instantanément, avec une joie ardente. Nul autre moyen ne s'offrait a lui. Là gisait le salut.

Il ne différa point de remplir son devoir. Deux ou trois fois il se blottit sous le porche et considéra ses ennemis, non plus comme jadis en les maudissant et en tremblant, mais en adversaire calme, résolu, impitoyable, sûr de son triomphe.

Et une nuit, muni d'un ciseau et d'un marteau, il entra dans l'église déserte et marcha vers les deux satyres…

L'affaire fit beaucoup de bruit. Le conseil municipal protesta contre un tel outrage. L'abbé Bouache, qui revendiquait hautement la responsabilité de cette mutilation, fut déplacé.

Mais l'autorité épiscopale avait les yeux sur lui. Un caractère aussi énergique, une piété aussi vive, une âme que le mal blessait si profondément, méritaient qu'on les distinguât. Il obtint un avancement rapide.

05

Le major dit au fourrier qui conduisait à la visite les réservistes de la troisième batterie :

— Faites déshabiller vos hommes, pendant que j'examine ceux de la deuxième.

Le fourrier commanda :

— Déshabillez-vous.

Les réservistes obéirent. Charles Ramel défit le dolman et le pantalon dont on l'avait affublé la veille, les déposa sur un lit avec les vêtements de ses voisins, mais garda ses flanelles et son caleçon, car il grelottait, étant chétif et de santé médiocre.

On se trouvait dans une salle de l'infirmerie, vaste et froide. Les fenêtres grillées donnaient peu de lumière. D'ailleurs, il pleuvait dehors, une pluie glaciale d'automne, que chassaient des bourrasques de vent.

Quelques lits couverts d'effets s'alignaient contre les murs. Au centre, devant une table où un maréchal des logis inscrivait les décisions du major, des hommes nus formaient un demi-cercle. Le médecin les appelait un à un, les examinait de face et de dos, jugeait leurs réclamations et les renvoyait. Une odeur forte viciait l'atmosphère.

Des corps défilèrent, étranges et disparates. De courtes jambes frêles portaient de gros bustes lourds. Des bras descendaient jusqu'aux genoux. Des pieds accidentés s'attachaient à des mollets tortueux. Et il y avait des êtres d'un jaune d'iode, d'autres d'un blanc de cierge, d'autres d'un rouge de viande saignante.

Quelques-uns se lamentèrent. Il se présenta particulièrement un pauvre garçon, maigre et pâle, qui gémissait. Il crachait le sang, prétendait-il. Le major ricana :

— Prouvez-le, mon ami. En attendant vous ferez comme tout le monde.

Charles eut un sursaut. Parfois son mouchoir se teintait de rose, quand il l'appliquait le matin contre sa bouche. Et une vilaine toux lui arrachait les poumons.

Fils de veuve, il n'avait point fait de service militaire. Mais la loi l'obligeait à une double période sous les drapeaux. Il comptait néanmoins être réformé pour faiblesse de constitution. L'attitude du major lui parut de mauvais présage.

Une voix impérieuse le secoua. Le fourrier l'apostrophait :

— Eh bien, qu'est-ce que vous fichez, vous ? Vous ne pouvez pas vous déshabiller ?

En toute hâte il enleva ses derniers vêtements, et il resta debout, misérable et la peau frissonnante. Ses dents claquaient.

Et soudain, en face de lui, parmi les hommes de sa batterie, il aperçut l'amant de sa femme, — nu.

Leurs regards se croisèrent. Paul Brancourt le reconnut. Ils semblèrent se défier un instant, tous deux l'air agressif. Puis, Paul, réprimant un sourire, tourna la tête, mit les mains sur ses hanches et se campa en une pose hautaine.

C'était un beau gars, de stature élevée et de visage mâle. Sa large poitrine respirait librement. Il avait un aspect souple et fort. Sous sa peau très blanche saillaient des muscles puissants. Il

émanait de lui une telle sensation de beauté plastique que ceux qui l'entouraient, ouvriers ou paysans à l'intelligence grossière, en subissaient le charme, et le considéraient avec une curiosité inconsciente, comme un être à part, d'une matière et d'une forme autres que les leurs.

Et une souffrance bizarre montait en l'âme de Charles Ramel. Il ne pouvait détacher les yeux de ce corps maudit. Irrémédiablement, ils étaient rivés à ces lignes vigoureuses, ils s'accrochaient aux bras nerveux, aux jambes nobles, aux chevilles minces. Et, en même temps, une multitude d'idées tristes s'abattaient sur lui.

Tout de suite le hanta le souvenir de sa femme. Il se rappela sa tendresse pour elle, sa foi naïve, son bonheur, puis la lettre de Paul Brancourt découverte par hasard dans un livre de messe, puis les aveux de Suzanne, ses larmes, ses menteuses paroles de repentir, la grâce féline de ses gestes. Et il se remémora la scène du pardon, le morne voyage à travers l'Italie, l'interminable hiver à Naples. Depuis, lâchement, il s'efforçait de ne rien surprendre. Les retards, les mines fatiguées, les bouderies, les querelles, il excusait tout. Les femmes ne sont-elles pas coutumières de fantaisies irraisonnées ? Mais, au fond, il savait l'implacable vérité, le lien d'amour que rien ne brisait entre Suzanne et Paul.

Et la cause de son martyre se trouvait là, à quelques pas de lui, c'était cet homme qu'il ne pouvait pas ne pas voir en sa nudité radieuse. Une colère le cingla. Il serra les poings, prêt à se ruer sur son rival. Il eut voulu l'abattre, écraser cette silhouette dont il sentait l'attitude insolente.

Surtout, une jalousie atroce lui tordait le cœur. Cette peau, les lèvres de sa femme s'y collaient éperdument. Pas une place

qu'elle n'eût marquée d'un baiser. C'était comme un tissu de caresses qui s'appliquait aux formes mêmes. Cette bouche connaissait la bouche de Suzanne et son haleine d'enfant. Ces mains, la chair de Suzanne les avait imprégnées de son parfum tiède, le gonflement de ses jeunes seins les avait arrondies, ses pieds s'y étaient réchauffés. La veille, peut-être, ce corps frissonnait sous de petits baisers menus, à peine appuyés, des baisers de sa femme ; peut-être aussi se crispait-il, mordu par des dents rageuses, les dents de sa femme, dont il s'imaginait distinguer les traces encore fraîches !

Des visions plus nettes l'assiégèrent. Il les aperçut réellement nus, tous deux. Les hideuses évocations que subissent les époux trompés, la présence de l'amant les lui infligea avec une intensité d'autant plus effroyable. À voir ces bras, il devinait leur enlacement impérieux et doux. Autour de ce cou, Suzanne se suspendait. Ces jambes se mêlaient aux siennes. Cette peau touchait sa peau, d'un contact absolu.

Il fit un effort suprême pour tourner la tête. Partout le couple se dessinait, identique. Il céda, revint à Paul, mais cette fois sa souffrance fut aiguë au point de lui arracher un sanglot. Malgré lui, malgré la honte qu'il en ressentait, invinciblement, ses yeux se souillaient…

Ses jambes fléchirent. Il s'assit sur le rebord du lit, le regard toujours fixe, comme agrippé. La possession de sa femme par un autre se matérialisait, et il éprouva dans toute son horreur la sensation précise de leur étreinte.

Des mots lui éraflèrent la gorge. Il eut voulu crier pour que cet homme s'en allât et que s'évanouît l'abominable spectacle. Ses

mains se joignirent, se tendirent presque en un geste de supplication. Et des minutes, des minutes infinies passèrent, où il dut contempler en face de lui, l'amant de sa femme, nu.

Àla fin, sa douleur trop excessive s'adoucit. La vilénie de son obsession l'écœura. Il baissa la tête.

Alors il se vit, lui. Il se vit pour la première fois, tel qu'il était, malingre et grotesque. Ses os crevaient la poitrine. Les côtes s'étageaient en cercles distincts avec des vallées et des trous et des ressauts. Les cuisses, toutes fluettes, formaient un arc et aboutissaient à des genoux dont la boîte bombait comme une grosse boule isolée. Et il avait une vilaine peau terreuse qui semblait toujours sale.

Une grande confusion l'emplit. Inquiet des sarcasmes que son pauvre corps devait susciter, il souhaita de le vêtir, de cacher sa laideur aux yeux d'autrui, à ses propres yeux même. Il en avait pitié comme d'une chose vilaine, déformée, en dehors des conditions normales.

Toute sa rage jalouse se dissipait, il ne lui restait plus qu'un désespoir sans bornes. Il observa ses camarades. Comme lui, certains étaient mal proportionnés, trop gras ou trop maigres. Il les plaignit. D'autres attendaient, fiers inconsciemment de leur santé visible et de l'harmonie de leurs lignes. Il les envia, mais d'une envie apaisée, dépourvue d'amertume.

Enfin, il se tourna vers Paul Brancourt. Le major l'examinait.

Tout de suite, il ressentit une admiration involontaire et un peu douloureuse. Et des idées nouvelles, qu'il ne songeait pas à analyser, entrèrent de force dans son esprit. De la comparaison

que le hasard lui imposait, il concluait nécessairement à son infériorité. Il comptait parmi les faibles et les désarmés, son rival parmi les forts et les beaux, parmi ceux que la nature a choisis pour perpétuer l'espèce. Dans la lutte d'amour, il était voué à la défaite. Son rôle lui commandait de s'effacer, de disparaître. S'il était blessé, il n'avait qu'à s'en prendre qu'à lui. Pourquoi entamer un combat inégal en épousant une femme toute de luxe et de passion ?

Il la comprit. Il comprit que les désirs et les caresses de cette exquise créature devaient aller vers ce mâle superbe. Sa chair, à elle, réclamait une chair jeune et savoureuse, et non sa chair, à lui, malsaine et flétrie. L'union de son corps et du corps de Suzanne était indigne, monstrueuse même. Mais qu'elle se donnât à cet amant, était juste et légitime.

Une résignation attristée le pénétra. Il se sentit bon, généreux, indulgent, sans colère ni haine. Et du fond de son être rasséréné, il excusa la faute de sa femme, il excusa toutes ses fautes futures.

On l'appelait. Il se dirigea vers la table, tremblant de froid, honteux de sa nudité ridicule. Il courbait la tête, pris d'une timidité subite, comme d'une pudeur de vierge.

En l'apercevant le major fit : « Oh, oh ! » avec une intonation si railleuse que Charles s'arrêta interdit, les bras ballants.

Le médecin prononça :

— Vous n'avez rien à réclamer ?

Instinctivement, Charles leva les yeux vers Paul Brancourt. L'autre le contemplait, toujours ironique.

Alors il ne se souvint plus de sa poitrine malade, ni de ses membres débiles, ni de son sang appauvri. Une poussée d'orgueil le redressa. Il n'en voulait certes pas à son vainqueur. Mais devant lui, il se refusait à confesser sa misère et sa disgrâce. Et il répondit fermement, sans penser aux conséquences de sa réplique :

— Non, monsieur le major, ma santé est bonne.

06

Pour manger ses petites rentes, François Herledent choisit la commune de Yainville, parce qu'elle est « peu conséquente ». Et de préférence aux habitations mêmes de cette commune, il choisit une maisonnette lointaine, à cause de sa situation parmi quatre ou cinq misérables masures, avec lesquelles elle constitue le hameau de la Vasette.

Àson désir « d'être enfin quelque chose », il offrait ainsi deux chances de réalisation, d'abord à Yainville, puis, en cas d'échec, à la Vasette, sur une scène plus restreinte.

Toute sa vie, François Herdelent avait subi l'amère souffrance de passer inaperçu. Entre lui et le bonheur, cet obstacle s'élevait, infranchissable.

Àl'école, ses camarades le délaissaient. Il restait en dehors de leurs jeux, de leurs complots, de leurs rires. En classe, ses maîtres ne s'occupaient pas de lui. À la maison, ses parents l'oubliaient.

Au sortir de pension, on l'envoya comme apprenti chez un quincaillier. Il n'y fit rien. Le patron ne s'apercevait pas de sa présence.

Son père et sa mère moururent. On négligea de le mander à leur lit de mort. Il comptait si peu !

Àl'aide des quelques sous hérités, il acquit un fonds de quincaillerie. Mais son commis accapara toute l'autorité. Les clients ne s'adressaient qu'au subalterne. Le maître s'effaçait.

Il se maria, fut trompé, ce qui — chose triste — n'accrut pas son importance. Sa femme n'eut point pour lui plus d'égards, et les amants, loin de le cajoler, s'installaient, commandaient, buvaient son vin, caressaient son épouse, sans même songer qu'ils lui devaient au moins quelque gratitude.

Et femmes, rivaux, clients, parents, professeurs et camarades, n'agissaient nullement de parti-pris, en vertu d'une répulsion ou d'un plan méchamment combiné. Non. Le motif de l'immuable conduite, observée vis-à-vis de François, résidait en François lui-même. Il imposait l'indifférence.

Il possédait un visage quelconque, sans la bizarrerie d'un nez trop fort, ni le charme d'un nez bien fait. Ses gestes manquaient de vivacité, et de lenteur également. Il n'était point spirituel, mais point trop bête non plus. Il n'attirait l'attention ni par un excès de grosseur ni par un excès de maigreur. En un mot, l'ensemble de sa personnalité morale et physique exigeait qu'on l'ignorât, comme un objet inutile et sans valeur.

Il n'était rien. Et, torture inimaginable, il le savait.

Souvent, des révoltes intérieures le secouaient. Il voulait « se montrer ». Il tentait « d'être quelque chose », bon, mauvais, insolent, charitable, courroucé. On le regardait, puis on tournait la tête d'un air distrait. Et il retombait dans son silence, dans son néant.

Sa femme trépassa. L'enterrement le mit en vedette. Des gens le plaignirent. Il exagéra son chagrin pour augmenter la compassion. Au cimetière, il feignit l'évanouissement. On l'entoura. Il eut, là, quelques douces minutes.

De cet incident naquit un espoir. La déveine — il appelait ainsi la cause de son obscurité — renonçait peut-être à le poursuivre. C'est alors qu'il vendit son fonds et qu'il vint s'établir à Yainville. Dans ce cadre modeste, indubitablement il resplendirait.

Tout de suite il affirma sa fortune. Des ustensiles de luxe, débris apportés de sa boutique, illustrèrent sa maison, notamment une boule de verre dans le jardin, une serrure de cuivre à la porte, un timbre sonore, une batterie de cuisine compliquée.

Puis il partit en campagne. Il honora de ses visites le maire, le curé, les notables. La tournée finie, il attendit. Des semaines passèrent. Personne ne lui rendit sa politesse.

Les élections municipales approchaient. Hardiment il se présenta, fit de nouvelles visites, offrit des cafés au cabaret, affecta des allures bon garçon avec les femmes, et condescendit à jouer avec les enfants.

Il n'obtint pas une voix. Ce fut un désastre. Il tomba malade.

Àpeine convalescent, il entama la conquête de la Vasette. C'était sa dernière ressource. Le hameau borde la Seine, acculé

contre les falaises. Un dimanche, Herledent tira sur l'eau un feu d'artifice. Des paysans accoururent, admirèrent les fusées, mais ne le remercièrent point.

Il abandonna la lutte. Décidément il n'était rien, et ne pouvait rien être. Quand il parlait, il devinait que son interlocuteur répondait machinalement et n'emporterait nul souvenir de leur conversation, nul souvenir même d'un arrêt dans sa promenade. Il n'intéressait pas, bien plus il n'ennuyait pas.

Àcette époque il eut nettement conscience qu'il lui manquait quelque chose, ce mystère sans doute qui fait que l'on existe pour autrui. Tout homme représente aux yeux de ses semblables, outre une image distincte, une somme de facultés, d'attributs et d'habitudes, qui s'évoque instantanément lorsque l'un des semblables songe à lui. Herledent n'évoquait rien. Il n'éveillait aucune idée. Il n'était pour personne au monde. Le fait qu'il respirait ne constituait ni une aide au bonheur de quelqu'un ni un empêchement.

C'est, une consolation, dans la solitude, de se dire : « Tel être pense à moi ! À cette minute, en dehors de mon existence propre, j'ai une autre existence, dix, vingt autres existences, car une, ou dix, ou vingt personnes pensent à moi ! »

Hélas ! il ne comptait que pour le caillou que foulaient ses pieds, pour l'oiseau qu'effarouchait sa présence. Il ne faisait de bien qu'à la terre qu'il cultivait, de mal qu'à la fleur qu'il brisait.

Les chiens ne quêtaient pas ses caresses. Les mendiants ne lui demandaient pas l'aumône.

Àla fin, cette indifférence universelle le pénétra. Il devint pour lui ce qu'il n'avait point cessé d'être pour les autres, une sorte de fantôme, incolore, informe, presque invisible, puisque son aspect ne provoquait point d'impression. Il ne s'inquiéta plus de lui. Il ne souffrit plus, incapable d'émotions.

Les années coulèrent. Il en eut cinquante, il en eut soixante. Il mangeait et il buvait, mais ses aliments et son vin n'avaient nulle saveur. Il dormait, mais son sommeil n'avait point de rêves. Une brute vivait.

Or, un jour, Herledent aperçut dans son verger un gros coq, énorme, de plumage chatoyant, superbe de lenteur et de fatuité. À son approche, l'animal se sauva par un trou de la haie. Le lendemain il revint, le surlendemain de même, et durant toute une semaine.

Cette visite quotidienne prit l'importance d'une distraction. Elle déterminait chez Herledent comme une série de secousses répétées qui réveillaient son cerveau engourdi. Il le chérit, ce coq. Et dans le but de lui prouver son affection, il lui offrit une pâtée. L'autre s'enfuit.

Herledent fut vexé. De nouvelles tentatives restèrent infructueuses. Cela le courrouça.

Enfin un matin, s'étant caché parmi de hautes herbes, il le saisit et voulut, de force, lui enfoncer le bec dans la pâtée. La bête se rebiffa. Il y eut bataille. Et l'homme, aveugle de rage, étrangla son adversaire et le jeta par-dessus la haie.

Un procès s'ensuivit. Le propriétaire du coq, un nommé Coignard, grand gars d'humeur sombre et de méchante réputation,

réclamait des dommages et intérêts. Herledent nia le meurtre.

Coignard perdit sa cause. Mais le soir des débats, il pénétra chez son rival, lui mit le poing sous le nez et lui dit :

— T'as tué mon coq, tu me l'paieras, canaille.

Et désormais, quand il le voyait, d'un jardin à l'autre, il l'injuriait avec des gestes de menace.

Àdater de cette époque, la vie de François Herledent se transforma.

Jusqu'ici il faisait partie intégrante de la nature, il était dissous dans l'atmosphère qui le baignait, dans les objets qui l'entouraient. Il s'en dégagea. Insensiblement, heure par heure, se formait sa Personnalité, ce quelque chose que le monde lui avait refusé et dont lui-même avait douté. Il naissait à l'existence, vérité incontestable, puisque, pour la première fois, un être se souciait de ses actions.

Maître enfin de son individualité, et ne la possédant que par l'acceptation d'un autre, il n'eut plus qu'un but : la développer en l'imposant davantage à cet autre.

Il ne quittait plus son verger. Il y entreprit d'innombrables travaux. Il gaula les pommes, il redressa les arbres. Coignard ne pouvait sortir sans l'aviser. Aussitôt le vieux François se dandinait en des poses insolentes. Un sourire narquois plissait ses lèvres. Il sifflotait.

Cela ne lui suffit pas. Il voulait plus que de rapides séjours dans l'esprit de son voisin, il voulait s'y installer d'une façon complète, décisive.

En conséquence, il le harcela de tracasseries. Il s'acharna après lui comme un vautour après un cadavre. Il déchiqueta la tranquillité du malheureux avec une science raffinée.

Au moyen d'une fronde — et tout de suite, car il le fallait, il acquit une adresse prodigieuse — il tuait les poules, les dindons, les colombes, les oies de son voisin. Il cassait des carreaux. Il affolait les porcs et les chèvres. Un soir, il osa franchir la haie. En quelques minutes, il détruisit les carrés de légumes, abattit des branches, cueillit les fruits, déracina de vieux espaliers.

Et nul instinct pervers ne le guidait. Il ne cherchait point à chagriner Coignard. Il ne réclamait que sa continuelle attention.

Voir les yeux farouches de son ennemi, ses attitudes bouleversées ; entendre, la nuit, son pas furtif rôder le long de la haie ; distinguer le bruit de la gâchette quand il armait son fusil, savoir que, pendant des heures, il était là, couché, à l'affût, prêt à lui casser la tête, — quels plaisirs formidables !

Il fut vraiment heureux, et d'un bonheur absolu, comme tout bonheur provenant d'une source unique, assez puissante pour emplir le vide d'une âme et n'y point laisser de place à l'infortune.

Enfin, il vivait ! Il vivait d'une vie débordante. Il était la pensée, l'obsession, le cauchemar d'un être ! On ne l'oubliait plus comme jadis. Il comptait ! Il servait à une œuvre quelconque, mauvaise, soit, mais réelle, mais indiscutable, puisqu'un homme souffrait par lui, pleurait, et dépérissait par sa faute.

Un orgueil monstrueux le gonfla. Il se sentit créateur, il se sentit dieu ! Jusqu'alors il n'avait rien été. Il fut enfin ! Il fut

l'exécré ! Il fut Le Haï !

Ah ! cette haine qu'il sentait s'accumuler, comme il l'aimait ! Il la buvait, il s'en gorgeait, il s'en engraissait. Elle lui tenait chaud, comme une forte et solide amitié réchauffe les cœurs affectueux. Elle lui remplaçait toutes les tendresses et toutes les câlineries dont on l'avait sevré. Elle abolit toutes les tristesses de ses souvenirs. Elle lui prodigua tous les charmes de l'espérance.

Il ne répondit pas par de l'ingratitude à tant de bontés. Il la couva. Il la soigna comme on soigne une personne qui vous est chère. Il inventait de multiples stratagèmes destinés à la réconforter. Il eut le génie de la persécution.

Coignard se taisait. L'insuccès de sa première démarche l'empêchait de recourir à la justice. Il supportait tous les affronts, taciturne. Puis une fois, ils se rencontrèrent dans un chemin creux. Et le vieux François comprit, au regard du paysan, que l'heure de la revanche ne tarderait pas.

Il frissonna, non de peur, mais d'une joie profonde. Il savait le plan qui germait en l'âme de son ennemi ! Il en put noter les progrès ininterrompus. Il vit l'idée grandir, se nourrir d'arguments, croître comme un épi vigoureux. Un geste, un coup d'œil, une posture lui indiquaient le degré de maturité. Et il l'aida, lui, l'idée vengeresse, cette fille de la haine qu'il avait engendrée, il l'aida par de nouvelles ruses, jusqu'à la changer en projet irrévocable.

Alors il attendit. Comme d'un spectacle passionnant, il fut témoin des angoisses où se débattait l'infortuné. Il savoura les luttes suprêmes, les remords anticipés, les défaillances, les insomnies, puis la victoire décisive de la Haine.

L'heure sonna.

Une nuit, Herledent dormait. Un bruit le réveilla. La pluie peut-être qui cinglait les vitres ? Non, cela partait d'en bas, de la salle à manger située au dessous de sa chambre. Il prêta l'oreille. C'était un petit grattement, puis de petits chocs sourds.

Une épouvante le renversa sur son lit. Son corps se couvrit de sueur. Il devinait. Coignard ébranlait la persienne d'une fenêtre. Il articula, la voix sifflante :

— C'est lui, c'est lui…

Ces mots dissipèrent sa terreur, battement passager de ses nerfs. Il se mit à ricaner. Ainsi le paysan se décidait. Comme il devait souffrir ! Il le vit, devant le volet, les mains tremblantes, les jambes molles. Il se martyrisait les doigts. Du sang coulait. Quelle torture ! Il venait pour tuer, pour tuer le Haï !

Ces trois syllabes, Herledent les prononçait avec une volupté farouche. Le Haï ! On l'abhorrait donc bien implacablement, que sa mort parût l'unique vengeance !

Il n'eut même pas la tentation de s'enfuir. S'enfuir ? Où ? Redevenir le néant qu'il était ? Vivre sans haine ?

Pour vingt ans, pour trente ans d'existence, pour l'éternité, il n'aurait vendu les minutes effroyables qui s'enchaînaient dans l'ombre de cette nuit.

En bas le tapotement cessa. Le volet fut entre-bâillé. Pas un bruit n'échappait au vieillard. Son ouïe, tendue jusqu'à la douleur, atteignait à une acuité miraculeuse. Parmi le crépitement de la pluie et le fracas du vent, il distingua le cri de la vitre coupée, le

glissement de la croisée, l'escalade de l'homme, le saut, sur le parquet, de deux pieds nus. Puis, plus rien. Coignard hésitait. Enfin des pas traversèrent la salle, un à un, à des secondes d'intervalle. La porte s'ouvrit. L'homme débouchait dans le vestibule, auprès de l'escalier. Il saisit la rampe, et l'ascension commença.

Elle fut interminable. Des marches craquaient. Herledent les connaissait. Haletant, il suivit l'approche lente. Il se tenait assis, hors du lit presque, les yeux fixes fouillant l'espace noir. Une joie inexprimable l'inondait, mêlée d'orgueil et d'anxiété. Comme il remplissait l'âme de cet individu ! Quelle puissance colossale il exerçait sur lui ! Il était son maître, son univers, la pensée de ses pensées. Comme il devait souffrir, le misérable, comme il devait souffrir !

Une marche craqua, la neuvième. « Encore huit », se dit Herledent.

Il les compta. Plus que sept, plus que six. Une impatience fiévreuse l'agitait, ses lèvres appelaient le meurtrier : « Mais viens, viens, puisque je t'entends venir ». Il souhaitait son étreinte comme une caresse, comme un baiser d'amour.

L'homme parvint au palier. Herledent s'abattit sur son lit. La serrure grinça, une lumière jaillit, oblique. Et il y eut un grand silence très long.

— Comme il doit souffrir ! comme il doit souffrir ! se répétait le vieux, l'esprit hanté de cette seule phrase.

Le paysan avança, pas à pas, s'arrêtant parfois. Et soudain, Herledent s'aperçut qu'un rire fou le soulevait. Certes son cœur battait à tout rompre, et sans aucun doute, l'assassin voyait les

soubresauts du drap. Mais ce drap, ce qui le remuait davantage, c'était son rire, un rire convulsif, un rire intérieur qui ne dérangeait pas un muscle de son visage. Il riait, il riait vraiment à en perdre haleine, car il se souvenait… là, sur la table, parmi des paperasses en apparence inoffensives, il avait caché une feuille que la justice trouverait, avec ces mots écrits par lui :

« Je meurs de la main de Coignard. »

Oui, de la main, il le savait, de la main nue, sans armes. De même qu'il avait étranglé le gros coq, de même il mourrait étranglé. Ah ! cette main, comme il la désirait !

Il la sentit autour de son cou. Jouissance infernale ! Comme il était haï ! Les doigts serrèrent. Quelle volupté ! Il ouvrit les yeux. Leurs regards se joignirent. Ah ! Ah ! comme il souffrait, l'autre, l'assassin ! Lui, le Haï, souriait. Dans un spasme, il étouffa.

07

Mon premier clerc introduisit un prêtre à cheveux gris, d'aspect commun et de visage sympathique. Il n'avait, malgré le froid, qu'une soutane, si usée, si luisante, que les flammes du feu y dansaient en miroitements vagues. Les rares poils dont son tricorne se hérissait étaient d'un roux sale. Il portait à la main un cabas en tapisserie.

Je le priai de s'asseoir et de m'exposer le but de sa visite. Il s'assit, et me dit d'une grosse voix timide :

— Je suis l'abbé Gallois… Gallois…

Il hésitait comme si ce nom eût dû me révéler quelque mystère. Et, en effet, je me souvins confusément d'une histoire de prêtre couvert de dettes, d'un scandale qu'avaient exploité les journaux de l'endroit.

Il continuait :

— Maintenant, je dessers la paroisse de la Haie-Aubrée, une bien pauvre commune, bien pauvre — il soupira en levant les yeux au plafond — et j'ai là une somme que je voudrais vous confier…

Stupéfait de cette conclusion, je répondis :

— C'est facile, je vous ferai un reçu.

Il m'interrompit brusquement :

— Pourrai-je prendre sur cette somme au fur et à mesure de mes besoins ?

— Évidemment, répartis-je.

Il parut content, ouvrit son cabas et tira d'abord d'un vieux portefeuille quatre billets de cent francs et cinq louis d'or. Puis il sortit un sac de toile, dont il vida sur la table le contenu : trois cents pièces de cinq francs.

Cette accumulation de monnaie blanche m'étonna. Mais déjà il ramassait ses affaires et me saluait. Je le reconduisis.

Au bout de huit semaines, des deux mille francs, il ne restait rien. Chaque samedi il accourait, réclamait dix ou quinze louis, et les comptait, en marmottant d'un air désolé :

— Comme ça marche, mon Dieu, mon Dieu !

Le trimestre suivant il revint.

Cette fois il étala devant moi, en piles qu'il caressait amoureusement, trois cent quarante pièces de cent sous.

— En vérité, lui dis-je, vous en faites collection !

Il affecta de ne pas entendre, pour s'éviter l'ennui d'une réplique et s'en alla rapidement.

Sept semaines après, par emprunts successifs, il m'avait tout repris.

Et chaque trimestre il en fut ainsi.

Toujours il me confiait la même somme, presque entièrement formée de grosses pièces blanches qu'il dépensait ensuite avec une sorte de rage.

Je l'avoue, la singulière composition de ces versements, les allures effarées du prêtre, son silence à peine coupé de jérémiades sourdes sur la diminution trop rapide de son dépôt, tout cela m'intriguait au plus haut point. Où touchait-il ces revenus ? Une banque n'eut pas effectué ce mode immuable de paiement, pas plus qu'une compagnie, ni que telle société commerciale. Et puis pourquoi cette éternelle soutane dont on voyait maintenant la trame lâche se disjoindre comme le canevas d'une toile ?

Un jour, je lui confessai ma curiosité :

— Enfin, monsieur le curé, me direz-vous d'où vous vient cette invraisemblable profusion de pièces de cent sous ?

Il rougit, resta pensif quelques minutes, puis se décida tout d'un coup :

— Eh bien oui, je vous le dirai, d'autant plus que vous pouvez me rendre un grand service… qui vous coûtera peu de peine, d'ailleurs.

Et il me raconta cette étrange histoire :

— J'ai un défaut, monsieur, un grave défaut qui me gâte la vie et m'entraîne dans des complications où sombre ma tranquillité. Il m'est impossible, mais, vous entendez, matériellement impossible, de refuser l'aumône à qui me la demande, un secours à qui l'implore de ma bonté.

Ne croyez pas que j'éprouve le moindre orgueil à vous exposer cela. Non. L'argent me gêne, m'ennuie. Je n'ai de plaisir qu'à le répandre. Quand j'en sens dans ma poche, je le soupèse au fond de ma main, avec l'envie irrésistible de l'offrir au premier passant.

Les pauvres le savent bien. Il en arrive de tous les villages d'alentour. Ils assiègent mon presbytère. C'est une procession qui entre, reçoit, et s'en va, sans me remercier, tellement, tous, ils considèrent cela comme un dû. Mais je ne leur en veux pas. J'adore les pauvres, monsieur, je les adore de toute mon âme, j'ai du respect pour eux, une pitié sans bornes. La vue de leurs haillons me déchire le cœur. Je leur donnerais ma maison, mes vêtements, ma nourriture, ma vie. Je voudrais être comme eux, et mendier le long des chemins. J'ai honte du sou que je garde, comme d'un vol.

Il parlait tout bas, d'une voix triste, mouillée de larmes. Il haussa le ton et reprit :

— Or, je suis ou plutôt j'ai été très pauvre. Et ma fâcheuse manie me poussait jadis aussi impérieusement qu'aujourd'hui. C'est ce qui m'a perdu. J'ai fait des dettes, j'ai négligé de payer le boulanger ou l'épicier, j'ai emprunté, j'ai couvert de ma signature des gens qui m'ont trahi. Enfin, ce fut un tel scandale que l'on me déplaça, et j'échouai dans cette petite commune de la Haie-Aubrée, l'une des plus indigentes du département.

J'y souffris beaucoup. Les pauvres, là, sont innombrables. On me retenait une partie de mon traitement. À tout instant, monsieur, je devais refuser l'aumône. Je n'avais rien, rien. J'en pleurais.

C'est vers cette époque que mourut un de mes parents, vieux cousin éloigné avec lequel je n'avais plus de relations. Je me trouvai le seul héritier de ses biens qui consistaient en une maison de rapport sise à Chartres, rue de la Volasse, numéro 9, et estimée quatre-vingt mille francs.

Je me préparais à partir pour cette ville, quand un individu se présenta chez moi. Il me déclina son nom, M. Gourche, me fournit des quittances attestant qu'il louait cette propriété depuis dix ans, et m'offrit de payer les droits de succession, moyennant quoi j'abaisserais le prix annuel du loyer à huit mille francs.

Confondu, je bégayai :

— Huit mille francs ! Du dix pour cent !

Il me répondit :

— C'est exagéré, n'est-ce pas ? Consentez-vous à une diminution plus forte ?

Je m'empressai de signer tous les papiers et tous les pouvoirs nécessaires. Et désormais, régulièrement, M. Gourche m'apporta lui-même les deux mille francs du terme échu.

Ah ! monsieur, je fus vraiment heureux ! Je ne connus plus l'humble reproche que me lançaient les yeux des mendiants rebutés. En ai-je soulagé des misères et guéri des plaies béantes ! Hélas ! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas laissé dans mon ignorance paisible ?

Une affaire me conduisit à Paris. J'en revins par Chartres, avec l'intention de visiter mon immeuble.

Au sortir du train je demandai le chemin le plus direct pour gagner la rue de la Volasse. La première personne que j'interrogeai me foudroya du regard. La seconde éclata de rire. Je ne compris pas. Enfin un gamin m'amena dans une ruelle obscure et déserte, devant un grand bâtiment d'apparence mystérieuse et il me dit :

— C'est là, le neuf.

Je sonnai. J'entrai.

Alors, seulement alors, sans que jamais, je vous le jure, monsieur, un soupçon m'eût effleuré, je sus de quelle infâme maison j'étais propriétaire !

Il se tut, se couvrit la figure de ses deux mains, et ses lèvres murmurèrent des syllabes indistinctes, quelque prière assurément. Il continua, la voix songeuse :

— J'aurais dû m'en débarrasser aussitôt, n'est-ce pas ? Que voulez-vous ! Gourche m'a menacé de tout divulguer. Il a trop

d'avantage à rester mon locataire. Et j'ai peur, j'ai peur d'un esclandre où mon secret deviendrait public. Et quel secret !

Mais le véritable motif de mon inaction n'est pas là. Si je vends, je devrai replacer mon argent ailleurs, et nul placement ne me rapportera, à beaucoup près, l'énorme revenu de mon immeuble. Or, voyez-vous, je ne puis me résoudre à restreindre mes aumônes. Il me semble que je frustrerais les pauvres. Que diraient-ils, tous les malades, tous les estropiés, tous les manchots, tous les aveugles, tous les gueux de la contrée, si je les renvoyais les mains vides et l'estomac creux ? J'ai table ouverte chez moi, des écuelles pleines de soupe, des carafes débordantes de cidre. Je donne, je donne sans compter. Et il me faudrait fermer les portes et faire la sourde oreille à ceux qui frappent ! Je ne peux pas, je ne peux pas, je les aime trop ; ce sont mes frères, ce sont mes enfants. Dieu m'a confié le soin de les nourrir et de les aider. Je n'y faillirai point.

Et puis, si je m'en défaisais, un autre la posséderait, la maison maudite ! L'argent du vice paierait de vains plaisirs. Moi, je le purifie par la charité. En vérité, je vous le dis, c'est mon devoir de dominer ma souffrance et mon dégoût. Le Seigneur me pardonnera. Si je me trompe, du moins j'agis selon ma conscience.

Le prêtre prononça ces derniers mots avec fermeté, la tête haute, comme un homme qui se juge et qui absout sa conduite, si bizarre qu'elle paraisse.

J'insinuai :

— Alors, les pièces de cent sous ?…

Il répondit simplement :

— Oui, c'est le prix du péché. Autrefois, je les gardais. Mais il y a eu des vols dans le pays et j'ai préféré vous les remettre. Même, si vous y consentez, Gourche vous les apportera directement. Cela me fait trop de mal de le voir, cet homme !

Il réfléchit. Je sentais qu'il avait un autre service à me demander et qu'il n'osait pas. Je lui pris la main et lui dis doucement :

— Puis-je vous être utile en quelque chose de plus important ? J'en serais heureux.

Il balbutia :

— Oui, peut-être… c'est que j'ai tant de pauvres, maintenant… il en accourt de tous les côtés… mes besoins s'accroissent… si l'on pouvait… si l'on pouvait augmenter le loyer…

08

On tenait le comte de Francourt pour brave. D'abord son nom évoquait une très longue suite d'ancêtres vaillants et d'exploits presque prodigieux. Puis personnellement il avait acquis une réputation d'audace et même de témérité, basée sur des faits incontestables, entre autres, ses prouesses durant la guerre, comme capitaine de francs-tireurs, et son heureux duel avec Dermont, un des premiers escrimeurs de Paris.

Il portait beau, malgré ses soixante ans et son absolue calvitie. Une couronne de cheveux blancs, une grosse moustache tombante, un grand corps sec, des gestes souples et décidés, lui donnaient un air de force et d'extrême distinction. Il fréquentait assi-

dûment les salles d'armes. On le craignait. Il produisait l'impression d'un homme qui ne redoute rien au monde et pour qui le danger ne compte pas. On les respecte, ces gens-là.

Pourtant, chaque soir, quand il rentrait, le comte de Francourt regardait sous son lit.

Cette lâcheté, il tentait de l'excuser par le genre d'existence que lui avait imposé le hasard.

Au sortir du collège, on le mariait. Il adora sa femme, en fut sincèrement aimé. Ils formèrent un de ces heureux couples à qui suffisent les joies de la vie intime. L'immense et triste hôtel que la maison de Francourt occupait rue de Varenne, la comtesse l'emplissait de son rire, de sa grâce, de son unique présence.

Or, après trente ans de mariage, elle mourut. Et dès la première nuit, il eut peur.

Il veillait le corps. Son œil sec suivait les larmes pâles des deux cierges. Il ne pouvait pleurer, lui, l'âme crispée de douleur, les lèvres rebelles aux prières qui consolent. Il resta des heures à genoux. Soudain un souffle glacial passa, et sans d'autre raison apparente que ce souffle, un des cierges s'éteignit. Alors son chagrin s'apaisa. Quelque chose de plus puissant l'étouffait, l'effroi, un abominable effroi. Et devant le cadavre de sa femme, il ne souffrit plus : il avait peur ! il avait peur ! De quoi ? De la Mort qui planait ? du vent ? de la pluie ? qu'en savait-il ! Il avait peur !

Le lendemain, le supplice de l'enterrement achevé, il erra comme un misérable. Il fallait revenir, cependant. Il s'y résigna. Alors, dans l'irrémédiable silence de l'hôtel, il comprit sa peur de la veille, il prévit des peurs aussi absurdes : il était seul ! Pour la

première fois il traversait seul l'enfilade sinistre des salons. Pour la première fois il habitait seul la chambre conjugale. Trente années, il avait entendu respirer sa femme auprès de lui, senti son contact, épié, avant de s'endormir, son assoupissement définitif. Maintenant il était seul, tout seul.

Et il s'imaginait distinguer des craquements confus, le bruit d'êtres cachés qui surveillaient son approche, prêts à s'étendre à ses côtés et à le toucher de leurs mains froides.

Insensiblement sa peur le conduisit à des précautions ridicules. Il se munit d'un revolver. Une lanterne allumée l'attendait. Du bout de sa canne il tâtait le gonflement inquiétant des draperies du vestibule. Il montait l'escalier à pas de loup. Il ouvrait la porte de sa chambre prudemment, avançait la tête, puis entrait et mettait le verrou. À droite se trouvait son lit, à gauche une grande glace qui descendait jusqu'au parquet. Il se jetait à terre d'un coup et longtemps se vautrait sur le ventre, son crâne nu à moitié englouti sous le meuble, les jambes écarquillées. Ensuite il fouillait tous les coins, bousculant les fauteuils, interrogeant les rideaux et les armoires.

Ce fut la torture de sa vieillesse. En plein jour ou dehors, son énergie ne se démentait point. Mais la nuit, l'ennemie le guettait au seuil de l'hôtel, l'étreignait aussitôt à la gorge, le rendait faible et poltron comme un enfant. Nulle révolte ne prévalait contre l'affaissement de ses nerfs et la débâcle de son cerveau.

⁂

Ce soir-là, de vieux camarades le forcèrent à souper. Il but beaucoup, de la chartreuse, du cognac, du kümmel, espérant ainsi se donner du courage pour l'heure redoutable. Il sortit du ca-

baret, l'esprit trouble, la démarche incertaine. Chez lui, il défit son paletot et saisit la lanterne, en sifflotant, sans songer à ses terreurs ordinaires. À l'aide de la rampe, il gravit les deux étages. La porte de sa chambre était entrebâillée. Il y pénétra, toujours insouciant. Mais entre la glace et le lit il s'arrêta par habitude, déposa sa lanterne, se mit à genoux et s'étendit tout de son long.

Un cri s'étrangla dans sa gorge. Là, là, en face de lui, presque à portée de sa main, un être s'aplatissait. Le corps se devinait, noyé d'ombre. Et cet être le regardait, avec des yeux énormes, fantastiques, désorbités, des yeux blancs aux paupières invisibles. Un rictus creusait les coins de sa bouche. Le front fuyait démesuré. Autour des oreilles, des cheveux se dressaient. Et toute cette tête clamait une épouvante folle, comme la tête d'un décapité.

Tout de suite le comte eut l'idée de courir vers la fenêtre et d'appeler ses gens. Imperceptiblement il se souleva sur ses poignets. Horreur ! l'homme aussi fit un mouvement. M. de Francourt retomba d'un bloc — l'autre également et à la même seconde. Ils ne bougèrent plus, paralysés. Et ils se contemplaient tous deux, indéfiniment, les yeux dans les yeux.

Cela dura dix, vingt minutes. Puis le vieillard sentit qu'une goutte de sueur coulait de son crâne, traversait ses rides, descendait. Et tandis qu'il la sentait, il vit, il vit sur le crâne de l'autre une pareille goutte de sueur qui suivait le même chemin. Les deux gouttes se perdirent dans l'épaisseur des sourcils, de son sourcil gauche à lui, du sourcil droit de l'autre.

Il constatait cette différence, quand il avisa chez l'inconnu une agitation fébrile de la mâchoire ! Le malheureux, ses dents cla-

quaient. Au même moment il remarqua que ses dents aussi s'entre choquaient avec une rapidité vertigineuse.

Son effroi redoubla. Il eut peur de sa propre peur, et, peur en outre de l'atroce peur dont il était témoin. Il se mit à trembler de tous ses membres. Son corps tressautait, comme un objet ébranlé par une trépidation. Derrière lui il devinait la danse éperdue de ses jambes, et il s'aperçut que l'homme tressaillait du même frisson mystérieux.

Dans le silence ce fut un bruit bizarre de pieds qui tapotaient le parquet et de dents surtout, de dents qui résonnaient comme un jeu d'osselets secoués sans répit les uns contre les autres.

Àla fin, ce vacarme, qu'il distinguait nettement, lui devint intolérable. Il fallait le rompre à tout prix ! Des paroles fortes peut-être l'aboliraient comme certains mots détruisent les sortilèges.

Il ouvrit la bouche. L'autre l'ouvrit comme lui. Une terreur le glaça. Qu'allait-il dire, l'autre ? Mais rien ne sortant de ces lèvres, il articula très haut :

— Qui êtes-vous ?

Au même instant, l'autre proféra la même question, et de telle manière que les syllabes se confondirent et ne formèrent qu'une unique série de sons. Et tous deux ils eurent l'air d'attendre la réponse, et leurs yeux s'interrogeaient anxieusement.

Un projet subit heurta le vieillard. Il se souvenait d'un revolver enfoui dans les basques de son habit. Il ne trembla plus. Et doucement, furtivement, il fit glisser sa main en arrière.

Vision infernale ! l'autre exécutait un geste identique ! Il s'arrêta, l'autre de même. Il reprit, l'autre également. Et ils continuèrent leur manège, sans s'interrompre, les yeux immuablement rivés, des yeux pleins d'une haine féroce.

Les mains saisirent les pistolets, les bras revinrent en avant. Le comte aperçut en face de lui l'arme qui luisait. Son cœur battit. Et il discernait un bruit sourd et régulier : le cœur de l'autre battait aussi.

Des secondes passèrent, solennelles. Qui tirerait le premier ? Très vite les deux bras se détendirent. Un seul coup partit, une seule clarté jaillit.

Le comte tomba.

⁂

Au matin, quand M. de Francourt sortit de son évanouissement, il vit dans sa glace un trou net, étoilé de fêlures. Alors il se rappela sa débauche de la veille au cabaret. Et il comprit qu'en s'agenouillant, il s'était tourné vers son miroir et non vers son lit ; il avait eu peur de son propre reflet.

09

… Tantôt Bertol m'a dit :

— Mon vieux, je m'en vais, quelques jours d'absence, je te confie ma femme.

Un petit chien noir à poil ras vint se frotter contre ses jambes. Il reprit en riant :

— À toi aussi, je la confie, Dick. Ayez bien soin d'elle tous les deux.

Cette plaisanterie me déplut. Dick et moi, nous nous détestons depuis la première heure de notre connaissance. En vain j'ai tenté d'obtenir ses faveurs en le comblant de sucreries, il accueille mes avances par des aboiements furieux. Si je le flatte, il essaie de me mordre. Si je lui envoie furtivement quelque tape, il se plaint jusqu'à ce que sa maîtresse devine la cause de son mal et me reproche ma brusquerie. Notre inimitié est chose avouée. Bertol ne l'ignore point. Aurait-il eu l'intention de me blesser ?

Il partit. Sa femme prononça :

— Vous m'aimez toujours ?

— Je vous adore, Geneviève.

Elle s'écria résolûment :

— Moi aussi, je vous aime, et je veux être heureuse enfin, heureuse par vous.

La chère créature, elle m'appartiendra. Comme il y a longtemps que c'est mon unique rêve !

Sur ma joie se greffe le plaisir d'une petite revanche… Ce n'est plus Dick, c'est moi qu'elle serrera contre elle, et que ses lèvres baiseront. Ce changement, j'en suis sûr, le chagrinera.

… Je l'ai vue. Elle m'a fait asseoir auprès d'elle. De l'autre côté Dick, couché en rond sur un coussin, sommeillait. Geneviève por-

tait une jupe de drap et un corsage en surah noir, très montant. Je fus déçu. Je m'attendais a quelque toilette plus intime. Elle a dû le remarquer, car son sourire me demanda pardon. Je tombai à genoux, éperdu.

Àce moment — c'est drôle, comme cette chose insignifiante m'a frappé ! — Dick releva la tête, et je rencontrai ses yeux qui m'examinaient, impassibles.

Je me sentis gêné, et dans le but de surmonter cette impression absurde, j'embrassai les doigts de Geneviève. L'odeur de sa peau m'enivrait, et cependant — vraiment, c'est curieux, ce détail qui me revient ! — je pensais à Dick. Je me disais que ces baisers devaient l'agacer. J'en éprouvais une joie méchante. Mais un désir m'envahissait, je pris Geneviève par la taille et voulus l'attirer.

Elle résista. Sa voix se fit suppliante :

— Je vous en conjure, mon ami, laissez-moi m'habituer, il me semble que c'est moins grave de ne pas déchoir trop vite. Je vous suivrai où vous voudrez me conduire... mais doucement, tout doucement, j'ai si peur !

Elle se pelotonnait dans mes bras, cherchant une protection contre elle-même. Je la rassurai. Qu'ai-je à craindre ? Elle sera mienne, parce que notre cœur et notre chair l'exigent.

Nous causâmes, et seulement au départ, je lui dis :

— Il faut franchir la première étape, Geneviève, donnez-moi votre bouche.

Elle me la donna.

Et je me souviens — pourquoi me souvenir de cela ? — que Dick se leva d'un bond et nous regarda de ses yeux ronds et immobiles. Ce regard — décidément, c'est étrange — ce regard me poursuit. J'oublie presque le sien, à elle. Quel charme pourtant, et quelle affection ! Toute son âme tendre s'y reflète. Mais lui, pourquoi me regardait-il ainsi ? On croirait qu'il est jaloux !

… J'ai rêvé de lui. J'embrassais Geneviève, et peu à peu sa figure se changea, celle de Dick apparut, grimaçante. Il me mordit au nez. Je me réveillai. Ce matin je fus soucieux, et quand j'allai chez elle, une inquiétude m'assombrissait.

Ils étaient là tous deux, lui sur son coussin vieil or, avec une faveur rose au cou, elle en déshabillé. Aussitôt, il dressa les oreilles. Geneviève me tendit ses bras nus, je les embrassai. Mais, du coin de l'œil, je le vis qui nous examinait. Je m'assis. Il s'allongea et ferma les paupières.

Ma préoccupation frappa Geneviève. Elle se plaignit :

— Eh bien, qu'avez-vous ? Vous ne m'aimez donc plus ?

Je m'approchai, je dénouai les rubans de son corsage et la caressai. Soudain, il sauta à terre, tourna autour de nous, puis, remontant sur son coussin, nous fixa stupidement.

Il n'y a pas de doute, il est jaloux de moi. Le malheureux !

… Il est là, toujours là. Il me gêne, m'énerve, me refroidit. Geneviève ne comprend pas, elle, et pleure. Parfois, secouée de désirs, elle m'étreint, prête à se livrer. Puis, je ne sais, quelque chose dans mes manières l'épouvante :

— Non, non, pas encore, je veux être sûre d'être aimée, et je doute…

C'est sa faute à lui, à ce chien damné. Ce qui la torture en moi vient de lui, de sa présence qui me trouble, de son regard qui m'embarrasse. Pourquoi me regarde-t-il ? Si je cause avec Geneviève, il dort. Si je la touche, il se réveille. Si je la saisis entre mes bras, à moitié nue, il s'agite, se campe, et ses grands yeux vides et bêtes s'accrochent à nous et me déconcertent.

Il est jaloux, c'est indiscutable, mais par quel motif ? De quel droit ? Est-ce que… ? Oh ! l'infâme soupçon !

Je deviens fou. Il me semble souvent qu'il comprend, qu'il note nos gestes et nos baisers. Bertol ne l'a-t-il pas chargé de surveiller sa femme ! Eh parbleu, il nous espionne, il nous dénoncera. Tantôt, je me voyais dans ses prunelles et j'eus une terreur absurde. Si le reflet de nos corps enlacés restait là, gravé, enregistré, le mari le retrouverait ! Comme je la déteste, cette bête ! Elle empoisonne ma joie… j'étais si heureux !

… Bertol annonce son retour. C'est demain notre dernière journée. Elle se donnera, elle me l'a promis. Que m'importe ce chien ! Je ne songe plus qu'à elle. Je la prendrai… devant lui ! Ah ! cela me fait rire… il en pleurera.

… Mon cerveau danse, tournoie, m'échappe. Tant d'idées atroces s'y heurtent ! Une, cependant, domine les autres — souvenir ignominieux, honte inexprimable : Geneviève s'est offerte, désireuse de moi, implorant sans pudeur mon étreinte. Mais, lui, me regardait, et je n'ai pas pu ! J'ai martelé de baisers ses épaules, ses hanches, ses jambes, j'ai respiré sa peau pour me gri-

ser, j'ai mordu dans sa chair pour m'affoler… mais il me regardait, et j'ai repoussé cette femme !

Il ne bougeait pas. Assis à l'écart, il me contemplait simplement, d'un air calme. Mon corps ruisselait de sueur. Et j'avais la sensation très nette qu'en face de moi se tenait un être qui se riait de mes efforts et se délectait de mon désespoir. Et je savais, d'une certitude absolue, qu'il me serait impossible d'agir devant ce témoin.

Je me revêtis et prononçai :

— Je vous demande pardon, Geneviève, je vous expliquerai… demain…

Elle sourit, méchamment, un sourire où j'ai lu du mépris, une espèce de pitié, et aussi ce ressentiment qu'elles éprouvent toutes, même les plus aimantes, contre celui qui trompe leurs désirs. Et elle répartit :

— Vous oubliez que mon mari revient ce soir.

Je balbutiai :

— Ainsi, c'est fini… jamais…

Elle ne répondit point. Au même moment, Dick s'approchait d'elle. Elle le caressa. Lui me regarda de nouveau, ironique maintenant. Une haine formidable me rua sur cette bête, une haine qu'il me fallait assouvir à tout prix, immédiatement, une haine faite de toute ma douleur.

Je l'empoignai par le cou, je l'enfouis sous mon paletot et je me sauvai, sans un adieu…

J'ai marché longtemps. Puis, près d'un aqueduc, une idée m'arrêta, net. La rue était déserte. Alors je l'ai jeté dans le trou noir où dégringolait en murmurant un mince filet d'eau trouble.

Ensuite je pris une voiture. Il gelait. Au Bois, on patinait. Je suis revenu à pied, au hasard, comme un homme ivre. Un rassemblement m'attira.

— C'est un chien, entendis-je derrière moi.

En effet, d'un aqueduc, des cris sortaient, tristes, lugubres à fendre l'âme. C'était une plainte lointaine, qui m'arrivait par lambeaux, l'aboiement aigu et déchirant d'un chien qui agonise…

Et je me mis à rire, et je ris encore. Ce pauvre Dick, comme il a dû souffrir, accroupi au rebord de son égout ! Aussi pourquoi s'obstinait-il à me regarder ?

10

Dans une petite maison isolée, située entre Duclair et le château du Taillis, un homme s'est pendu. Il laissait ce manuscrit :

*

« Je me tue. Il y a des souvenirs qu'on ne peut supporter. Ils vous hantent. Ils vous forcent à mourir. On voudrait les écraser, ils se redressent, plus impérieux. C'est le centre de notre vie, le pivot autour duquel tourne la danse de nos idées, le motif permanent de notre conduite. La fonction du cerveau n'est plus de

penser, mais de se rappeler. Nous ne sommes plus des êtres doués de volonté et de jugement : nous sommes une mémoire.

Ainsi moi, je me souviens. Un seul souvenir mit en jeu toutes mes facultés intellectuelles et physiques. Mes yeux ne voient que cela, mes oreilles n'entendent que leurs paroles, l'acte se consomme devant moi. Mon Dieu, comme ce serait bon d'oublier ! Mais l'eau bienfaisante n'existe pas qui effacerait le passé et me laverait l'âme des odieuses visions dont elle est flétrie. Donc il me faut mourir.

Quand vous aurez lu mon histoire, vous m'approuverez.

Il y a une trentaine d'années, habitaient ici, dans cette maison même, deux vieux garçons, les frères Auguste et Joseph Jumelin, que l'on désignait sous la dénomination bizarre de M. et madame Jumelin. Auguste, maigre et sec, avait un grand corps efflanqué, aux jambes et aux bras noueux, la figure coupante et sans lèvres, la peau du front crevée d'os. Joseph, que tous appelaient Joséphine, était gros, gras, glabre, toujours vêtu d'une redingote serrée à la taille et ballante sur les jambes comme une jupe.

Auguste, très actif, se levait à sept heures, se rendait au bourg où le sollicitaient un commerce de fruits et des fonctions d'adjoint, et présidait une ligue fondée par lui, la « Ligue pour le développement des idées libre-penseuses du canton de Duclair ». C'était un homme sombre. On le disait atteint d'une maladie noire.

Son frère Joseph, ou plutôt Joséphine, d'un naturel plus joyeux, se distinguait par ses aptitudes de ménagère. En bonne épouse, elle gardait la maison. Dès le matin, elle s'affublait d'un tablier, trottinait à travers les chambres, un trousseau de clefs à

la main, et jusqu'au soir donnait l'exemple à la servante, frottait, cirait, astiquait, époussetait. Il fallait que la batterie de cuisine étincelât, et que les parquets fussent irréprochables. Auguste « qui avait la répartie » — tout Duclair le lui accordait — appelait son frère : « Maman Pot-au-feu ». De ce surnom, madame Jumelin s'enorgueillissait.

Àonze heures exactement on se mettait à table. Les repas étaient empreints de solennité. Joséphine, qui en avait surveillé la confection, épiait avec inquiétude le visage de monsieur. Monsieur d'ailleurs parlait peu. Il approuvait ou blâmait en quelques mots. Madame rayonnait ou courbait la tête, selon la sentence. En dehors de cela, leurs entretiens se bornaient à de courtes réflexions qu'Auguste émettait parcimonieusement sur les choses et sur les gens. Joséphine les accueillait comme des oracles.

Le ménage s'entendait assez bien. L'un dominait l'autre, cause d'harmonie. Madame craignait monsieur. De fait, il se montrait dur pour elle.

Àcinq heures, Auguste quittait définitivement son bureau. Souvent madame Jumelin le rejoignait à Duclair et ils rendaient ensemble des visites ou se promenaient le long du quai en regardant glisser les grands bateaux.

Tous les dimanches Joséphine, que les opinions avancées de son frère scandalisaient, allait à la grand'messe, un paroissien sous le bras. Auguste, planté ostensiblement devant la porte de sortie, l'attendait hors de l'église. Au retour on achetait une brioche. Parfois madame rapportait un morceau de pain bénit, mais monsieur refusait d'en manger.

« Une fois par semaine, le jeudi, on recevait quelques amis. Le repas achevé, Auguste retenait ces messieurs et leur offrait des cigares. Joséphine passait au salon avec ces dames. Le soir, on touchait du piano et M. Jumelin, accompagné par Joséphine, chantait quelques couplets comiques d'une voix lugubre.

Ils se formèrent ainsi un cercle de relations charmantes. « On s'amuse beaucoup chez les Jumelin » disait-on à Duclair. La distraction favorite consistait à taquiner Joséphine et à user de son surnom pour provoquer de délicieux quiproquos.

L'initiateur de ce jeu fut M. Couchard, l'épicier le plus « conséquent » du pays, un véritable boute-en-train, dont on opposait la gaieté exubérante et cocasse aux plaisanteries froides de M. Jumelin. « L'un a la répartie, jugeait-on, mais l'autre a la verve… » la vis comica, suivant l'expression de M. Pal, instituteur retraité. Et ces mots latins dont on bombardait l'épicier Couchard sans que personne les comprît, le revêtaient d'une puissance mystérieuse, la puissance d'exciter le rire immédiatement, par sa seule présence. Avant qu'il n'ouvrît la bouche, on se préparait. Il laissait tomber deux ou trois syllabes, on se tenait les côtes. À l'oreille les assistants se répétaient : « Hein, l'a-t-il, la vis comica ! »

Or, M. Couchard, un jour qu'Auguste poursuivait madame Couchard de ses assiduités, s'écria :

— Vous savez, Jumelin, vous faites la cour à ma femme, je me vengerai, œil pour œil.

N'imagina-t-il point alors de soupirer auprès de Joséphine ? Il l'appelait ma toute belle, lui baisait les mains, lui glissait des

billets doux, se plaignait de sa dureté. On en parle encore à Duclair.

Désormais, ce fut la coutume. Auguste accabla ces dames de galanteries. Ces messieurs brûlèrent pour Joséphine. Elle reçut des cadeaux : un éventail, un vieux corset, des jarretières, des ustensiles de toilette spécialement affectés aux femmes. Oh les bonnes soirées !

Elles faillirent se gâter, néanmoins. Un jeune homme, joli garçon, poussa les choses un peu loin. En plein salon, Auguste se fâcha. Il tremblait, pris d'une colère réelle, tout pâle. Autour de lui, ses amis riaient à en mourir, croyant sa rage feinte. « Est-il drôle, ce Jumelin, une scène de jalousie ! » Quelqu'un insinua : « Hé, hé, il n'a pas que la répartie ! » Le prestige de Couchard en reçut une atteinte.

Et cela dura des années, sans incident plus notable. Le commerce prospérait. Les invitations aux soirées du jeudi étaient fort recherchées. Rien ne troublait la surface de cette vie stagnante. M. Jumelin accentuait son rôle d'homme, de maître, de mari. Le bruit courut qu'il battait son frère. Madame Jumelin ne sortait pas de ses attributions subalternes de ménagère et d'épouse. Vraiment elle semblait dominée par ce surnom que lui avait imposé la bêtise d'une petite ville, et qui, de plus en plus, influait sur ses habitudes, sur ses manières d'être, de penser et de se vêtir.

Un événement bouleversa cette existence tranquille et honorable. Une petite bonne qui servait chez eux, une campagnarde des environs de Rouen, se trouva enceinte. Les Jumelin lui of-

frirent de l'argent, mais elle proclama sa grossesse et prétendit que les deux frères l'avaient violée tour à tour.

Auguste prit une résolution énergique : il disparut avec la bonne et revint, plusieurs mois après, portant enveloppé sous son bras un enfant, un garçon.

C'était moi. Lequel des deux fut mon père ? Je l'ignore. Ma mère, je ne l'ai jamais vue.

C'est dans cette maison, entre ces vieux célibataires, que je grandis. Je n'y manquai pas de soins. Dès le début, les instincts maternels de madame Jumelin se révélèrent. La gardienne du foyer se doubla d'une mère incomparable. Elle me tenait mon biberon, me changeait ma layette, me dorlotait, m'endormait le soir en chantant des refrains de nourrice. Ma première dent la ravit. Mes coliques l'effrayaient.

M. Jumelin la baptisa « nounou ». Mais, moi, je la vengeai de cette moquerie en balbutiant un jour « maman ». Elle me dévora de baisers. On courut au devant de monsieur pour lui annoncer l'heureuse nouvelle. Auguste fit :

— Il a de l'esprit, le gaillard, nous nous entendrons.

Depuis j'ai toujours appelé M. Jumelin papa et son frère maman. Aujourd'hui encore, quand je remonte vers mes premières années, vers la lointaine époque où ne m'importaient point le mystère de ma naissance, ni l'horrible secret que j'ai appris plus tard et qui me fait maudire mes parents, quand je songe à l'être qui m'a élevé, qui m'a entouré de câlineries et d'affection, qui a réchauffé mon corps avec ses lèvres de mère, c'est du doux nom

de maman que je l'appelle, car c'est la seule maman que j'aie connue.

Et je voudrais lui pardonner, à elle !

Àsix ans, je dus aller à l'école, un menu fait me la rendit un lieu de supplice pour les cinq années que j'y restai. Une fois, après la classe, un de mes camarades, qui demeurait du même côté que moi, m'apostropha :

— Hier, j'ai entendu papa qui disait qu't'avais pas d'mère, c'est-i vrai ?

Sur le seuil, madame Jumelin m'attendait :

— Si, j'ai une mère, tiens, la voilà.

— Ça, une mère ? C'est un monsieur, une mère ça a des jupes.

Cette révélation me foudroya. Je ne dormis point.

Le lendemain, à l'école, un grand me jeta en pleine figure :

— Comment va-t-elle, m'man Joséphine ?

Dès lors, je fus la risée de mes compagnons. Je devins timide ; ma sensibilité s'affina jusqu'à l'excès. À tout instant, autour de moi, l'on parlait de madame Jumelin avec des intonations railleuses. Pourquoi ce sobriquet inoffensif me cinglait-il comme une injure ? Par quelle bizarre prescience ne pouvais-je l'entendre sans un frisson ?

Ces moqueries, cependant, m'attachaient de plus en plus à ma mère. Sa nature dévouée convenait à mon caractère ombrageux. Elle se confiait à moi, en des crises d'expansion qui me renseignaient sur les méchancetés de son frère, sur sa mauvaise hu-

meur, sur les violentes querelles dont elle sortait épuisée, les membres rompus de coups.

La conduite de M. Jumelin m'indignait. J'en vins à le détester, et je l'évitais, guidé par cet instinct de l'enfant qui s'éloigne des personnes sèches et dures. D'ailleurs, il s'assombrissait chaque jour davantage. Toute société l'importunait. On supprima les réunions du jeudi. Il donna sa démission d'adjoint et de président de la Ligue libre-penseuse. Aux reproches de ma mère, il répliqua :

— Que m'importent les honneurs !

Tous les matins, avant de partir, j'allais embrasser mes parents. Or, un jour, en entrant chez lui, je vis, pendu à un clou du plafond, mon père.

C'est une des affreuses visions qui me hantent, la première. Et elle ne me hante pas seulement comme un souvenir imprimé dans mon cerveau, mais comme une réalité présente, actuelle, que je revis à toute minute. Il est là, devant moi, la tête ployée, les yeux grands ouverts. Et il me tire la langue, une langue bleuie et gonflée. Puis-je espérer quelque bonheur, avec ce cadavre dont la silhouette danse sur les murs, sur les journaux, sur tout objet où se pose mon regard ?

Je ne retournai plus à l'école. Madame Jumelin loua un appartement à Rouen et je suivis les cours du lycée Corneille.

Ma mère ne manquait point de venir m'y rechercher. Je me la représente encore, debout sur le trottoir, vêtue de son éternelle redingote. Elle s'emparait de mes livres. Nous marchions en causant, je lui racontais les incidents de la classe. Aussitôt arrivés,

nous nous installions auprès de la fenêtre, devant une petite table. J'écrivais mes devoirs sous sa surveillance et je lui récitais mes leçons.

Avec l'âge cependant se développaient mes tendances à l'inquiétude. Je cherchais tout ce qui pouvait me chagriner. Inévitablement je ne tardai pas à réclamer la vérité sur ma naissance.

— Qui suis-je ? Un enfant trouvé : Le fils de l'un de vous ?

Après de longues hésitations, madame Jumelin me révéla ce qu'elle savait. J'insistai :

— Soit, ma mère est une bonne quelconque que vous avez eue à votre service. Mais de vous deux, qui est mon père ?

Elle répondit en rougissant :

— Je ne sais pas.

Elle ne savait pas, source intarissable de douleurs, elle ne savait pas ! Peut-être le sang qui coulait en mes veines ne provenait-il point du vieux garçon que j'exécrais, mais de celui qui me chérissait et que j'appelais toujours ma maman ! Peut-être, hélas ! étais-je le fils du pendu, et ma maman ne m'était-elle rien, rien qu'un parent dont la chair n'avait point engendré ma chair, dont la vie n'avait point créé ma vie ! Devais-je l'aimer d'amour filial ou d'affection reconnaissante ?

Je lui disais mon supplice. Elle affectait d'en rire :

— Qu'importe qui est ton père ! Je ne veux même pas l'être, je suis ta mère avant tout.

Et sa voix tendre et son bon regard anxieux me réconfortaient.

Ainsi nous vécûmes là quelques années paisibles, les moins mauvaises certes de mon existence. Je n'y connus aucune de ces joies déterminées qui s'imposent à la mémoire, ce fut plutôt une succession de jours simples et bien remplis, dont la monotonie endormait ma souffrance.

… Au lycée je nouai quelques relations assez intimes avec des camarades de classe. Un, surtout — ah ! je me rappelle cela maintenant ! — un, surtout, un grand, m'attira par sa force, par son aspect solide, par l'aisance de ses gestes. Je me sentais chétif à côté de lui, j'aurais voulu qu'il me battît, qu'il me brisât les membres de ses bras puissants. Je l'aimai de tout mon cœur qui s'éveillait. Et puis il partit. Je ne l'ai plus revu. Mais ses yeux m'obsèdent encore, ses grands yeux bleus très purs.

… Un dimanche, des amis m'entraînèrent à l'estaminet. Il y avait plusieurs femmes. On but, on rit. Une petite blonde, de figure agréable, s'assit sur mes genoux et m'embrassa. Je la repoussai violemment, comme écœuré de ce contact. Elle se fâcha, mes compagnons me plaisantèrent, et je m'en allai, jugeant moi-même ma conduite absurde…

Mon Dieu ! comme tout cela m'apparaît clairement aujourd'hui, aujourd'hui que je vais mourir ! Comme toutes ces choses auxquelles je n'avais jamais réfléchi, se précisent, s'expliquent, se coordonnent, acquièrent un sens particulier, une importance spéciale ! Comme je comprends bien tout, tout !

Une fois par mois, madame Jumelin accomplissait pieusement un pèlerinage à Duclair. Malgré mes supplications, elle avait conservé la maison du pendu, comme la désignent encore les paysans d'alentour.

— J'ai eu là de bons moments, disait-elle, ce serait mal de la vendre.

Moi, je refusais d'y aller. Cette maison m'inspirait une sorte de terreur. Le fantôme du mort l'habitait. En outre, je l'ai su depuis, le pressentiment m'y assaillait, des choses innommables que ces murs avaient dissimulées.

Ma mère revenait le lendemain. Je l'attendais à l'arrivée de la diligence. Or, un mardi — j'en célèbre chaque semaine l'anniversaire par des imprécations — les quatre chevaux de l'omnibus débouchèrent au grand trot sur la place du Vieux-Palais, et le conducteur, m'interpellant du haut de son siège, entre deux coups de fouet, me cria :

— Vite, la m'man Jumelin vous attend, elle est malade.

Je choisis un fiacre et je partis.

Je trouvai ma mère couchée. Elle m'embrassa avec un sourire triste en balbutiant :

— Mon pauvre petit… mon pauvre petit…

Je sanglotais. J'interrogeai le docteur. Il me répondit :

— C'est la fin… un transport au cerveau…

Le prêtre entra. Je m'éloignai, et me tins dans le salon. Je ne pleurais plus. Des idées se succédaient en moi que je ne comprenais pas. Je me sentais très seul, simplement, seul déjà, et j'avais peur.

Rompant le chuchotement de la confession, la voix du prêtre s'éleva, indignée, me sembla-t-il. La cloison était mince,

j'entendis :

— Mon fils, vous êtes un grand pécheur.

Quelque chose comme un rire crispa ma bouche. Cette pauvre maman Jumelin, un grand pécheur ! Le murmure recommença, j'écoutai, mais il était trop faible.

Puis soudain, une voix haute accentua cette phrase étrange :

— Il n'en faut pas douter, mon fils, c'est là qu'on doit chercher la cause de la maladie noire qui a décidé votre frère à se tuer. Vous auriez dû vous séparer, ne plus vivre ensemble, vous fuir l'un l'autre, comme deux ennemis mortels.

Je me levai épouvanté. J'entrouvris la porte et j'aperçus ma mère. Ses yeux étaient fermés, les lèvres blanches s'agitaient, mais je ne distinguais qu'un long gémissement, des plaintes… Autour d'elle, les rideaux au lit presque fermés étouffaient encore davantage la confession. Sur les draps, plus bas que le menton, un Christ gisait.

Enfin le prêtre saisit les mains de l'agonisante et conclut :

— Mon fils, il n'est point de crime si monstrueux auquel Dieu ne pardonne. Sa miséricorde est infinie. Espérez.

Je m'enfuis, je gagnai la route, je me cachai dans un fourré. Quand je revins, ma mère était morte.

Comprenez-vous maintenant ? Ai-je le droit de me tuer ? Voilà dix ans que je vis, sachant cela. Combien d'hommes auraient pu lutter aussi vaillamment ? J'ai voyagé, j'ai joué, rien ne me distrait de cela. Je n'ai pas un ami, pas une connaissance. J'ai tenté d'aimer, l'hérédité pèse sur moi… Donc je suis bien seul au

monde… seul avec un souvenir, et ce souvenir me tue. N'est-ce point d'ailleurs la destinée qui m'a reconduite ici, malgré moi, dans cette maison maudite, à l'endroit même du crime ? Je ne peux plus vivre, je ne peux plus vivre !

Un jour, j'espérai devenir fou. Ce ne me fut même pas accordé. Je n'ai qu'une demi-folie, celle du jaloux ou de l'avare, l'idée fixe. Toutes mes pensées, tous mes rêves se concentrent sur une vision… elle ne me quitte jamais, elle marche devant moi, elle couche auprès de moi. Mon cerveau est à nu, tout saignant, et à chaque minute, à chaque seconde, implacablement, comme un fer rouge, s'y incruste cette hideuse image : un clou, et pendu à ce clou, un couple, M. et madame Jumelin… et ce clou m'attire… il me veut… allons… il le faut.

11

Les Canu, rentiers à Yvetot, jouissaient d'une grande considération. M. Canu présidait la fabrique. Madame Canu possédait une piété implacable. Leur fille, Armande, inspirait le respect par sa maigreur.

Le seul chagrin des Canu provenait du célibat de cette fille. D'une dévotion outrée et de tournure rébarbative, elle n'attirait point les prétendants. Au fond elle en souffrait, elle aussi. C'était une âme aimante que tourmentaient malheureusement une infinité de scrupules. Pour une peccadille, une distraction à l'église ou un petit mensonge involontaire, elle se créait des remords cruels. Elle péchait par excès d'honnêteté, ce qui la rendait dure pour les fautes d'autrui et, en conséquence, peu sympathique.

Elle était née le jour des Rois. Or, quand elle atteignit vingt-cinq ans, les Canu offrirent en son honneur un repas somptueux à leurs amis. Une gaieté de bon aloi régna. On mangea beaucoup. Le gâteau traditionnel excita l'admiration générale.

La fève échut au fils de l'huissier, le jeune Antoine Vaugrain, que son père expédiait à Paris le lendemain même pour y faire son droit. Il rougit. On le pria de désigner une reine. Il choisit mademoiselle Armande. La bonne versa du champagne, et lorsque les deux jeunes gens burent, ce fut une poussée d'exclamations :

— Le roi boit… la reine boit…

Le nature réfractaire au rire, ils ne se troublèrent pas. Les assistants furent penauds.

Après le dîner, les messieurs fumèrent, puis, sur la table desservie, on organisa un trente-et-un. Armande, que la fumée, trop épaisse, incommodait, passa dans la pièce voisine et prit un ouvrage.

Quelques minutes après, le jeune Antoine la rejoignait. Il s'assit auprès d'elle. Ils ne causèrent point, longtemps. Elle, embarrassée, continuait à travailler. Lui, la gorge serrée d'émotion, rongeait ses ongles. Enfin il articula :

— Vous êtes ma reine…

Elle ne répliqua rien. À côté les facéties consacrées jaillissaient. Antoine recommença :

— Vous êtes ma reine, mademoiselle.

Il s'arrêta, puis, la voix tremblante :

— Ce n'est pas d'aujourd'hui,... non... voilà trois ans que je vous aime...

Elle fut stupéfaite. Elle ne savait que répondre. Il répéta :

— Oh ! oui, voilà trois ans... j'ai voulu vous l'avouer avant mon départ... je suis si malheureux.

Très lasse, engourdie par le champagne, elle le laissait parler. Il s'approcha. Elle n'aurait pu le repousser, incapable d'un effort, quoique sa conscience se révoltât.

Il lui saisit la taille. Elle ne bougea point. Ses lèvres se dirigèrent vers les siennes, et il murmurait :

— Vous êtes ma reine, ma reine...

Il l'embrassa. Au même moment, madame Canu appelait sa fille d'un ton courroucé :

— Eh bien, Armande, qu'est-ce que tu fais ? Viens-tu ?

Elle obéit.

⁂

Le lendemain, à son réveil, mademoiselle Canu se sentit une autre femme. Entre ce jour et le précédent, un fait s'était passé dont elle ne pouvait comprendre encore toute l'importance, mais qu'elle devinait monstrueux, irréparable. Elle n'osait y songer, tremblante devant la vérité entrevue. Une suite de méditations et de découvertes la renseignèrent malgré elle.

D'abord, sa mère la questionna sévèrement :

— Qu'avez-vous fait, M. Antoine et toi ? Qu'avez-vous dit ? S'est-il bien tenu, au moins ?

Cet interrogatoire lui suggéra cette réflexion : il est donc dangereux de rester seule avec un jeune homme, et ce jeune homme peut tenter des choses dont une mère s'inquiète ?

Jamais elle ne lisait. Jamais on n'échangeait devant elle de propos équivoques. Sans cesse flanquée de son père ou de la mère, elle savait de la vie ce que ses parents lui en apprenaient, à peu près rien. De l'amour principalement elle ignorait tout. Elle n'avait d'ailleurs aucune curiosité, ne songeant jamais à ce mystère et n'en soupçonnant qu'à peine l'existence.

Le baiser d'Antoine la réveilla de sa torpeur. Désormais elle chercha, parcourut les livres, ouvrit les journaux, épia les conversations. C'est ainsi que tomba sous ses yeux une phrase de feuilleton qui lui fut un indice grave : « Il tenait la jeune fille contre lui et il soupira : « Ô ma reine, ô ma maîtresse ! »

Mais combien plus nettes et plus accusatrices ces lignes qu'elle trouva dans un manuel à l'usage des confesseurs, oublié par M. le curé au cours d'une visite : « L'attouchement de l'homme et de la femme, hors du mariage, constitue le plus mortel de péchés. »

N'était-ce point suffisamment clair ? Le doute qu'elle essayait de conserver ne s'écroulait-il pas devant de telles preuves ?

Peu à peu, son inconséquence se changeait ainsi en une faute précise, terrible, irrémédiable. La vérité perçait en elle, grandissait, devenait éclatante. Il lui fallut se l'avouer : elle avait été la maîtresse d'Antoine.

Malade, elle dut prendre le lit. Une fièvre cérébrale se déclara. Elle faillit mourir. Cela certes eût mieux valu que la vie abominable qu'elle vécut par la suite.

Les premiers mois, d'horribles angoisses l'agitèrent : si elle était enceinte ! Elle ne savait point d'où viennent les enfants. Tout au plus avait-elle remarqué que la taille des femmes s'arrondit. Aussi des quelques données qu'elle possédait, elle conclut qu'étant la maîtresse d'un homme, elle pouvait être mère.

Chaque matin, elle observa sa taille. Grossissait-elle ? Il lui sembla que oui. Elle se serra. À tout instant, elle lançait à son ventre des regards furtifs. Quel supplice !

Désormais elle n'eut pas une minute de bonheur ni même de calme. Le remords la hantait. Toute son honnêteté de provinciale, toute sa rigidité de fille dévote, toute son âme bourgeoise aux principes inflexibles, s'insurgeaient contre le souvenir honteux de son crime. Elle avait succombé ! Sans qu'elle eût seulement un geste de recul ou un mot d'horreur, un homme avait pris ses lèvres, l'avait déshonorée !

Elle s'en accusa au curé d'un village voisin, un vieux prêtre infirme qui n'exigea nul détail et lui conseilla l'indulgence :

— Vous êtes coupable, ma fille, pardonnez à celles qui sont coupables comme vous.

Elle leur pardonnait volontiers. Sa prétendue faute la transformait ainsi qu'une faute réelle. Son esprit s'ouvrait. Elle comprenait des choses, impénétrables pour elle jadis. Elle défendait les femmes dont on soupçonnait la conduite en sa présence. Elle de-

vint charitable et miséricordieuse. N'avait-elle pas besoin, elle aussi, de la pitié des autres ?

Sa déchéance lui semblait infinie. Elle se jugeait l'égale des pires créatures. Elle pensait à elle comme à un être souillé, couvert de boue. Tout lui rappelait son infamie : la pièce, témoin de sa chute, le canapé où elle s'était abandonnée, la voix de sa mère qui avait retenti durant l'acte ignominieux. Quoi qu'elle fît, elle avait eu un amant, un homme l'avait possédée — les vrais termes s'imposaient à elle peu à peu — un homme était le maître de sa chair ! Et tout cela elle ne pouvait l'effacer. Des envies de suicide l'obsédaient.

Vers vingt-huit ans, elle eut l'espoir d'une atténuation à son martyre. On la demanda en mariage. C'était un riche cultivateur des environs, probe et laborieux. Elle l'aima, la vision d'une existence en plein air, dans une ferme, loin des mauvais souvenirs, la ravit comme une promesse de bonheur. Elle accepta, toute joyeuse.

Mais, insensiblement, le passé surgit de l'ombre où elle tâchait de l'enfouir. Des scrupules la rongèrent. Avait-elle le droit de tromper l'homme loyal qui croyait en elle ? La question posée, elle la résolut vite ; elle devait la confession de sa faute. Elle la fit :

— ... Un moment d'égarement... mon ami... de folie même... est-ce que je sais ?... la tête m'a tourné... il s'empara de ma taille...et...et je fus sa maîtresse !

Elle ne revit plus son fiancé.

⁂

Pendant quelques mois, elle lutta contre la tentation irrésistible qui montait en elle. Ses efforts ne la sauvèrent point. La continuité de sa douleur usait son courage. Elle était lasse de penser éternellement la même pensée. Son cerveau lui faisait mal, comme torturé par le retour incessant de la même image qui s'imprimait sur lui, à toute minute, avec une netteté toujours plus grande.

Un événement précipita sa décision : Antoine revint. Elle l'aperçut, lui, son amant !

Elle sentit que sa raison lui échappait. Ardemment elle désira mourir. Prise d'une sorte de démence, elle s'enfuit sur la route de Fécamp.

La distance est longue. Le vent soufflait. Les arbres, fouettés, tournaient le dos, comme des femmes dont les jupes se collent aux jambes. Elle marcha, courut plutôt, des heures, des heures, les yeux hagards, sans fatigue. Elle traversa la campagne. Elle atteignit la ville. La mer mugissait. Armande sourit et descendit vers elle, avide d'y laver son corps flétri.

Et elle entra dans les vagues, parce qu'elle avait cru, en sa candeur instinctive, que les lèvres de l'homme suffisent à effeuiller la fleur des vierges.

12

Il aimait sa femme éperdûment. Or, la troisième année de leur mariage, elle mourut. La douleur fut si violente que son cerveau s'en ressentit.

Il en eut l'intuition. Pensant que la solitude et l'exercice lui seraient favorables, il ferma son atelier et se réfugia dans sa maison de campagne, avec son domestique, un vieux serviteur qui l'avait vu naître.

Là, pour se surveiller de près, il rédigea des notes sur son état d'âme. Les premiers mois, elles sont minutieuses, longues, imprégnées certes de souffrance, mais logiques et raisonnables. Ce n'est qu'à la suite d'un incident banal qu'elles deviennent plus courtes, haletantes, incomplètes, souvent obscures. Des pages manquent. Des lignes sont effacées.

Plus tard, l'équilibre rétabli, il m'a donné ces notes. Voici celles qui concernent la crise étrange par où passa le malheureux.

… Mon existence est organisée d'une façon définitive. Elle me plaît. Dehors, j'erre au hasard, ou je chasse, sans repos, jusqu'à ce que mes jambes refusent de me porter. À peine rentré, je m'enferme avec ma chère morte dans la chambre nuptiale. J'en ai fait le sanctuaire de notre amour. Personne n'y pénètre que moi. J'y ai rassemblé tout ce qui me rappelle Fernande, ses robes, ses bijoux, ses ouvrages, ses parfums, les moindres bibelots dont elle s'entourait. Aux murs sont pendues les esquisses où j'essayais jadis de fixer le charme de son visage ou la grâce de son corps. Derrière un voile, exhaussée par une marche sur laquelle je m'agenouille, elle se dresse, toute blanche en sa nudité de marbre.

Et je reste des heures à me souvenir d'elle.

… Je ne puis parvenir à créer ici la sensation de la vie. Tout, au contraire, me dit la mort de Fernande, depuis le fantôme flasque des robes accrochées, jusqu'à l'immobilité froide de la statue.

De rares fois je réussis à l'évoquer. Je la sens. Elle s'approche. Elle m'enlace. Mais sitôt que je la regarde, la vision s'évanouit, car j'ai horreur de sa figure indifférente. Pas un de ses traits ne s'anime. C'est un sourire figé, ou une tristesse immuable, ou plutôt une physionomie vide, nulle, indifférente, morte.

D'elle, pourtant, j'ai tout ressuscité autour de moi, la courbe de ses hanches, la splendeur de ses seins, la noblesse de ses jambes, la couleur de ses cheveux. D'où vient donc que je ne puisse la ressaisir entièrement ? Elle m'échappe. C'est elle et ce n'est pas elle. Quelque chose manque à la résurrection que j'ai tentée. Quoi ?

... Aujourd'hui, durant ma promenade, une jolie chienne à longs poils noirs m'a suivi obstinément. Je l'ai chassée, elle est revenue, et comme je rentrais, elle s'est mise à gémir. Alors, me souvenant de la pitié qu'inspiraient à Fernande les bêtes abandonnées, je l'ai recueillie.

... Je ne sais ce qui m'attache à Miss, ma nouvelle compagne. Elle ne me quitte pas dans mes courses à travers champs, et parfois, devant elle, je parle haut de l'absente, comme si elle pouvait comprendre mes regrets et mon désespoir. Elle marche silencieuse, l'air attentif. Cet être qui respire à mes côtés, qui remue, qui fait du bruit, m'est une consolation. Il y a vraiment entre nous une entente peu commune, une intimité d'essence particulière. Je ne suis plus tout seul.

... Quelle chose bizarre, à la fois effrayante et douce ! J'en tremble encore. C'est de la joie et de la terreur. Suis-je dupe d'une illusion ? Cependant j'ai bien vu ! j'ai bien vu ! ses yeux...

D'habitude, Miss couche sur le palier, à la porte de ma chambre. Elle, pas plus que personne, n'a le droit de violer le sanctuaire. Elle m'attend donc là, la nuit et les heures de jour où je me retire avec Fernande.

Or, tantôt, la porte s'est ouverte — je veux bien admettre que ce soit un oubli de ma part, et pourtant je suis sûr, absolument sûr que je l'avais fermée — et Miss est entrée à pas lents et craintifs.

Furieux, je m'empare d'une cravache. Elle s'accouve et rampe. J'allais la frapper, oui, la frapper comme une brute, elle, mon unique amie, quand soudain elle lève la tête et me fixe de ses bons yeux aimants.

Et dans ces yeux — est-ce folie, hallucination ou miracle ? — dans ces yeux, j'ai reconnu, oh, mais ! reconnu sans erreur possible, comme on reconnaît un objet mille fois contemplé, j'ai reconnu le regard de Fernande !

Une seule expérience, n'est-ce pas, en un cas si grave, ne suffit point. Je l'ai donc répétée à diverses reprises, toute la soirée. Encore, à la minute présente, Miss est là — car comment pourrais-je la renvoyer de cette chambre ? — et nos yeux sont unis, et, il n'y a pas à le nier, des yeux de cette bête émane le regard même de Fernande, avec sa tendresse, avec sa mélancolie, avec sa langueur humide.

Et cela me trouble.

… Je sais maintenant ce qui manquait ici, je possède l'élément primordial qui permet la reconstitution du passé, j'ai son regard ! L'image d'un corps ne diffère point de ce corps lui-même. Un

sein de chair et un sein de plâtre, pour qui les observe, sont choses analogues. Et la Fernande de mes rêves était bien la Fernande de la réalité.

Mais le regard, lui, ne se reproduit pas, le regard n'a d'équivalent que son reflet ou qu'un regard identique. Lui seul vit chez l'homme, lui seul distingue une créature d'une autre. Et tous ces portraits qui m'examinaient, de leurs yeux mornes, n'avaient point de regard, n'avaient point surtout son regard particulier, son expression propre.

Ils l'ont désormais ! À la Fernande que je reconstruisais au moyen d'ébauches et de documents incomplets, Miss, elle, donne le regard, c'est-à-dire la vie. Oh ! la chère bête !

… Elle m'aime de toute son âme reconnaissante. Je ne puis me séparer d'elle. Nous nous étendons l'un en face de l'autre, et nous restons là, les yeux dans les yeux, sans un geste. Je suis attentivement les modifications de son regard. Car il change, il change comme le sien changeait sous l'influence des pensées ou des phénomènes extérieurs. Il rit, il pleure, il est triste, joyeux, insouciant.

Et des minutes de notre amour renaissent. Ce regard spécial, Fernande l'eut à tel endroit, devant un beau paysage ; cet autre, tel jour, en recevant une bague qu'elle souhaitait. J'ai des frissons d'extase. Le passé existe, actuellement, une seconde fois. Des heures déjà sonnées sonnent encore. Les yeux de cette bête recréent le temps qui n'est plus, les attitudes évanouies, Fernande morte.

… Morte, Fernande ? Pour les autres, oui, mais pour moi ?

… Deux regards ne peuvent être semblables à ce point. On croirait que c'est le même. Qui sait ! Rien ne se perd. La matière, désagrégée, aboutit à de nouvelles formes. Ainsi peut-être le regard se transmet d'individu à individu, d'espèce à espèce.

Mais le regard, c'est la manifestation de l'âme, c'est l'âme visible. Et si Miss possède aujourd'hui le regard de Fernande, n'a-t-elle point son âme aussi ? Quelle absurde pensée !

… Indéfiniment j'essaye de pénétrer au travers de ces prunelles. Qu'y a-t-il derrière ce voile mobile ? Des idées nettes ? Des instincts obscurs ? Je lui parle. Je lui raconte des anecdotes relatives à notre amour. Il me semble causer avec Fernande. Elle me comprend, ses yeux me l'affirment. Elle se rappelle.

… Absurde ? Pourquoi ? En tous cas cette pensée m'obsède. Une conviction croissante m'envahit. Cela me paraît implacablement logique. Il flotte par le monde, n'est-ce pas, une somme fixe de vie. Qu'y a-t-il d'impossible à ce qu'une parcelle de cette vie, la même, ait passé de l'une à l'autre ? Tant d'indices me le prouvent… la couleur noire des cheveux… et puis cet acharnement à me suivre… et surtout ce regard ! ce regard !

… C'est elle ! vérité indéniable, c'est elle ! Jusqu'ici — je viens de m'en aviser — je n'osais pas — pourquoi ? — je n'osais pas la toucher. Il le fallait cependant. Mes doigts se sont enfoncés dans la toison douce et longue, et j'ai cru manier la chevelure de Fernande, sa chevelure souple, soyeuse, onduleuse. C'est invraisemblable, surnaturel. Néanmoins, cela est. D'ailleurs elle m'aimait tant !

… Quel calme ! Nous sommes bien heureux, tous deux, Fernande et moi. Nous nous promenons. Nous conversons. Nous rê-

vons ensemble. Jamais de désaccord. Je ne me souviens pas plus des mauvais jours que d'un vilain cauchemar. Il ne faut jamais se plaindre de ses souffrances. On n'en goûte que mieux les joies qui leur succèdent. Et mes joies à moi sont inexprimables.

… Elle s'est couchée sur mes genoux, elle a posé sa tête contre mon épaule et elle s'est endormie, confiante. Je ne bougeais pas. Au réveil, elle m'a souri. Alors je l'ai caressée lentement. Sous ma main, son corps tremblait. Ô ma chère, ma très chère Fernande….

… Jean, mon vieux domestique, me croit certes un peu fou. Cela m'amuse. C'est qu'il ne sait pas, lui ! s'il savait ! J'ai hésité à le lui apprendre. Il serait si content ! Mais je préfère être seul à savoir, et je me tais quand il me considère avec pitié, et qu'il affecte de ne jamais me contredire et même d'abonder dans mon sens.

Ainsi, hier, au moment du dîner, Fernande n'étant pas là, j'ai dit à Jean :

— Prévenez madame.

Il l'a prévenue. Et aujourd'hui, cérémonieusement, il annonçait :

— Madame est servie !

… J'avais repris l'habitude de fumer, mais décidément l'odeur du tabac l'incommode. Elle tousse. Je ne fumerai plus.

… J'ai peur… j'ai peur… ses yeux m'implorent… et puis tant de souvenirs brûlants nous attachent l'un à l'autre !… Un crime ? Mais non, puisque c'est elle…

… Fernande vient d'être malade. Sa faiblesse m'ôte toute énergie… je ne peux plus… je ne peux plus…

… Oh ! cette nuit…

… Nous ne sortons jamais, Fernande et moi… les volets sont clos… la veilleuse sommeille…

. . . . . .

… Partie ! En plein bonheur… Une demi journée à la chasse, tantôt, pour me dégourdir les jambes… au retour personne… ma raison s'en va…

… Je l'ai châtiée… j'ai fait mon devoir, mon devoir de justicier… Sur la place de l'église, un rassemblement m'attire… des gamins en cercle, ricanant… et au milieu… elle… accouplée… elle, en public… et si grotesque… Alors, de deux coups de fusil, je les ai tués… elle… et son amant…

13

… Ma plus grande joie consiste à m'emparer du secret d'autrui.

Ce n'est pas à proprement parler de la curiosité. Ce n'est pas non plus un intérêt de psychologue avide de se renseigner sur l'âme humaine. Non, c'est une occupation.

Personnellement, je n'éprouve nul plaisir à m'examiner. Je me juge ennuyeux et banal. Jamais je ne pense à moi. Quel vide dans mon existence si je ne remplaçais pas cet aliment ordinaire de

notre cerveau par quelque nourriture équivalente ! Mes semblables me la fournissent.

Il est rare qu'un individu soit en état parfait d'insouciance. La règle est la douleur ou la joie. Or cette douleur ou cette joie se manifestent par des signes extérieurs. Ces signes, je les épie. Dans la rue, dans le monde, au bal, au théâtre, je suis à l'affût. Je scrute les visages, je flaire les mélancolies, je remarque les gaietés. Un rien m'est un indice précieux. Un geste, un sourire, une attitude, une intonation me guident. J'ai de la sorte acquis une virtuosité prodigieuse.

Cette tendance est d'ailleurs générale qui nous pousse vers des inconnus. Nous voudrions nous mêler à leur vie, apprendre leurs regrets ou leurs désirs, nous initier à ce quelque chose de mystérieux par quoi cet homme est différent de cet autre.

Moi, je vais plus loin. Qu'une particularité quelconque m'intrigue chez telle personne, je m'attache à elle, je lie conversation, je m'introduis dans son intimité, je gagne sa confiance, au besoin je lui rends service, et j'attends patiemment et anxieusement la crise d'expansion.

Jamais je n'ai subi d'échec. Longues quelquefois, mes recherches aboutissent toujours. Je possède ainsi des secrets terribles, des secrets de gens qui me connaissaient à peine et que je n'ai plus revus.

Mais ma joie n'est pas là. Elle réside avant tout dans la chasse au secret et dans la capitulation de l'adversaire. Quand il se décide à parler, j'ai la volupté farouche et formidable de l'aigle qui enserre une proie longtemps poursuivie.

Jouissance inexprimable ! Je sais alors ce qui flétrit cette âme ou ce qui l'épanouit. Je sais sa tare, sa noblesse, son vice, sa vertu, son principe de honte ou de fierté. Je suis maître d'elle.

Ma fantaisie satisfaite, je rejette mon jouet, sans scrupule, comme on se débarrasse d'une peau d'orange que l'on a pressée, pétrie, vidée. Et je me remets en route.

Est-il rien de plus passionnant et de plus varié ?

… J'ai choisi comme sujet, pour agrémenter ma saison d'hiver à Nice, une jeune fille, une enfant presque. Chaque matin je la croise sur la Promenade des Anglais, en compagnie d'une dame, sa mère sans doute. La figure est jolie, la bouche bien dessinée, les lèvres rouges, mais ce qui la distingue, à mon avis, c'est l'expression triste de ses yeux noirs.

Elle passe inaperçue. Les aveugles ! Ce sont pourtant choses évidentes que le désespoir de ces yeux, leur résignation, leur lassitude, leur désintéressement des spectacles d'alentour. En vérité ces yeux ne voient pas, ils pensent. Quel drame a pu priver de regard ces prunelles sombres ? Les chagrins des enfants sont plus pitoyables que les nôtres. Oh ! les palpitantes minutes que je prévois !

… Elle s'appelle Marthe. Sa mère, madame Astrado, est veuve et, dit-on, de conduite facile. On ne sait d'où elles viennent. Elles vivent un peu partout, selon l'époque.

… Présenté, je suis admis aux soirées de madame Astrado. J'y fus hier. Les invités formaient de petits groupes. Auprès de la maîtresse de maison, les hommes se relayaient, et à chacun elle

parlait confidentiellement. Tous ces gens semblaient s'amuser beaucoup.

J'en éprouvai quelque gêne. Heureusement madame Astrado fit venir sa fille pour servir le thé. Marthe s'acquitta de sa tâche vivement et sans bruit, puis se retira dans un coin.

Jugeant utile une entrée en matière brusque, je m'approchai et lui dis :

— J'ai le plaisir, mademoiselle, de vous rencontrer tous les jours à la Promenade.

Elle rougit. Nous échangeâmes quelques phrases, et le ton dont elle répondait fortifia mon impression. Sa voix trahissait cette sorte d'hésitation que provoque une défiance instinctive. Elle semblait étonnée, presque alarmée de ma démarche.

Mon intérêt redoubla. Pour ne pas l'effaroucher, je m'abstins de toute question et parlai seul, comme à une personne capable de comprendre les choses sérieuses dont on l'entretient. Elle écoutait, attentive en effet.

Madame Astrado nous dérangea.

— Vous essayez de la distraire, monsieur ? Si vous y réussissez, je vous proclame un grand magicien, elle est toujours si triste !

Je regardai Marthe. Elle tâchait de sourire. Puis quand sa mère s'éloigna, elle courut après elle et, lui entourant le cou de ses deux bras, elle appuya sa tête sur l'épaule nue avec une câlinerie passionnée.

Ce geste m'a surpris. Il indique un besoin de tendresse qui déroute chez cette nature d'apparence froide et concentrée. Mais les paroles de madame Astrado me stupéfient davantage. Elles me prouvent que pour elle aussi la tristesse de Marthe est inexplicable, et que l'enfant cache le mystère de sa vie, sans que les consolations maternelles lui en adoucissent l'amertume.

Je serai donc le seul à déchiffrer cette énigme !

… Aussi souvent que les convenances le permettent, je retourne chez ces dames. Hélas ! mes investigations n'avancent pas, ce qui exaspère ma curiosité.

Pourtant elle paraît se plaire auprès de moi. Sa sauvagerie s'atténue. Elle me confie un peu de ses rêves et de ses pensées, des rêves compliqués d'âme maladive, des pensées simples d'esprit réfléchi. Mais dès que mon interrogation devient plus directe, je me heurte à un silence obstiné.

Ainsi, tantôt, je lui dis brutalement :

— Il y a longtemps que vous avez perdu votre père ?

Elle répliqua :

— J'avais six ans.

— C'est cela, n'est-ce pas, qui cause votre mélancolie ?

Elle se tut.

Oh ! je finirai bien par la mater, l'enfant rebelle !

… Rien ne me décourage, ni son mutisme, ni mes défaites successives. Je veux savoir, je saurai.

Je l'avoue, le but est difficile. Je n'ai jusqu'ici à enregistrer qu'une défaillance de sa part.

Je simulais la froideur, afin de provoquer ses reproches, et, quand elle se fut plainte, je m'écriai :

— Que voulez-vous ! je vous sens aussi loin de moi qu'au premier soir, cela ne sert donc à rien la sympathie que je vous montre ? J'aurais tant désiré partager le secret qui vous pèse !

Elle balbutia, haletante :

— Moi, un secret !

— Oui, affirmai-je, et douloureux, et trop lourd pour vous seule.

Ses larmes jaillirent tout d'un coup, sans qu'elle tentât de les retenir, et elle murmurait :

— Je vous en prie, je vous en prie....

Depuis, son âme m'est encore plus fermée qu'auparavant.

... Sa résistance m'inquiète, me trouble. J'ai peur de ne pouvoir desceller ces lèvres. Et cette peur diminue mes ressources. J'en arrive à souffrir, je ne vois qu'elle, je ne songe qu'à elle. Je la hais presque. Comment lui arracher le mot révélateur ?

... Ce que je fais est lâche. Je continue néanmoins. La récompense est si proche, si certaine ! Et timidement d'abord, puis avec une hardiesse croissante et une attitude plus embarrassée, je simule l'amour. Des aveux déguisés m'échappent. J'ai des supplications muettes, des regards qui implorent. Je parle en tremblant, ma main frissonne au contact de sa main.

Ai-je besoin de déployer tant d'adresse ? Si, aux heures de solitude et de désespoir, elle donne essor à ses rêves, ne viennent-ils pas vers moi, le premier, le seul homme qui lui témoigne de la tendresse ?

Et déjà elle m'écoute, radieuse. La magie des paroles caressantes détend ses nerfs et sa volonté. Son bras s'appuie sur le mien. Son visage s'éclaire d'une vie nouvelle…

… Quelle chose exquise d'éveiller ce cœur vierge ! J'ai honte cependant de ma victoire trop facile. Elle ne cherche même pas à me cacher son affection naissante. La chère enfant !

… Elle ne parlera pas, elle ne parlera pas ! J'ai eu la bêtise, croyant l'œuvre assez avancée, d'insister brutalement, et elle m'a dit :

— C'est vrai, mon ami, j'ai un grand chagrin, mais je ne puis vous le dévoiler… Vous ne le saurez jamais…

Je le saurai, encore une fois, je le saurai. Mon bonheur en dépend. Ah ! la torture de ne point savoir ce que je désire tant savoir ! Elle parlera, il le faut, dussé-je… oui… dussé-je l'épouser !

… Pourquoi pas ? C'est l'unique moyen… dans le tête-à-tête ininterrompu, dans l'affolement des étreintes, dans l'inconscience du sommeil, l'aveu infailliblement coulera de ses lèvres.

… Et puis je l'aime ! Ce n'est point seulement un âpre désir de la connaître que ses yeux m'ont suggéré par leur tristesse, c'est aussi de l'amour, un amour profond et sincère, qu'ils m'ont imposé par leur charme. J'adore sa bouche qui me révélera le passé mystérieux. Mais j'adore surtout sa bouche qui me donnera des baisers, sa bouche dont l'haleine rafraîchira mon visage.

… J'ai fait la demande. Marthe, consultée par sa mère, m'a répondu simplement :

— Je vous aime.

… Encore quelques jours… Oh ! ma douce fiancée, quelle que soit ta souffrance, nous serons deux à souffrir. Le mobile qui m'a porté vers toi n'est pas noble, certes ; mais celui qui m'attache à toi le purifie. Avec autant d'acharnement qu'autrefois, je veux savoir, mais ce n'est plus aujourd'hui pour assouvir une curiosité malsaine, c'est pour te consoler. Je guérirai la plaie de ton âme, je donnerai le sourire à tes yeux, l'apaisement à tes rêves, le bonheur à ta vie. Dis-moi ton secret, chère créature, je réclame ma part du fardeau…

. . . . . .

Ce n'est qu'un mois après la cérémonie que Marthe, vaincue par les supplications de son mari, consentit à parler. La voix frémissante, la tête cachée entre ses mains, elle prononça :

— Il y a sept ans… nous habitions la campagne… je jouais auprès d'un bois… seule… un homme en est sorti… il m'a demandé l'aumône… et pendant que je cherchais dans ma poche… il s'est jeté sur moi… et… et il m'a violée…

14

Tous les mois, Alexandre Montier distrayait de ses appointements une pièce de cent sous et se payait une femme. Si pauvre que l'on soit, il faut bien obéir aux exigences de la nature.

Il enduisait donc de brillantine ses cheveux et sa barbe, lavait ses mains, curait ses ongles, brossait ses habits et se dirigeait vers le quartier du Temple. Offrant peu, il n'était point difficile et suivait la première qui consentait à une aussi modique rétribution.

Cette fois, ce fut une petite maigre, d'aspect vieillot et de mise indigente. Ils marchèrent. Alexandre remarqua son pas traînant et le bruit de semelles décousues que produisaient ses bottines sur le pavé. Il eut l'amère intuition de n'avoir pas fait une excellente aubaine.

Elle le conduisit dans une mansarde misérable. Les chaises boitaient. Les murs suaient l'humidité. La glace était craquelée comme une antique porcelaine. Alexandre frissonna. Un regret lui vint de son argent mal dépensé. Il dit :

— Ce n'est pas luxueux, chez toi.

Elle ne se froissa pas. Elle répondit simplement : — Tu trouves ?

Ils se déshabillèrent. Leur étreinte fut brève. Il commettait l'acte d'amour à date si fixe que son désir naissait sans l'aide des caresses préparatoires. Elle, d'ailleurs, le laissait agir. Passivement elle lui appartint. Il y trouva peu d'agrément et ne put cacher sa mauvaise humeur.

— Ça n'a pas l'air de t'amuser !

Elle répliqua en bâillant :

— Que veux-tu ! Tous les jours !...

Maussade, furieux contre elle et contre lui-même, il se disposait à la quitter. Mais, dans le silence, on entendit la pluie qui cinglait les vitres de la lucarne. Et la fille proposa :

— Tu peux coucher ici, si ça te plaît, tu ne me gênes pas.

La peur d'abîmer ses effets fit taire ses scrupules. Il s'endormit.

Le lendemain, Alexandre procéda de bonne heure à sa toilette. Tout en se vêtant, il interrogeait sa compagne :

— Comment t'appelles-tu ?

— Adrienne.

Il se mit à ricaner :

— Tiens, c'est drôle, cette coïncidence.

Il reprit :

— Qui est-ce qui t'a séduite ?

— Moi ? dit-elle, personne, je suis mariée.

Cela le flatta. Pour la première fois il trompait un mari. Il voulut le connaître.

— Et qu'est-il devenu ?

— Je n'en sais rien… peut-être au pays.

— D'où es-tu, toi ?

— De Gisors.

Il eut un geste d'étonnement et répéta :

— De Gisors ?

Elle affirma de nouveau :

— Oui, parfaitement, je suis née là, rue de la Mare, au 28.

— Rue de la Mare ! au 28 ! proféra-t-il.

Il restait au milieu de la chambre, la figure blême, en pantalon, les bretelles pendantes. Puis il s'avança vers la fille, se pencha, et longtemps ils se dévisagèrent, le regard anxieux. Enfin il murmura :

— C'est toi, Adrienne ?

Et elle répondit :

— Oui, Alexandre, c'est moi, moi, ta femme…

⁂

Vingt ans auparavant, ils s'étaient aimés et épousés. Alexandre, qui avait alors une place de comptable, amena sa jeune femme à Paris. Leurs natures se heurtèrent. Ils eurent de terribles disputes qui se terminaient rapidement en ardentes réconciliations, grâce à la sincérité de leur amour. Mais une fois, vexé d'un mot, il s'en alla durant une semaine entière. À son retour, il ne la trouva pas. Il s'enquit de tous côtés, courut à Gisors. Ses recherches furent vaines.

Et soudain le hasard le jetait auprès d'elle, dans son lit, son lit de prostituée.

Ils ne bougeaient pas. Leurs haleines se mêlaient. Ils s'épiaient, les yeux incertains. Elle prononça, sans aucune

méchanceté :

— Comme tu es vieux, mon pauvre ami !

Elle ne pouvait, en effet, remonter jusqu'à l'image d'autrefois au travers de cette barbe inculte, de ces sourcils broussailleux et de l'expression morne de cette physionomie. Lui, non plus, ne la distinguait point sous son masque flétri aux joues molles et aux paupières battues. Et ils eurent grand'pitié l'un de l'autre.

Mais un mystère le tourmentait depuis bien des ans. Il voulut l'éclaircir :

— Pourquoi m'as-tu quitté ?

Elle parut surprise :

— C'est toi… Je t'ai attendu quelques jours… tu ne revenais pas, je suis partie. On ne lâche pas sa femme comme ça.

— Tu n'as pas averti ta mère.

— À quoi bon la chagriner !… d'ailleurs, le mois suivant, j'apprenais sa mort.

Il articula :

— Et tu ne t'es pas occupée de ce que je devenais ?

— Si, je t'ai cherché, mais tu avais déménagé.

Il fut stupéfait, et ses lèvres balbutièrent :

— Ah !… tu m'aimais donc ?

— Certes, dit-elle, pourquoi pas ?

Après un long silence il reprit :

— Moi, ça m'a détraqué le cerveau, les habitudes, la santé. Je n'ai plus eu de courage. On m'a renvoyé de ma place. J'en ai fait d'autres d'où on me chassait. Je ne me soignais plus, j'étais paresseux. Et puis je buvais, oui, j'ai bu, je bois encore, moi ! Comme c'est triste !... Je pensais à toi, beaucoup... et puis j'ai oublié, mais c'était fini... je n'ai plus eu de bonheur, jamais... Comme c'est triste !...

Et très bas il demanda :

— Et toi ?

Elle répartit, sans honte ni bravade :

— Tu vois... Que veux-tu ? il faut bien manger ! Oh ! ça n'a pas été comme ça tout de suite... Mais voilà... j'étais seule... je n'ai pas su me défendre... Moi aussi, ça m'avait démolie... Alors j'ai eu un homme, il m'a laissée, j'en ai eu un autre, et puis d'autres... et puis... tu vois !

De sa main tendue, elle lui montra son lit. Il courba la tête et il gémit a son tour :

— Ma pauvre Adrienne !

Nulle rancune ne l'envahissait contre elle. Il n'éprouvait pas non plus de dégoût ni de jalousie. Ce qui le navrait, c'était qu'ils ne se fussent pas reconnus, c'était les circonstances abjectes de leur rencontre. C'était cette nuit froide passée l'un près de l'autre, et surtout cette étreinte lugubre où, leurs lèvres n'avaient pas échangé de baisers. Pourtant il y rêvait si souvent à leurs caresses

défuntes ! Il avait si amèrement regretté le contact de ce corps jeune et frais, la possession de cette chair qui lui appartenait !

Abattu sur une chaise, le visage entre ses mains, il soupira de nouveau.

— Comme c'est triste !

Et elle, répéta sa misérable exclamation de lassitude et de découragement :

— Que veux-tu !

Il la sentit vaincue comme lui, vaincue par la toute-puissante destinée qui broye les faibles, les isolés, les imprudents, qui use les énergies, abolit les espoirs et abaisse les âmes des plus orgueilleux. Et il laissa couler ces mots :

— Avons-nous été assez fous ! Puisqu'on s'aimait, il n'y avait pas de raison de se quitter… Nos caractères se seraient adoucis… Nous étions susceptibles, coléreux ? Ah ! mon Dieu, ça n'a pas duré longtemps, va ! J'ai été promptement mis au pas. Toi aussi, hein ? Alors nous aurions pu être heureux. Unis, associés, nous étions plus forts… L'un tombait, l'autre le relevait… On se consolait… on pleurait ensemble… on riait ensemble… et puis on n'était pas tout seul, tout seul comme je suis, comme tu es… Il y aurait eu des enfants, peut-être. Avons-nous été assez bêtes ! Peut-on gâcher sa vie comme ça !… Pour une dispute !… Laquelle ? T'en souviens-tu, toi ? Moi pas… Comme c'est bête !… Comme c'est bête !…

Il se mit à sangloter, le dos plié en deux, tandis qu'elle, plus brisée encore, incapable de révolte, redisait avec sa résignation de brute :

— Que veux-tu !… que veux-tu !…

⁂

Une horloge sonna sept heures… Alexandre se leva :

— Je vais être en retard… il faut que je m'en aille.

Il finit de s'habiller. Adrienne demanda :

— Qu'est-ce que tu décides ?

Il fut atterré. La nécessité de prendre une détermination s'imposa subitement à lui. Mais à quoi se résoudre ? Il se rassit. Ses épaules se voûtèrent. Et il marmotta, comme en réplique à lui-même :

— Non, c'est impossible…

Elle crut comprendre et l'approuva :

— Oui, tu as raison, nous ne pouvons pas vivre ensemble… Seulement, si tu veux… j'irai chez toi… de temps en temps… je tiendrai tes affaires, ton linge… on bavardera…

Son corps émergeait à moitié du lit. Sa figure trahissait une certaine angoisse. C'était son unique chance d'échapper à l'opprobe et à la solitude, et elle s'y rattachait, tremblante un peu.

Il secoua la tête :

— Ça ne se peut pas… il y a des choses, un tas de choses qui nous empêchent… des obstacles…

Elle fit un suprême effort :

— Eh bien, tu viendras, toi… quand tu auras envie… ça ne te coûtera rien… et puis… pas à craindre…

— Non, non, affirma-t-il d'un ton plus net, il vaut mieux en rester là, ça vaut mieux, vrai…

Il n'aurait su expliquer la cause de son refus. Il obéissait, en réalité, à une multitude de motifs obscurs, la peur de déranger la monotonie paisible de son existence, l'effroi de pénétrer dans cette vie mystérieuse et de surprendre les vilenies de cette prostituée, de sa femme. Peut-être aussi, inconsciemment, voulait-il respecter les purs souvenirs d'autrefois, et ne les point mêler aux défaillances inévitables où sa faiblesse le réduirait.

Il endossa son paletot. Elle ne poursuivit pas la lutte, et fatiguée par sa tentative, elle conclut :

— Alors… tu ne reviendras pas ?

Un remords le saisit. Elle l'apitoyait. Puis il se sentait las et triste, infiniment triste. Cependant, il fallait se séparer. Il déclara :

— Non, ça vaut mieux…ça vaut mieux…

Elle se recoucha. Il lui tendit une pièce de cinq francs. Elle eut un mouvement de recul. Il insista avec douceur et elle prit la pièce.

— Adieu, dit-il.

Il la baisa au front. Elle répondit :

— Adieu, mon ami, adieu.

Ils se regardèrent. Il avait le cœur gros. Un instant, il parut hésiter, debout devant la porte. Mais l'horloge sonna la demie. Il s'en alla…

15

Il entra comme un fou et, d'une voix hâtive, haleta :

— Le commissaire, s'il vous plaît.

Calmement, l'employé répondit :

— M. Gervais est dans son bureau, vous passerez à votre tour.

D'un coup d'œil, M. Brique explora la pièce : cinq personnes se morfondaient sur des bancs. Il fut révolté.

— Attendre ! moi, attendre ! Mais, monsieur, c'est impossible, ma femme me trompe ! elle est en train de me tromper !

D'un geste, l'employé sembla dire : « Je regrette beaucoup, je n'y peux rien… » et M. Brique s'affala sur une chaise. Il paraissait anéanti. Son dos s'arrondissait sous un malheur trop pesant. Fixés à terre, ses yeux agrandis s'acharnaient évidemment après quelque horrible vision.

Il avait un aspect consacré d'époux trahi. Petit, gros, le visage rouge, le cheveu rare, la tournure disgracieuse, il jouissait d'un ventre qui le vouait inévitablement aux infortunes conjugales.

Le commissaire ouvrit sa porte. M. Brique se précipita en même temps qu'un autre solliciteur. Il fut repoussé, mais il se cramponnait au bras de M. Gervais en bégayant :

— Je vous en prie, monsieur, ma femme est en train de me tromper.

L'autre se dégagea, et son mouvement d'épaules signifiait : « Qu'est-ce que voulez que ça me fasse ? »

L'indifférence de tous ces gens stupéfia M. Brique. On aurait dit en vérité que son cas se présentait chaque jour. Il en fut froissé, se croyant au moins quelque mérite spécial.

En revanche ses voisins le considéraient curieusement. Il se rapprocha d'eux, les prit un à un, en mots brefs leur raconta des bribes de son aventure, et les supplia humblement de lui céder leur tour :

— La situation est terrible… ma femme me trompe… c'est une question de minutes.

On consentit. Et quand la porte du bureau s'ouvrit une seconde fois, M. Brique se rua.

— Vite, vite, s'exclamait-il, votre chapeau, votre canne, votre écharpe et venez… Charlotte est avec son amant, nous allons la pincer.

Le commissaire s'assit. C'était un homme méthodique et grave, scrupuleux dans l'exercice de ses fonctions, s'amusant volontiers dans la vie privée. Outre que son instinct de célibataire l'indisposait en général contre les maris, ses habitudes dissipées le rendaient favorable aux femmes. Il dit sèchement :

— Je n'ai pas l'autorisation du parquet.

M. Brique balbutia :

— Quelle autorisation ?

— Celle qui me permettra de constater le flagrant délit.

— Mais, monsieur, gémit M. Brique, il ne s'agit pas de cela. J'ai aperçu chez moi, hier, Charlotte dans les bras d'un de mes amis, M. Doussin. À travers une portière, j'ai écouté. Elle lui accordait un rendez-vous, le premier, monsieur, rue Cadet, 33, pour aujourd'hui. En se pressant, on les surprendrait, et j'arriverais peut-être avant… avant…

M. Gervais conclut de sa voix sans accent :

— Je le regrette, je compatis à ce que votre situation a de pénible, mais je ne puis agir.

Et il indiqua la marche à suivre.

M. Brique s'en alla, très triste. Cette bizarrerie de la loi l'écrasait. Et il erra dans les rues tandis que s'accomplissait son malheur.

Le lendemain il se rendit chez un homme d'affaires, adressa une requête au procureur. Et des jours passèrent.

Il vaquait a ses occupations habituelles, mais rentrait de bonne heure, l'après-midi, tournait sans bruit la clef dans la serrure et se glissait jusqu'au salon, qu'une tenture séparait de la chambre à coucher. Quotidiennement, Charlotte y recevait l'ami Doussin.

C'est là, derrière ce rideau que M. Brique eut la consolation de voir la résistance de sa femme. Charlotte était encore pure. Au premier rendez-vous, elle n'avait accordé que ses bras, ses

épaules et ses lèvres. M. Brique éprouva une grande joie. Doussin, lui, se plaignait amèrement.

Les deux amants eurent encore quelques entrevues dont M. Brique se trouvait préalablement informé. Éperdu, il courait au commissariat de police.

— Je vous en prie, implorait-il, venez, c'est aujourd'hui que ma femme succombe, il n'est que temps.

Il se heurtait à l'impassibilité de M. Gervais.

— Désolé, cher monsieur ; je n'ai pas reçu d'avis.

Charlotte cependant se défendait bravement. Quelles que fussent ses angoisses, il ne pouvait lui refuser une certaine honnêteté dont il s'enorgueillissait en proportion des doléances qu'exhalait Doussin. Il résultait des conversations surprises que la poitrine de la jeune femme et ses jambes, au-dessous du genou, n'offraient plus de mystères à la curiosité de son amant. Mais le reste demeurait impénétrable. L'époux y puisait un légitime motif de vanité.

Il confiait ses peines au commissaire. Il s'attira cette demande :

— Pourquoi, diable ! puisque votre femme n'est point encore coupable, pourquoi n'apparaissez-vous pas, tandis qu'ils sont dans les bras l'un de l'autre ?

Il s'expliqua : Charlotte avait un caractère abominable, des goûts dispendieux, et avec lui une froideur physique dont il ne pouvait se contenter. Il désirait donc se débarrasser d'elle.

— Seulement, ajouta-t-il, vous avouerez qu'il me suffit de la pincer, et si je puis éviter la trahison définitive…

L'autorisation arriva. Mais d'autres formalités retardèrent la vengeance de M. Brique. Il fallait auparavant s'informer et constater que le sieur Doussin et la dame Brique fréquentaient réellement le 33 de la rue Cadet.

Durant deux semaines son anxiété fut atroce… Doussin gagnait du terrain. Les rendez-vous se précipitaient. Madame Brique, là-bas, se montrait à son amant, enveloppée d'un unique peignoir de gaze, très ouvert et très transparent. En outre, elle avait des complaisances, et la fermeté de ses refus s'atténuait. La chute était imminente. M. Brique ne vivait plus.

Un soir, il entendit prononcer son irrémédiable condamnation. Doussin, a genoux devant Charlotte, pleurait sa souffrance :

— Oh ! chère adorée, je connais tout de toi, pas un coin de ta chair ne m'est étranger, pourquoi ne te donnes-tu pas ?

M. Brique savourait ces vaines récriminations. Mais soudain, Charlotte s'abattit sur l'épaule de son amant, et, dans un grand élan d'amour, promit :

— Je me donnerai demain, mon aimé, je me donnerai tout entière, je te le jure.

Une sueur froide couvrit M. Brique.

Il passa une nuit épouvantable. De hideux cauchemars l'assiégèrent. Au matin, comme sa femme dormait, il éloigna les draps et contempla tristement ce corps, ce beau corps blanc prêt aux caresses coupables. Ses larmes coulèrent.

Après le déjeuner, Charlotte s'habilla et sortit. M. Brique prit une voiture. Il eut un saisissement quand M. Gervais, de sa voix indifférente, lui répondit :

— Je suis à vos ordres, monsieur, vos soupçons étaient justes.

Ils partirent, accompagnés d'un agent. Rue Cadet, le fiacre s'arrêta. Une rage fermentait en M. Brique. Le commissaire interrogea la concierge.

— Le monsieur et la dame du second sont là ?

— Oui, depuis une demi-heure.

— Vite, articula M. Brique effrayé, nous allons arriver après.

Ils montèrent. La concierge les précédait. Au second étage, elle dit :

— J'ai une clef en double, entrez, il y a d'abord un cabinet de toilette.

La porte s'ouvrit sans un grincement. Ils pénétrèrent dans une petite pièce sombre. Une clarté attira M. Gervais. Elle provenait d'une vitre que voilait un rideau. Il regarda. Et tout à coup, comme M. Brique allait poser la main sur la serrure de la seconde porte, il lui étreignit le bras et murmura :

— Pas un mot, pas un geste, ou je m'en vais.

Le malheureux gémit :

— Pourquoi ?

Alors, gravement le commissaire laissa tomber ces mots :

— Ils n'ont pas fini !

Et il y avait tant de solennité dans son accent, tant de respect pour l'acte mystérieux qui se perpétrait, que M. Brique fut paralysé. Patiemment il attendit…

De très longues secondes s'écoulèrent. Puis M. Gervais souleva le rideau. M. Brique balbutia d'une voix humble :

— Peut-on entrer ?

Son compagnon répartit :

— Oui, nous le pouvons maintenant,

Et ils entrèrent.

Cela se passa dignement, convenablement, entre gens du monde. Le procès-verbal fut dressé. Doussin dit les paroles d'usage.

— Je suis à votre disposition, monsieur.

Le mari, distrait, prononça :

— Non, gardez-la.

Les yeux des deux époux se rencontrèrent. Charlotte eut un sourire malicieux et fit, malgré elle :

— Tu arrives un peu trop tard, mon pauvre ami.

Il ne trouva rien à dire sur le moment. Il se sentait terrassé, immobilisé par une force supérieure. La loi, la formidable loi lui avait lié les mains avec ses lenteurs, avec ses complications, avec ses hypocrisies. Mais quelque chose de plus puissant encore, et surtout de plus obscur, le dominait. C'était la destinée. Quoi qu'il eût fait, ses efforts étaient demeurés stériles. Ses démarches, ses

espionnages, la connaissance de la trahison préparée, sa lutte de toute heure et de toute minute, rien ne l'avait protégé. Il n'éprouvait ni chagrin, ni colère, ni jalousie, mais une sensation de petitesse, de faiblesse enfantine devant la fatalité inexorable qui l'avait vaincu. Et il marmotta simplement :

— Cela devait être.

16

Comme elle lui avait marqué de l'intérêt, un soir de bal où il cachait parmi la foule sa timidité de tout jeune homme, il résolut de lui rendre visite. Peu au courant des usages mondains, il se présenta sans s'inquiéter au préalable de son jour. Elle le reçut pourtant, indulgente.

Tout de suite il fut a son aise. L'âge de sa compagne supprimait toute arrière-pensée. Puis il éprouvait pour elle une véritable sympathie, irraisonnée comme l'attraction des enfants vers les personnes bonnes et patientes. Il la regardait, surpris de la trouver moins vieille que l'image dont il avait conservé le souvenir. Elle semblait presque jeune en effet, dans la demi-nuit de la pièce, avec sa bouche restée fraîche, ses dents éclatantes, sa taille où se devinaient les splendeurs d'autrefois. Autour des tempes et sur le front les cheveux étaient blancs. Cela lui donnait un air très doux.

Il ne savait rien d'elle. Un mot cependant lui revint, prononcé au bal dans en groupe de causeurs : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Cette réputation l'intriguait, comme une renommée de viveur captive les femmes. Elle avait aimé. Elle avait souffert. Elle connaissait l'amour, ses joies, ses déceptions, cet amour auquel il aspirait de toute son ingénuité de provincial, de tous ses rêves non déflorés de poète et d'adolescent. Quel charme un peu triste, mais glorieux, se dégageait d'un tel passé !

Inévitablement ils parlèrent de ces choses. Le boudoir, capitonné d'étoffes épaisses, à peine éclairé par une lampe à grand abat-jour, avait une discrétion de confessionnal. La voix s'y faisait sourde. On chuchotait. En sœur expérimentée, elle l'interrogea. Amolli, confiant, prêt aux aveux, il répondit :

— Est-ce de l'amour, ces deux ou trois caprices d'enfant pour des amies de mon âge ? Non. Ce que j'aimais, c'était la multitude des étoiles admirées auprès d'un autre être, c'était le mystère des bois parcourus avec lui, le parfum des fleurs respirées à ses côtés. Mais elles-mêmes, en tant que femmes, je ne les aimais pas. Je ne leur demandais rien. Au départ, on se baisait au front…

Elle sourit :

— Au front ?

— Oui, affirma-t-il, au front. J'étais novice, mes désirs se bornaient là.

Et il ajouta :

— Voilà tout jusqu'ici. Ce n'est pas aimer, n'est-ce pas ? et je voudrais tant, j'ai un tel arriéré d'affection !…

Elle l'écoutait attentive et remuée. Et tandis que son esprit s'appliquait aux phrases émises, des pensées étrangères l'agi-

taient à son insu. Involontairement, elle établissait entre elle et lui une comparaison douloureuse. Il disait ses rêves — elle était irrémédiablement condamnée aux souvenirs. Il arrangeait d'imaginaires aventures en les conformant à son idéal, en les gratifiant de péripéties variées et de dénouements originaux — elle se remémorait la platitude des liaisons réelles, l'écœurement des mensonges, l'amertume des ruptures. Il était tout espoir, elle tout regret. La vie d'amour s'ouvrait devant lui, la sienne était close.

Une mélancolie croissante la pénétrait. Depuis sa dernière intrigue, bien des années auparavant, une sage résignation lui avait permis de supporter, sans trop de révolte, la déchéance de sa beauté. Et, soudain, voici que la magie des paroles ardentes secouait sa trompeuse quiétude. Elle comprenait combien c'est affreux, à qui fut aimé, de ne plus pouvoir être aimé, et tout ce qu'il y a d'épouvantable à vieillir quand le cœur, lui, ne vieillit pas. On dépend de sa chair. Que le temps l'avilisse, même en un jour, et l'on doit, de ce jour, supprimer ses aspirations et ses besoins de tendresse. Pour la première fois elle se sentit vieille. Elle appartenait à la foule des vieillards, de ces êtres inutiles et dédaignés, dont le corps est un objet de répulsion.

Le jeune homme continuait cependant. Et, au milieu de ses réflexions désolantes, elle perçut ses mots :

— Celle que j'attends n'aura point de prétexte à jalousie rétrospective, c'est un amour tout neuf que je lui réserve.

Une curiosité subite la brûla. Et ce fut malgré elle que partit cette demande indiscrète :

— Tout neuf, certes, moralement… mais… en est-il de même ?…

Elle l'observait, les yeux rivés aux siens, le buste incliné. Il rougit et ne répondit pas. Elle pensa : « Il est chaste. » Elle en fut troublée jusqu'au fond de l'âme, jusqu'en ses nerfs déjà tendus à l'excès.

Embarrassés, ils se turent. Lui, baissa la tête. Elle, le contemplait, avec une sorte d'angoisse. Elle s'étonnait de ses membres frêles, de sa débilité féminine, de sa silhouette exquise. La peau de ses joues, teintée de rose, paraissait impalpable. L'effleurement d'un ongle l'eut soulevée, comme la peau d'un fruit. De fines moustaches ombrageaient les coins de sa bouche. Et cette bouche offrait des lèvres sanglantes et savoureuses.

En une minute défila devant elle l'image des hommes qu'elle avait distingués. Comme ils étaient laids et grossiers et lourds auprès de lui ! Et elle songea à la délicatesse de cette nature, à tout ce qu'elle promettait de câlineries, d'attentions, de dévouement, de désintéressement ! Il se gardait pour une femme. Laquelle ? Saurait-elle l'apprécier ? Elle l'envia, cette femme. Jamais elle, n'avait rencontré cette pureté d'âme et cette innocence de corps. Toute jeune, elle eût connu quelque enfant semblable, que sa vie n'eût pas été la même, ni si inquiète ni si dépravée. Elle l'eût aimé exclusivement.

Peut-être aussi des choses plus obscures la tourmentaient, sans qu'elle en prît conscience, des choses un peu malsaines, comme le regret d'ignorer les premières sensations de l'homme, ses caresses inhabiles et le balbutiement de son étreinte. On ne lui avait apporté que des habitudes acquises, des ivresses déjà goûtées en d'autres occasions. Mais elle ne connaissait point l'extase des yeux qui n'ont jamais vu, des mains qui n'ont jamais tou-

ché, des corps qui n'ont jamais vibré. Et c'était, cela, la source d'une véritable douleur.

Le jeune homme se leva. Ce silence le gênait. Il prononça :

— Adieu, madame.

Elle lui saisit le bras :

— Non, ne vous en allez pas encore, j'ai à vous parler.

Il attendit. Elle ne savait trop que lui dire. Il répéta :

— Vous avez à me parler ?

Elle aperçut le remuement de ses lèvres. Son regard s'accrocha là, entre elles, sur les dents menues et régulières. Et brusquement, le désir lui vint de les baiser, ces lèvres humides, ces lèvres pures de contact. Cela réparerait d'un coup, lui semblait-il, les déceptions de sa vie, la consolerait de ses rides profondes et de sa chair méprisée. Elle s'approcha de lui. Et il fallut, il fallut qu'elle murmurât.

— J'ai envie de vos lèvres… C'est monstrueux, n'est-ce pas ?… il y a si longtemps que je n'en ai eu, et jamais comme les vôtres… et je n'en aurai plus…

Il resta stupéfait un moment. Mais en sa bonté clairvoyante, il devina la torture de cette femme. Elle avait beaucoup aimé. Elle était vieille maintenant. Compatissant, il lui fit l'aumône de ses lèvres.

Étrange baiser ! Ce fut elle qui le rompit. Ses jambes chancelaient. Elle dut s'asseoir.

Il avait frissonné, lui, secoué malgré tout. La regardant à son tour, il vit ses cheveux blancs et le désespoir de son attitude. Et il eut si grand'pitié d'elle qu'il chuchota :

— Voulez-vous ?...

Elle gémit :

— Oh ! c'est mal... c'est mal...

Elle pleurait convulsivement, défaillante, toute honteuse, comme une vierge que l'on offense et qui cependant n'a pas la force de refuser.

Il ne comprit pas. Et il la laissa, en sanglots toujours, mais heureux d'avoir provoqué, une fois encore, la suprême proposition...

17

On a souvent au fond de sa conscience un mauvais souvenir, quelque chose dont on est irresponsable, et ce pendant qu'on aurait empêché si l'on avait agi avec moins de dureté, moins d'égoïsme, moins d'indifférence aux misères d'autrui. L'abstention dans le bien peut avoir des résultats aussi funestes que le mal lui-même. C'est ainsi que, moi, je porte le remords d'un crime que je n'ai point commis.

J'étais à Berlin. Un soir, j'allai prendre une glace à la Kaiser Gallerie, un grand passage vitré qui aboutit aux Linden. Vers le milieu se trouve une rotonde qu'occupent les tables d'un café où de nombreux Français se réunissent.

Auprès de moi des promeneurs flânaient, s'attardant aux étalages des marchants de pipes. En face, aux fenêtres du premier étage, on apercevait des uniformes rouges, des habits noirs qui restaient immobiles, puis des gens qui venaient les regarder sous le nez. C'était un musée de cire.

Je demandai des journaux français. Dans l'un d'eux, une grande feuille austère, je lus un article sur la charité privée. Les vrais pauvres, paraît-il, sont trop soucieux de leur dignité pour tendre la main. Ceux qui nous poursuivent sont de faux mendiants. Ils s'enivrent avec notre offrande. Méfions-nous surtout des messieurs correctement habillés qui traversent une gêne passagère et qu'une pièce de quarante sous sauverait du déshonneur. En fait, il ne faut jamais donner si l'on ne veut être la dupe d'un intrigant.

Je tirai ma montre, elle marquait dix heures. Les passants devenaient rares, on se couche tôt à Berlin. Je me disposais à partir, quand je fus frappé par le manège d'un jeune homme. Visiblement il affectait d'aller et venir devant moi. Et chaque fois, il m'examinait bien en face, avec insistance, comme s'il m'eût connu. Il était tout jeune, avait un chapeau mou posé sur le coin de l'oreille, des moustaches naissantes, des cheveux bouclés, des yeux beaux et tristes.

Agacé, je repris le journal et relus le même article, machinalement d'abord, puis attentivement. Je trouvais cela très vrai. La chose imprimée nous emplit de respect. Elle nous impose des opinions toutes faites sur des sujets auxquels on n'a jamais pensé. On accepte ainsi une masse de principes et de jugements, sans réfléchir, pour cela seul que d'autres exercent le métier de réfléchir a votre place. La nourriture de l'esprit exigerait plus de soins

et de minutie que la nourriture du corps. L'excellence de notre conduite dépend de l'équilibre et de la santé de notre cerveau. Or on mâche soi-même ce qu'on mange, mais on se fait mâcher les idées par les autres, et on les avale, bonnes ou mauvaises.

On fermait le café. Je me levai. J'en filai la principale rue de Berlin, la rue Frédéric, déserte et sombre, puis je gagnai la rue de Leipzig. Une clarté soudaine me heurta. Les grands becs de lumière électrique inondaient d'une lueur aveuglante l'asphalte de la chaussée. On aurait dit une longue et mince nappe de glace éclairée par un livide soleil d'hiver, de la glace si polie que les silhouettes s'y détachaient comme sur un miroir.

Tout à coup, derrière moi, quelqu'un siffla la Marseillaise. Je me retournai, c'était l'inconnu du café. Je marchai plus vite, mais il hâta le pas, s'approcha de moi, le chapeau à la main, et me demanda dans un français très pur :

— Vous êtes de Sedan, n'est-ce pas, monsieur ?

D'un ton sec, je ripostai :

— Moi ? non.

— Ah ! pardon, il m'avait semblé…

Au lieu de s'éloigner, il se mit à causer de Berlin, de ses habitants, des théâtres, des concerts. Il parlait sans embarras, tout à l'aise, ainsi qu'à un ami de vieille date. Je l'écoutai d'abord avec plaisir, heureux d'entendre un peu de cette langue qui tinte si doucement et qui réchauffe le cœur quand on est loin de France. Mais un doute me vint. Je me rappelai l'article du journal et l'étrange façon dont l'inconnu m'avait abordé. Ce devait être quelque aventurier à la recherche d'un compatriote naïf. Du

reste, je n'avais jamais mis les pieds à Sedan, il ne pouvait donc m'y avoir rencontré.

Il m'offrit ses services, se proposant comme guide pour la visite des musées, des châteaux, des environs, et il ajouta d'une voix humble :

— Je vous en prie, acceptez, je ne demande rien que d'être nourri pendant quelques jours. Je ne veux pas d'argent.

Je l'observai. Sa pâleur m'étonna. Néanmoins, ne provenait-elle pas des reflets verdâtres et maladifs que répandaient les becs électriques ?

Je répliquai :

— Je n'ai besoin de personne.

Il se tut un moment, puis reprit :

— Je suis de Sedan. Mon père est pauvre, et chaque mois, il ne m'envoie que vingt francs pour m'aider à vivre. Nous sommes le dix, je n'ai encore rien reçu.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ? lui dis-je.

— J'ai essayé, on me met à la porte quand on apprend ma nationalité. Mon accent me trahit. Dès que j'aurai de l'argent, je retournerai en France. D'ici là il faut vivre. Si vous pouviez m'obliger…

Je ne doutais pas que ce ne fût un intrigant. L'article sur la charité me hantait. La recommandation concernant les individus correctement habillés et momentanément dans la gêne, s'appliquait à merveille à mon compatriote.

Comme je ne répondais pas, il se désespéra :

— C'est si peu pour vous, quelques francs. Tenez, donnez-moi cent sous seulement. Je coucherai dehors, mais j'aurai de quoi acheter du pain.

— L'argent que vous attendez, demandai-je, où le recevrez-vous ?

— Poste restante, sous mon nom, Henri Bourdin, j'y vais voir tous les jours.

Non, décidément, je ne voulais pas être sa dupe. Il irait boire dans quelque brasserie et se moquerait de ma bêtise, de ma confiance ridicule. Et puis, vraiment, s'il fallait croire tous ces mendiants !...

Nous étions sur la place de Leipzig. Je tournai rapidement et m'éloignai. Il courut après moi, mais il trébuchait comme si ses jambes eussent refusé de le porter. Il s'appuya contre un réverbère.

— Je vous en supplie, voyons, pour un Français, ayez pitié.

Il tendait la main en tremblant.

— Quelques sous seulement... écoutez... je n'ai pas mangé... depuis deux jours... j'ai faim...

J'étais loin déjà, et je rentrai, me félicitant d'avoir échappé à cet importun.

Le surlendemain, je lus dans les journaux la nouvelle suivante :

« Hier on a trouvé un individu pendu à un arbre du Thiergarten. C'est un jeune Français, Henri Bourdin, de Sedan. Au milieu de la journée, une lettre est arrivée, poste restante, avec ce nom comme adresse. On a constaté qu'elle venait de M. Bourdin père, et qu'elle contenait un mandat de vingt francs. »

18

Quand on causait d'amour devant le vieux Rouvel, il se taisait. Nous lui demandâmes la raison de ce silence où l'on devinait comme un souvenir triste. Et il nous raconta :

J'avais vingt ans. Mon père m'embarqua pour l'Algérie où je devais seconder le représentant de sa maison de commerce. J'arrivai, l'imagination ardente, tout prêt à des amours tragiques, à des enlèvements, à une vie compliquée et romanesque. Et, dès le lendemain je me mis à parcourir la ville arabe, à la recherche d'une aventure.

C'est à peine si j'admirai les vieilles rues tortueuses qui dégringolent de la citadelle, les rues sombres pareilles à des couloirs, les rues sales pareilles à des égouts. À peine remarquai-je ces maisons titubantes qui semblent ivres à ne pouvoir tenir debout, dont les toits se rejoignent, dont la partie supérieure, débordant comme un ventre trop gros, a besoin de s'arc-bouter contre une forêt de perches et de bâtons.

Je ne m'arrêtais devant ces montées étroites, à marches espacées, qui s'enfuient en de pittoresques perspectives, au milieu de murs barbouillés de bleu, ou de façades aveuglantes, comme

chauffées à blanc par le soleil, que pour contempler la descente grave et lente d'une Mauresque.

C'est dans une de ces promenades que je fus amené jusqu'à la mosquée de Sidi-Abd-er-Rahman, cette réunion de petites coupoles gaies et gracieuses qui dominent le jardin Marengo.

Je la visitai. Tout au bout, sur une esplanade, d'où l'on découvre le golfe d'Alger, la mer, et à droite les montagnes neigeuses, quelques tombes dorment. Appuyé contre le rebord en pierre un Arabe gesticulait, la face tournée vers la Mecque. Près de lui une femme se tenait. Nos yeux se rencontrèrent. Les siens étaient tristes et douloureux. Elle ne les baissa point.

Embarrassé, j'examinai le Maure. Il avait fini de prier et bourrait une longue pipe de bois. C'était un homme vieux, au visage dur, aux traits immobiles, aux rides profondes. Il portait de riches habits en drap brodés d'or. Au bout d'un instant, il dit quelques mots à sa compagne, et ils s'en allèrent. Je les suivis.

Ils traversèrent tout le quartier arabe et gagnèrent à l'autre extrémité, l'une des rues les plus curieuses du vieil Alger, la rue de la Mer Rouge. C'est une série de voûtes basses et obscures, si basses que l'on ne peut les franchir sans se courber, si obscures que l'on ne sait où poser les pieds parmi les immondices qui encombrent le sol.

Je m'y engageai. Soudain ils prirent une sorte d'impasse aboutissant dans l'un de ces souterrains. Puis l'homme ouvrit une porte qui se referma sur eux. Je me cachai et j'attendis. Entre les hauts murs, réunis par d'innombrables poutres, des fentes découpaient, à travers des toiles d'araignée et des chiffons pendants, des morceaux de ciel bleu. Au fond s'élevait la maison. Au-

dessus de la porte, une lourde porte massive enjolivée de sculptures, une lucarne trouait la façade. Quelques minutes plus tard, cette lucarne fut entrebâillée et la Mauresque apparut. Elle me vit et s'effaça.

Chaque jour, durant deux semaines, je retournai là-bas, attiré par le souvenir et le charme mélancolique de ses yeux. Souvent l'homme s'absentait, et nous passions, elle et moi, des heures à nous aimer du regard. Une nuit même, j'escaladai la porte en m'accrochant aux saillies et au loquet de bronze, et j'atteignis sa main qu'elle me tendait. Nous causâmes un moment. Elle m'apprit son nom, Zouina.

Il y avait, voyez-vous, dans cet amour, une souffrance amère que vous ne pouvez comprendre. Celle que l'on aime, on l'aime certes pour ses yeux, mais aussi pour sa bouche, pour ses dents, pour son cou, pour son corps. Moi, je ne connaissais d'elle que ses yeux, rien que ses yeux. Et puis, on s'intéresse à déchiffrer la femme. Elle se trahit par ses mouvements et ses expressions de physionomie. On l'observe, on la devine, on s'initie à son passé, à ses habitudes, à ses idées. Comment pouvais-je, moi, par ces seuls yeux qui me regardaient, pénétrer dans cette âme et apprendre le secret de cette existence ? Que lui était cet homme ? Son père ? Son mari ? Le voile qu'elle s'obstinait à garder me cachait son visage, comme sa demeure bien close et ce mystère qui flotte autour des Mauresques me cachaient sa manière de vivre, comme la différence de nos races me cachait ses pensées et ses rêves.

Un soir, elle m'ouvrit.

— Viens, me dit-elle d'une voix tranquille. Lui, il est parti.

Elle me fit monter un escalier de pierre, conduisant à la terrasse qui dominait la maison. De là, j'aperçus d'autres terrasses où des ombres blanches erraient comme des fantômes.

La nuit était silencieuse. Des souffles brûlants nous frôlaient, chargés de ces arômes inconnus que la brise recueille dans le calice des fleurs, dans les branches des arbres, sur l'immensité des sables, sur la crête des vagues et dont elle fait en les berçant une senteur indéfinissable. Devant nous s'étendait l'espace, large et bleuâtre. Sur Alger et sur la mer, les étoiles éparpillaient de la clarté pâle.

Elle prit des coussins, les disposa en forme de divan et, découvrant le bas de sa figure, murmura :

— Regarde-moi.

Je m'agenouillai, éperdu, balbutiant :

— Comme tu es belle, Zouina !

De son bras nu, elle m'entoura la tête. Sa peau me grisait et aussi un parfum de musc qui émanait de ses vêtements. Lentement, elle se pencha vers moi, son haleine m'effleura et ses lèvres se collèrent aux miennes.

Je l'étreignis. Sa taille ploya. Mais elle parvint à se redresser et, suppliante :

— Non, donne ta bouche, ta bouche seulement…

Alors elle se mit à me câliner avec des gestes tendres qui endormirent mon désir. Souvent elle s'arrêtait, semblait réfléchir profondément et il lui venait des mots d'amour simples et naïfs qu'elle prononçait d'une voix grave :

— Toi, me dit elle, tu es l'homme que j'aime… après, ce sera fini.

Et elle me dit aussi, convaincue :

— Toi, tu es venu et Zouina mourra.

Àl'aurore il me fallut partir. « L'homme allait rentrer » murmurait-elle avec frayeur. Je lui demandai :

— Qui est-il ? Ton mari ?

Elle répondit :

— Non, c'est mon maître.

Je m'en allai.

Plusieurs fois encore elle profita de l'absence de l'Arabe pour entrouvrir la lourde porte que ses mains chétives avaient peine à remuer.

Tout de suite elle se jetait sur mes lèvres. Et il me semblait que j'aspirais, en même temps que l'haleine de cette femme, l'enchantement de cet amour, la féérie de ce décor, la poésie de l'Orient. Je lui dois des heures inoubliables. Avec elle j'ai ressenti toutes les joies de la caresse, tous les désirs des corps qui s'étreignent, toutes les voluptés des yeux et des mains qui se mêlent. Mais jamais cependant elle ne consentit à enlever sa chemisette de gaze argentée, ni même sa veste de soie brodée d'or fin.

Puis, un jour — ah ! ce jour, il a gâté ma vie et mêlé un peu d'amertume à mes bonheurs les plus parfaits… Le soleil incendiait l'horizon. Nous étions à l'ombre, sous une tente. Elle, dans

mes bras, rêvait. Et tout à coup, elle poussa un cri, ses yeux s'agrandirent, terrifiés.

Je me détournai. Au haut de l'escalier une tête apparaissait, celle du Maure, de son maître.

Il acheva de gravir les marches et se dirigea vers nous. Zouina tremblait. J'entendis son cœur qui battait effroyablement.

Elle ne résista pas. L'homme l'empoigna, lui arracha ses vêtements, et, froidement, me tendant ce corps nu, m'en fit voir, du doigt, le sexe… un sexe d'homme !

Puis il saisit un poignard et l'en frappa d'un grand coup, dans la poitrine. Ensuite il s'approcha de moi et leva son arme. Je ne bougeai pas, incapable de me défendre. Mais je ne sais pourquoi, il m'épargna et sortit à pas lents.

Je restai seul avec Zouina. L'enfant respirait encore, sa peau blanche trouée d'une plaie horrible. Ses yeux m'implorèrent, de pauvres yeux de victime, d'humbles yeux de bête agonisante qui me demandaient pardon.

Il bégaya :

— Ne me gronde pas… c'est sa faute à lui, mon maître… il m'habille en femme… parce qu'il m'aime… il est jaloux de moi… tu comprends…

Oui, j'avais compris, et une immense pitié m'envahit pour ce déshérité, pour cet inconscient qui m'avait aimé comme on lui avait appris à aimer.

Alors je m'agenouillai devant lui, et, pieusement ; je mis sur son front un long baiser de frère, un long baiser d'ami…

19

À Jean Veber.

Jacques se souvenait toujours d'une boutade de son père :

— Mon pauvre fils a montré dès sa naissance un caractère si indécis que nous fûmes obligés de l'élever au biberon. Couché sur les genoux de sa nourrice, il se laissait mourir de faim, ne sachant à quel sein se vouer.

Tout enfant donc, il subit la torture de l'hésitation. Au lycée, cela lui coûta de graves châtiments. Entre un devoir à faire et un plaisir qui se présentait, il fallait effectuer un choix. Lequel ? Il se décidait à la dernière minute. Le plaisir s'en trouvait écourté ou le devoir insuffisant. Dans les deux cas, Jacques était puni.

Au baccalauréat il échoua pour la dissertation française. Il possédait bien son sujet cependant. Mais sur les trois heures accordées, il en consacra la moitié à chercher l'orthographe d'un mot : rythme prend-il un h ou deux ?

Il sortit du collège et, la même année, perdit ses parents. Il fut affolé. Cette liberté subite lui semblait odieuse. Que devenir ? Où habiter ? Comment gérer sa fortune ? Inextricables embarras !

Il demanda conseil à Jean Morel, son meilleur ami. Morel, renseigné sur lui depuis longtemps et plein de pitié pour cette faiblesse ingénue, lui dicta sa conduite, lui fit louer un appartement, le pourvut d'un domestique, d'un homme d'affaires et d'une maîtresse.

Jacques eut ainsi quelqu'un à consulter dans les grandes circonstances. En tout, d'ailleurs, il s'en remit aux avis d'autrui. Son

tailleur lui choisit l'étoffe de ses vêtements ; son marchand de tabac, ses cigares ; sa maîtresse, les camarades de cercle avec qui elle souhaitait de le tromper. Au restaurant, effaré devant la liste des plats, il commandait au garçon le même menu que le monsieur d'en face.

Hélas ! la vie se compose de petites déterminations successives que l'on doit bon gré, mal gré, prendre soi-même. À quel théâtre aller ? De deux invitations, laquelle accepter ? Quels bibelots offrir au Jour de l'An ?

Continuellement il se sentait placé entre deux, entre trois, entre vingt partis différents, attiré par l'un, tiraillé par l'autre, écartelé par tous. Son esprit était un champ de bataille. Tout projet lui apparaissait sous l'aspect d'une lutte inexorable.

Dans le but inconscient de réduire le nombre des cas où l'initiative est indispensable, il songea au mariage. Morel lui découvrit une jeune fille riche et de belle figure. Ils s'épousèrent.

Cette époque fut douce. Sauf le désaccord immédiat qui divisa sa femme Lucienne et Morel, jaloux tous deux de leur autorité sur lui, Jacques goûta un réel bonheur. Il se laissait vivre. Il connut les joies de l'esclavage, la quiétude, l'insouciance du lendemain. L'emploi de sa journée dépendait des ordres reçus. Il s'arrangea pour n'avoir jamais à se résoudre lui-même.

Ainsi s'évanouirent les derniers vestiges de sa volonté. Ce fut une chose, un jouet. Sa femme, son ami, des étrangers au besoin, en tenaient les ficelles.

Cela dura cinq années.

Or, un matin d'avril, Jacques sortait à cheval de son hôtel, quand un individu s'avança, lui remit une lettre et partit. Jacques déchira l'enveloppe et lut :

« Monsieur, à l'heure actuelle, votre femme se promène au square Laborde avec un jeune homme. Ce monsieur habite précisément rue Laborde et essaye d'entraîner votre femme chez lui. Arriverez-vous à temps ? Je le souhaite. »

Un frisson le secoua. Il ne douta point de son infortune. Tant de souvenirs subitement l'en convainquaient. Quel écroulement !

Sa stupeur dominée, il se dit : « Que faire ? » Tout de suite il hésita. Galoper ? Surprendre les coupables ? Les empêcher de perpétrer le crime ? Mais son cheval, que deviendrait-il ? Aller à pied, son costume le lui interdisait. Rentrer et changer de vêtements, que de précieuses minutes perdues ! Et puis, là-bas, dans ce jardin, comment se conduire ? Il tuerait Lucienne et son amant. Soit. Mais au moyen de quelle arme ?

Au milieu de la chaussée, sur son cheval, il gesticulait. Des passants le considéraient, ébahis.

Mais il avisa, courant vers lui, le domestique de Morel. Et cet homme haleta :

— Vite, que monsieur vienne. M. Morel a été écrasé ; on l'a rapporté, mourant…

— J'y vais, s'écria Jacques avec épouvante.

Il éperonna son cheval ; puis, tout à coup, l'arrêta, net. Et Lucienne ?

Monstrueuse alternative ! Son ami agonisant et sa femme prête à se rendre ! Irait-il adoucir les derniers moments de son vieux camarade ou protéger l'épouse contre la chute imminente ?

Distinctement, comme deux tableaux déroulés sous ses yeux, il aperçut les deux scènes infâmes : Morel, la figure livide, le corps brisé ; — Lucienne, entre les bras d'un homme, le visage en extase.

Oh ! Lucienne à un autre ! Cette abominable souillure, la laisserait-il s'accomplir ? Il fit pirouetter son cheval et partit au galop. Tout son orgueil de mâle rugissait. Mon Dieu, pourvu qu'il n'arrivât point trop tard ! Sa chère Lucienne, il l'aimait, il l'aimait tant !

Et Morel ?

D'un coup brusque sur les rênes, il immobilisa sa bête. Et Morel ? Il expirait là-bas, seul, attendant l'ami d'enfance, s'étonnant de ne pas le voir à ses côtés, l'accusant peut-être !

Jacques retourna. Quel remords pour lui, un jour, s'il abandonnait le compagnon de sa vie, à l'heure solennelle du trépas ! Il se rappela les services rendus, les bons avis, l'affection presque paternelle du malheureux. Non, il ne le sacrifierait pas. L'amitié est chose sainte.

Et l'honneur ? Son nom flétri, bafoué… Un homme maître de son bien, les lèvres de sa femme baisées par d'autres lèvres !

Une fois encore il s'arrêta. Il souffrait horriblement. Il souffrait de son hésitation surtout, plus encore que du double désastre qui le terrassait. Que faire ?

Il alla dans un sens, revint dans l'autre, indéfiniment. Des mots bourdonnaient à son oreille : l'honneur, le devoir, l'amour, l'amitié. Auquel obéir ?

Il n'en pouvait plus. Ses idées se brouillaient. Regardant autour de lui, il aperçut des gens, des gens en foule qui s'étaient attroupés. Il fallait se décider pourtant. Son ami ? Sa femme ? Quelle torture stupide !

Et soudain il piqua des deux comme un fou, galopa vers le Bois, galopa dans les allées désertes, galopa le long de la Seine, fuyant à toute vitesse l'atroce obligation de se résoudre, soulagé, heureux presque, heureux ! — durant que sa femme le trompait et que mourait son meilleur ami !

20

On découvrit les trois cadavres horriblement mutilés. La tête de la mère ne tenait plus au tronc que par la nuque. À la place de la poitrine les deux filles avaient un trou béant. Les trois corps étaient criblés de blessures, depuis le crâne jusqu'aux pieds. Sur le plancher, des ruisseaux, des mares de sang croupissaient.

Le plus étrange c'est qu'on retrouva dans les armoires, ou de droite et de gauche, tout l'argent, tous les bijoux, tous les bibelots de valeur. Le vol n'étant pas le mobile du crime, on fouilla le passé des malheureuses.

Après plusieurs recherches, il fut établi que l'aînée des deux filles venait de se fiancer et que, le soir même du forfait, le jeune

homme dînait chez ces dames. Pourquoi cet individu cachait-il à la justice d'aussi graves détails ?

On se rendit à son domicile. C'était un blond, pâle, de figure douce et triste. Interrogé, il avoua.

Mais ses aveux n'allèrent pas plus loin. Vainement le juge d'instruction le pressa de révéler les causes de son acte. Il ne répondit pas. Son nom resta de même inconnu, ainsi que ses origines.

En cour d'assises, il dédaigna de se défendre. Le ministère public requit la peine de mort. L'avocat plaida la folie. Alors seulement l'accusé se leva, et, au milieu du silence, il dit, d'une voix nette :

— Non, je ne suis pas fou, et vous devez vous garder contre moi. L'échafaud, le bagne, peu importe ! Ce qu'il faut, c'est me mettre hors d'état de vous nuire. Car, sachez-le, ce que j'ai fait, je le recommencerai si j'en ai l'occasion. J'ai tué parce qu'il faut que je tue, que ma nature le veut, que mes instincts l'exigent, que ma main désire tuer. Depuis mon enfance, ce besoin me torture. C'est une monstrueuse obsession. Cent fois des gens qui ne s'en doutent pas ont échappé à mes coups, des camarades de collège, des amis de jeunesse, des passants. Je parvenais à me vaincre. Mais, l'autre jour, je n'ai pas pu. Nous causions, ma fiancée et moi, au coin du feu. Elle me tendit un petit poignard dont on lui avait fait présent. Je pris le poignard et, sans un mot, je la tuai. La mère accourut, puis la sœur, et je les tuai. Et je ne me suis pas contenté de les tuer, je les ai frappées interminablement, avec fureur, avec joie. Et maintenant que j'ai vu, que j'ai respiré du sang,

je sais, je sais de façon précise que j'en répandrai, qu'il m'en faudra répandre, dès que cela me sera possible. La raison, la voici :

Il y a vingt-huit ans, dans un des cabarets à la mode, une bande de femmes et de jeunes gens soupaient. On s'ennuyait profondément. Les conversations languissaient. On allait se retirer lorsqu'une sorte de colosse, au visage rouge, au cou puissant, fit son entrée.

— Tiens, Rouxeville ! s'écria-t-on.

Il répondit en distribuant des poignées de main :

— Ça va bien, les enfants ? Tel que vous me voyez, je vais place de la Roquette. C'est cette nuit que l'on exécute Corbier. Y en a-t-il parmi vous qui veuille me suivre ?

— Nous, nous, s'exclamèrent les femmes.

La bande entière se leva. On prit des fiacres et l'on courut… là-bas. Des attroupements déjà grouillaient sur la place. Conduits par Rouxeville, les jeunes gens pénétrèrent dans un débit de vins pour y louer des fenêtres. On leur donna deux chambres au second étage. L'une, la plus vaste, avait deux fenêtres, l'autre une seule.

Àpeine installés, ils se turent. Leur excitation tomba. D'en bas montait un tumulte. Une complainte scandait le bruit vague de la foule, et ce chant que psalmodiait une voix grêle de voyou, des gens le reprenaient en chœur.

Une femme murmura :

— Sapristi, c'est pas gai. Si nous buvions au moins !

On demanda du cognac et des liqueurs et l'on but. On but beaucoup. Tous, ils éprouvaient le besoin de s'étourdir. Les langues se délièrent. Ils parlaient très haut, ensemble, sans s'écouter. Un sujet pourtant obtint l'attention générale. Il s'agissait d'exploits amoureux. Chacun s'attribua des qualités exceptionnelles et raconta ce dont il s'enorgueillissait le plus au cours de sa vie intime, le combat où, par suite de circonstances diverses, il s'était montré le plus vaillant. Des chiffres invraisemblables furent avancés. Les femmes souriaient, ironiques.

Seul, Rouxeville gardait le silence. Il savait sa supériorité en cette matière. Tous la reconnaissaient, d'ailleurs, car un des jeunes gens l'ayant apostrophé de ces mots :

— Eh bien, Rouxeville, tu n'as pas quelque histoire ?

On se tourna vers lui avec curiosité. Les femmes elles-mêmes ne ricanaient plus, envahies de souvenirs.

Il savoura cet hommage unanime, puis remplit un verre de chartreuse, le but, et la voix incertaine d'un homme dont l'ivresse commence, il dit :

— Tout cela n'est rien. La quantité ne prouve pas grand'chose. De l'entraînement, du muscle, une maîtresse qui s'y prête, et il n'y a pas de raison pour s'arrêter. Non, la marque d'un véritable tempérament ne réside pas là. Elle consiste à pouvoir toujours agir, quels que soient le lieu où l'on se trouve, les conditions extérieures, les obstacles qui surgissent. Un tel sera paralysé par la présence du mari dans la chambre voisine, un autre par l'idée du peu de temps dont il dispose, un autre par l'indifférence que lui inspire sa partenaire, un autre par le froid, le chaud, la maladie, la peur, que sais-je ! Moi, jamais.

Cette assurance hautaine choqua l'un des assistants, qui s'écria :

— Bah ! il y a des cas où tu faiblirais comme le premier venu… Ainsi, en ce moment…

Des clameurs sinistres couraient à travers la place. L'heure terrible approchait.

Rouxeville but encore un verre de chartreuse et frappa la table d'un grand coup :

— En ce moment ! Pourquoi pas ? Rien ne m'empêche, moi. Bien plus, tenez, je parierais… oui, c'est cela… donnez-moi une femme, Angèle, par exemple, que je n'ai pas eue… et je gage…

Et à la stupéfaction presque effrayée de ceux qui l'écoutaient, il prononça les termes d'un épouvantable, d'un sacrilège, d'un ignoble pari.

Ils étaient ivres, tous. Pas un ne protesta. Les infâmes !

Jusqu'à la fin, ils burent, silencieux, immobiles.

Des gardes à cheval rangèrent la foule. Les bois de justice furent apportés, l'échafaud dressé. On entendait des refrains obscènes, les cris d'individus qui voulaient mieux voir, des querelles.

Ils buvaient toujours.

Les premières clartés du matin blanchirent l'espace. Une horloge sonna cinq coups.

Alors Rouxeville et Angèle passèrent dans la chambre voisine et s'y enfermèrent.

Des minutes s'évanouirent, les dernières minutes de la vie d'un homme.

Puis cet homme parut au seuil de la prison, ligotté, tremblant convulsivement.

On le traîna vers la mort, on l'agenouilla de force.

Et au moment où la tête tomba, Rouxeville et Angèle, les yeux fixés sur l'échafaud… vous comprenez, n'est-ce pas ? Oui, à cette seconde précisé…

De cet accouplement, je suis né…

21

Au moment de se rendre au théâtre, Louise dit à son mari :

— Veux tu me faire plaisir, Marcel ? Tu sortiras seul, je suis un peu fatiguée.

Il répugnait d'ordinaire a se séparer d'elle. Pourtant les places étaient retenues. Il s'en alla.

De méchante humeur, il trouva tout mauvais, la pièce, les artistes, son fauteuil. Au bout de deux actes il n'en pouvait plus. Il prit une voiture. Des souffles de printemps flottaient. L'envie lui vint de marcher. Il se fit descendre à la porte Maillot et continua son chemin vers sa demeure. Il avançait allègrement, heureux de surprendre Louise. Elle l'aimait tant !

Mais comme il entrait, doucement, chez lui, il aperçut, à l'extrémité du grand vestibule, une ombre d'homme qui disparaissait

dans la salle à manger.

Il crut d'abord a quelque voleur, et, le premier effroi dominé, il courut à sa poursuite.

L'individu avait déjà gagné le jardin par le perron. Et ce qui stupéfia Marcel ce fut de voir, auprès d'une petite porte donnant sur une rue postérieure, Édouard, son domestique, qui attendait, une lanterne à la main.

Alors Marcel comprit la trahison de sa femme.

Fou de douleur il eut cependant la présence d'esprit de se cacher quand repassa le domestique. Puis, seul, il se précipita vers la porte. Il en possédait la clef. Mais ses doigts tremblaient tellement qu'il ne réussit qu'avec peine à l'introduire dans la serrure.

Dehors, personne. Il galopa par les rues voisines. Personne.

Il revint, fit le tour de sa maison et rentra.

Cette course l'avait calmé. Il se sentait maître de lui, prêt à châtier froidement la coupable.

Il monta chez elle. Louise, couchée, dormait. Cela le déconcerta. Il savait bien, au fond, qu'elle simulait le sommeil. Néanmoins, ce silence détruisait l'effet de son arrivée solennelle et tragique.

Il approcha. À la vue des draps en désordre, il tressaillit. Les épaules émergeaient, nues. L'aspect de cette chair réveilla sa rage. Des idées de meurtre le hantèrent. À qui pensait-elle ? Car elle ne dormait pas, elle ne dormait pas, il en était sûr. Elle affectait de dormir pour que, étendu près d'elle comme chaque nuit, il ne l'ennuyât point de ses baisers.

L'idée de ce partage l'écœura lui-même. Incapable de se décider, il n'eut plus qu'un désir, s'en aller de cette chambre. Une autre était prête, toujours, en cas de malaise. Il s'y rendit.

Alors, ses nerfs se détendirent. Sa vie lui apparut, brisée, irrévocablement. Et jusqu'au jour il sanglota.

⁂

Le déjeuner les réunit. Marcel était résolu à parler. Mais Louise lui demanda :

— Pourquoi donc as-tu couché seul ?

Et la franchise mélancolique de ce visage et de cette voix le confondit. Quelle comédienne ! Il balbutia :

— Tu reposais… je n'ai pas voulu…

— C'est vrai, répondit-elle, j'étais si fatiguée !

Il lui sembla qu'elle raillait en prétextant cette fatigue, cet assoupissement qui sans doute se rattachait en son esprit au souvenir de caresses trop violentes. Ce soupçon, pourtant, ne l'irrita point. Aurait-elle plaisanté si elle avait su la découverte de son crime ? Et tout à coup, à cause de cette ignorance, à cause de l'ignorance inévitable de l'amant, il sentit que jamais il ne parlerait.

Pour excuser vis-à-vis de lui-même sa lâcheté, il prononça durement :

— D'ailleurs, désormais, nous ferons lit à part.

Elle s'écria :

— Lit à part ? Tu ne le voudrais pas, Marcel ?

— Si, si, je le veux, affirma-t-il, il y a longtemps que je le désire.

Ce fut le début d'une intolérable existence. D'un jour à l'autre, tout changea. Il devint cruel, taciturne, injuste, emporté. Ne pouvant se résigner au désastre de son bonheur, il la martyrisa. Sa jalousie surtout l'induisait en des méchancetés et des vexations continuelles. Des fois, il l'empêchait de sortir. D'autres fois, quand elle rentrait, il l'interrogeait, comme un juge, sur l'emploi de son temps. Il la suivit et, ne découvrant rien, suspecta les gens qu'ils recevaient. Peut-être serrait-il la main de son rival ! N'était-ce point un de ses amis, son meilleur ? Avec tous il se fâcha. La maison fut vide. Ils ne virent plus personne.

Comme il l'avait dit, il gardait sa chambre particulière. Jamais il n'embrassait Louise. Jamais il ne lui adressait un mot affectueux. Ils restèrent des semaines sans causer. Mais sa douleur lui inspira le besoin de vengeances plus précises. Et il eut des maîtresses.

Il les eut ostensiblement, les payant même pour qu'elles lui écrivissent des lettres qu'il laissait ensuite traîner de droite et de gauche. Il passa des nuits dehors. Il s'affichait avec ces femmes, aux courses, au théâtre, et en avertissait Louise par des billets anonymes.

Elle était, elle, de santé peu solide. Cette vie de tortures acheva de la détraquer. Il s'en aperçut et continua.

Souvent elle tenta de se plaindre. Il ne répondait pas. Si elle insistait, il la regardait dans les yeux et articulait lentement :

— J'agis comme bon me semble… si ça ne vous plaît pas, la porte est ouverte.

Elle n'osa plus récriminer. La force lui en eût manqué d'ailleurs. Toute discussion l'abattait.

Ils vécurent ainsi dix ans, lui implacable, elle résignée, de plus en plus faible, quittant à peine sa chambre.

Puis un jour Louise ne se releva plus. C'était la fin.

Le prêtre parti, elle fit signe à Marcel de s'approcher et murmura :

— Pardonne-moi… Si je t'ai causé quelque peine… c'est a mon insu…

Sa supplication d'abord le toucha. Mais pourquoi mentait-elle ? Pourquoi cette suprême hypocrisie ? Il ne répondit pas.

Elle reprit :

— Embrasse-moi…

Il fut près de l'étreindre dans un grand baiser de pardon. Il ne le put. Des souvenirs l'assaillaient. Froidement il l'embrassa parmi les cheveux.

Elle mourut.

⁂

De cette mort, Marcel ressentit un chagrin auquel il ne s'attendait pas. Il s'aperçut que sa femme lui tenait au cœur par des liens ignorés. Ce n'était point de l'amour, se répétait-il, mais de

l'habitude, de la reconnaissance peut-être pour les bonnes heures des premiers temps.

Des remords aussi le pénétrèrent. En réalité, c'est lui qui l'avait tuée, peu à peu. N'avait-il pas puni bien terriblement la faute d'une minute ?

Puis la présence de la coupable ne ravivant plus sa secrète douleur, il se rappelait le charme de Louise, sa beauté, la grâce de son corps. Tout cela, il l'avait dédaigné. Et il regretta les caresses perdues, les dix longues années sans amour ni joie.

Malheureux, aigri, il se cloîtra dans une solitude farouche.

Un matin, pourtant, rencontrant le docteur qui avait soigné Louise, un vieil ami qui la connaissait depuis l'enfance, il eut envie de parler d'elle et l'entraîna chez lui.

Aussitôt à table, ils entreprirent les louanges de la morte. Le docteur ne tarissait pas d'éloges. Et, tout en mangeant, il raconta d'un ton convaincu :

— Si vous saviez comme elle vous aimait ! Je n'oublierai jamais le soir où elle m'a fait appeler en toute hâte par le domestique. Il y a de cela onze ou douze ans. J'accours. Elle étouffait. Je ne sais comment elle parvint à me dire : « J'ai mal là, docteur, à la poitrine… Seulement je ne veux pas que Marcel l'apprenne… il ne tardera pas à rentrer du théâtre… vous vous en irez par la porte du jardin. » Je la soignai. Elle s'endormit. Et en effet, je m'en allai furtivement, comme un voleur… Mais qu'avez-vous ? Vous êtes malade ?

Àdemi-levé, les ongles crispés à la nappe, Marcel le dévisageait avec une sorte de folie dans le regard. Sa bouche se contrac-

tait. Et il se mit à bégayer, la voix rauque :

— C'était donc vous, l'homme ? vous, son docteur ! Et Louise dormait, vraiment… elle dormait…

22

La destinée l'avait trahi. Il résolut de se tuer.

Ce ne fut pas le besoin subit de rejeter un fardeau trop pesant. Non. Dalvène comprenait que l'existence ne lui réservait rien. Le hasard l'avait maintes fois placé dans les conditions essentielles où l'homme trouve d'ordinaire le bonheur. Mais chez lui ces causes n'avaient point produit les mêmes effets que chez autrui. Sa nature lui interdisait toute félicité.

Il se résolvait donc à ne pas attendre l'heure fixée pour sa mort. Et comme on quitte un théâtre dont le spectacle vous désillusionne, il s'en irait de la vie.

Comment ? Cela l'embarrassa. Se détruire lui-même, de sa propre main, lui répugnait. S'empoisonner, s'asphyxier, se jeter à l'eau ou sous les roues d'une voiture, exigent un courage qu'il ne possédait pas. Il fallait découvrir autre chose.

Il patienta sans murmurer. La recherche d'un mode de suicide constitue, somme toute, une distraction. Il la savoura.

Une après-midi, à la salle d'armes, un jeune homme, M. de Mauseny, lui fut présenté. Ils firent assaut. Dalvène, tireur incomparable, reconnut en ce partenaire de réelles dispositions. Il lui promit ses conseils.

De fait, cette rencontre se répéta souvent. Dalvène y prenait plaisir. Il enseignait à son élève ses coups favoris. L'autre les exécutait aisément.

Or, il arriva que, dans plusieurs de ces assauts, sur une attaque toujours semblable, Mauseny répondit par la même riposte. Cette coïncidence frappa Dalvène. Il insista. La riposte ne variait pas.

C'est à la suite d'une nouvelle expérience que l'idée, contenue en ce simple fait, se dégagea. Ils se reposaient tous deux sur une banquette, le corps en sueur, la figure rouge, et Dalvène, le regardant, se dit soudain :

— C'est lui qui me tuera, il faut qu'il me tue.

En une seconde son plan fut arrêté. Rien ne s'opposait à sa réalisation. Il choisit la date, le lieu, l'heure où il succomberait. Il ne lui restait plus qu'à préparer son suicide de façon mathématique.

Dès le lendemain il pria Mauseny de venir chez lui quotidiennement pour mieux travailler. Là, il ne fortifia son élève qu'avec mollesse sur les différents principes de l'escrime. Un unique but dominait les leçons, l'exécution réitérée de la fameuse riposte. Il se fendait à fond. Mauseny parait et répliquait par un furieux coup en pleine poitrine.

La rapidité, la justesse, la vigueur de ce coup, telles furent les qualités que réclama le maître. Mauseny s'y appliquait de tous ses muscles et de toute son adresse.

Une occupation si grave apportait à l'ennui de Dalvène une diversion précieuse. La vie lui semblait intéressante, ainsi remplie.

Pour la première fois il goûtait une sorte de bonheur.

Il voyait beaucoup son jeune élève et l'entraînait au restaurant, au théâtre. Il l'examinait avec attention, comme un être à part. Il lui saisissait la main sous prétexte de l'étudier et il pensait : « Donc cette main me tuera. » Il avait envie de la baiser respectueusement. Tout bas il le nommait son assassin. C'était son plaisir de se promener à son bras, de s'appuyer sur lui et de se dire ; « L'homme qui marche là, à mes côtés, sera mon meurtrier, est déjà mon meurtrier. »

En son cœur sec germa peu à peu une affection inattendue. Ne doit-on pas aimer, plus que celui qui vous donna la vie douloureuse, celui qui vous donnera la mort bienfaisante ?

Il entoura Mauseny de soins et d'attentions. Il eut des délicatesses exquises. Il le patronna dans les milieux qu'il estimait utiles. Il l'aida de son autorité et de sa bourse.

Son âme, enfin, s'éveillait à l'amitié réconfortante. Il le chérissait d'une tendresse profonde, quoique un peu inquiète et jalouse. Mais Mauseny ne lui appartenait-il point depuis qu'il l'avait choisi comme son bourreau ? Il était fier de lui, de sa beauté, de sa force, de son élégance. Et il songeait avec une joie perverse que Mauseny ne pourrait jamais l'oublier, pas plus que l'assassin n'oublie sa victime. Le remords remplacerait l'amitié.

L'époque fatale approchait. L'élève maintenant lançait sa riposte avec tant de vitesse et de précision que Dalvène souvent arrivait trop tard à la parade. Le coup était devenu machinal, d'une régularité mécanique. Mauseny allongeait le bras comme un ressort, dans une direction immuable, et le fleuret touchait à un en-

droit fixe que le maître avait choisi après une longue consultation chez un chirurgien.

Tout était donc prêt. Le suicide s'opérerait inévitablement, selon la volonté de Dalvène. Il ne s'en affligeait point. Certes, la destinée semblait lui octroyer quelques faveurs. Mais la béatitude goûtée ne pouvait être que factice et passagère. Le réveil serait décevant. L'ami trompe son meilleur ami. On est la dupe de son enthousiasme et de sa confiance. Ne vaut-il pas mieux mourir en pleine illusion ?

L'avant-veille du grand jour, ils dînèrent au cercle. Le repas fini, un groupe se forma autour d'une table chargée de liqueurs. On causa femmes.

Dalvéne prit un cigare, l'alluma et, se renversant sur son fauteuil, dit :

— J'en ai une charmante depuis un mois. Il faudra que je vous la présente. Ce qui m'amuse, c'est que j'ai remplacé un jeune homme qu'elle prétend être de mes relations et dont elle se refuse à me révéler le nom. Le malheureux ne cesse de la poursuivre de ses lettres. Cela me rend très fier, à mon âge…

— Elle est jolie ?

— Adorable… une petite figure de gamine, une masse ébouriffée de cheveux un peu roux et une âme d'enfant gâtée. Pas dépensière, d'ailleurs… elle n'exige qu'un luxe… chaque jour une boite de bonbons…

Mauseny se leva, le visage décomposé :

— Et votre petite, sans doute, s'appelle Thérèse ?

Dalvéne parut stupéfait.

— Oui, Thérèse… comment savez-vous… Seriez-vous par hasard l'infortuné…

Il éclata de rire. Mauseny marcha vers lui et fit le geste de le souffleter.

La rencontre eut lieu le surlendemain, un vingt-sept mai, dans la forêt de Fontainebleau.

Dalvène arriva le premier. Des profondeurs de bois s'enfuyaient sous la verdure sombre des arbres. Le ciel était d'un bleu tendre. Des gouttes de rosée scintillaient sur les brins d'herbe.

Il frissonna. Parmi cette herbe, bientôt il serait couché. « Bah ! se dit-il, je l'ai voulu ». Puis, l'orgueil qu'il éprouvait à l'idée de son projet si fermement conçu, si adroitement mené, le remplissait de courage. Ne fallait-il pas réaliser jusqu'au bout l'œuvre ingénieuse de son suicide ?

On aligna les deux ennemis. Dalvène attaqua vigoureusement. Mauseny perdit la tête, et, comme son adversaire exécutait le fameux coup, il allongea le bras, malgré lui, en une riposte foudroyante.

Dalvène tomba, mort.

Il laissait un testament daté de quelques mois. On l'ouvrit. Il contenait ces mots, dont la prophétie miraculeuse reste un mystère pour ceux qui les lurent :

« Je lègue ma fortune à M. de Mauseny, qui me tuera, le 27 mai prochain, dans la forêt de Fontainebleau. »

23

Au bout de la grande avenue que bordaient les baraques des saltimbanques, un groupe de personnes nous attira, Georges Roussel et moi.

C'était un homme et une femme qui montraient des bêtes.

L'homme faisait travailler un chien sur une échelle double. Il murmurait des ordres d'une voix mélancolique qui semblait venir de très loin, tant les poils de sa barbe l'interceptaient. Une longue redingote marron, déchirée de tous côtés, laissait voir le bas de ses jambes que recouvrait un maillot d'un rose déteint. La femme, la poitrine roulante sous un caraco graisseux, écartait la foule pour élargir le cercle.

Sur une charrette bleue, surmontée d'une plaque de zinc en guise de toit, s'entassaient des caniches crottés et mal rasés. Un escalier en descendait, où deux singes grelottaient dans leurs loques rouges bordées de velours noir. Ils fixaient les assistants d'un air sérieux et philosophe. À force de les regarder, on s'imaginait retrouver des ressemblances avec des physionomies de personnes connues dont le nom vous échappait.

— Allons, petit monsieur, grogna l'homme de sa voix de ventriloque, il faut gagner sa vie.

Il détacha l'un des singes et lui tendit une sorte de sabot en cuivre. L'animal sauta sur une chèvre. Tous deux firent le tour de la société.

Soudain, Georges Roussel s'approcha du saltimbanque et lui saisit le bras. L'individu se retourna. Mon ami lui dit quelques

mots à l'oreille. L'autre le contempla, effaré, les yeux grands de terreur. Alors, comme le singe passait devant lui, Georges tira de sa poche un billet de cent francs et le déposa dans la sébile.

— Eh bien, quoi ! tu te trompes, lui demandai-je, stupéfait.

Il m'entraîna. Il était très pâle, comme bouleversé. Il lui fallut plusieurs minutes pour se remettre. Une vive curiosité me brûlait. Cédant à mes instances, il consentit à m'expliquer sa conduite.

— Tu te rappelles, n'est-ce pas, que j'ai fait mon volontariat, comme artilleur, il y a quelques années, à Versailles. Or, j'avais emmené avec moi Sarah Belli, la danseuse du Grand-Théâtre, tu sais, celle qui a de si belles jambes. Jolie ? Pas précisément. Bien faite ? Oui, à peu près. Mais quelles jambes ! Ah ! ces jambes, j'en raffolais, et tous les soirs, régulièrement, pour en jouir à mon aise, je découchais.

La chose, du reste, était facile. Entre le bâtiment central et le manège, se trouvait un passage fermé par une grille. Je franchissais cette grille. Sarah m'attendait aux Réservoirs, et, vers quatre heures du matin, je revenais par la même route.

Malheureusement, un certain sous-officier rengagé fut désigné comme adjudant-major. Il se nommait Caldébras, mais on ne le connaissait que sous le sobriquet de « Petit Monsieur », sobriquet que lui-même donnait à tous ses inférieurs.

Grand et très fort, il avait l'air d'un Arabe avec ses yeux renfoncés, sa figure bronzée et sa maigreur nerveuse. En Afrique, sa conduite lui avait valu la médaille militaire. C'était bien le type du baraqué, abruti, inflexible sur la discipline, un de ces hommes

qui, en temps de guerre, n'ont pas leur pareil, et meurent au poste sans broncher, un héros.

Quand « Petit Monsieur » prit la semaine, le changement fut immédiat. Il assista lui-même aux appels des consignés, contrôla la liste des absents, et les maréchaux des logis devinrent incorruptibles.

Justement mes supérieurs m'infligèrent une série de punitions qui m'empêchèrent de sortir. La nuit, je n'osais plus m'échapper. Sarah m'écrivit des lettres déchirantes. Elle se plaignait de mon abandon. Suivant elle, les officiers de la garnison la harcelaient d'œillades. Dépitée, elle me menaça d'y répondre. Cette perspective me décida. Un soir, je sautai la grille.

Ce fut une nuit délicieuse.

Dès l'aube, je regagnai le quartier et recommençai mon escalade en m'aidant d'une gouttière. Puis, j'enjambai les lances de fer qui garnissent la grille à son sommet, et je cherchais du pied une barre transversale dont je me servais d'ordinaire comme d'appui, quand la porte du manège s'ouvrit et Caldébras parut.

— Ah ! Ah ! petit monsieur, nous découchons, s'écria-t-il. À la boîte, petit monsieur, à la boîte.

Il me mena au poste, et, de là, je fus conduit en prison entre deux baïonnettes.

Alors, pendant quinze jours, ne quittant ce trou que pour me promener sous le soleil de Juillet, le sac sur le dos, le shako sur la tête et des sabots aux pieds, j'aiguisai ma haine contre Caldébras. Cette haine, la jalousie la rendit implacable. J'appris en effet que

les jambes de Sarah charmaient les loisirs d'un capitaine de cuirassiers.

— Nom de Dieu ! je me vengerai, pensai-je.

Aussitôt libre, je ne songeai qu'aux moyens à tenir mon serment. J'espionnai Caldébras, espérant le prendre en défaut. Longtemps mes recherches furent inutiles.

Un matin cependant, avant la manœuvre, comme j'avalais une tasse de café à la cantine, je m'aperçus qu'il remettait un billet à la mère Provost.

C'était une belle femme que la cantinière, pas très séduisante, mais une poitrine ! une poitrine énorme dont rêvaient tous les artilleurs de Versailles. Que de fois mon brosseur s'est écrié avec un soupir :

— Cré coquin, j'aimerais mieux qu'é tombe dans mon lit que le foudre, la mère Provost !

Sans doute l'adjudant partageait cet avis. Le lieu de leurs rendez-vous me sembla même indiqué. Petit Monsieur ne sortait-il pas du manège le jour où il m'avait avisé au sommet de la grille ?

Àtout hasard, une nuit, j'allai m'y poster.

Sur la pâleur du ciel, les toits des bâtiments dessinaient des lignes sombres, brisées symétriquement par les fenêtres des mansardes. Au-dessus, la lune brillait entre de petits nuages qui parfois la voilaient.

Minuit, puis une heure sonnèrent. Enfin, je distinguai un pas sourd. Un homme déboucha, Petit Monsieur. Il ouvrit et disparut. Me faufilant à sa suite, j'allai me blottir en un coin. Quelques

instants plus tard, un grincement se produisit et une ombre passa, l'ombre de la mère Provost. On referma la porte, un coup de clef fut donné et les amoureux s'éloignèrent dans la profondeur du manège.

Je courus à la serrure. Plus de clef. Je me sentis perdu : j'étais enfermé là, avec eux deux.

Au loin, le murmure des voix se mêlait à un bruit de baisers et à un froissement d'étoffes. Malgré moi, j'avançai. Le sable me montait jusqu'aux chevilles et une poussière âcre m'égratignait la gorge. Tout à coup, un rayon de lune jaillit, obscurci, tamisé par la crasse collée aux vitres, et je les vis, à quelques mètres de moi, enlacés. Ainsi éclairés de cette lueur vague, ils me semblèrent monstrueux. Rien n'était grotesque comme cette lutte de deux êtres dans ce crottin de cheval. Près d'eux gisaient pêle-mêle leurs habits : un pantalon, un corsage et des jupes.

Une espérance m'étreignit. La lune s'effaça peu à peu. Bientôt, entendant des soupirs précipités, je jugeai l'instant propice. Je rampai vers les vêtements.

Il me fallut d'interminables minutes pour les atteindre. Des gouttes de sueur coulaient sur mon front. Mon cœur ne battait plus, des frissons me plissaient la peau. Certes, s'il m'avait découvert, Caldébras m'eût étranglé.

Enfin, mes doigts rencontrèrent quelque chose, de la laine, une jupe sans doute. Incapable de choisir ce que je voulais, j'attirai le paquet contre ma poitrine. Et, de nouveau, je me mis à ramper, indéfiniment, le nez dans cette odeur de femelle grasse.

Près de la porte, je fouillai le pantalon. La clef s'y trouvait. Je l'introduisis. Deux cris de terreur résonnèrent. Je perdis la tête, je fermai le battant à deux tours de clef, je m'enfuis par les écuries et j'enterrai les vêtements sous le fumier.

Àsix heures, je descendis. La cour s'emplissait. Pendant qu'on procédait à l'appel, je me glissai jusqu'au manège et j'ouvris la porte d'un coup, me cachant derrière elle.

Alors un homme, un fou plutôt, vêtu d'un dolman, en flanquet, bondit, noir de poussière, les poings ensanglantés, et parcourut, en galopant, le grand quadrilatère où se groupaient les soldats et les officiers.

On le saisit. Puis on pénétra dans le manège, et l'on en tira la mère Provost, en chemise, sa poitrine de colosse au vent, et sanglotant avec des convulsions qui remuaient toute sa chair.

L'adjudant fut cassé. Un jour, j'appris sa disparition et le départ de la cantinière.

Tu comprends, maintenant, à qui j'ai fait l'aumône, tantôt à la foire. D'abord j'hésitais, ne les reconnaissant pas sous ces défroques. Mais la stupeur de l'homme m'a renseigné. Ce sont bien eux, déguenillés, ridicules, pitoyables. Ce sont eux qui tendent la main. C'est « Petit Monsieur », l'ancien adjudant, le héros décoré. Il commande une troupe de bêtes aujourd'hui !... Et tout cela... tout cela pour une paire de jambes !...

24

Ce fut une chose toute naturelle : Après deux ans de ménage, madame Delnard commit la première faute. Elle n'eut aucun remords, son mari aucun chagrin, son amant aucune fierté, ses parents et amis aucun étonnement. Elle vivait dans un monde où l'adultère est admis. Sa mère avait agi de même façon, la mère de son mari également, et toutes les femmes de son entourage lui donnaient le bon exemple. Jeune fille, elle envisageait l'avenir peuplé de différentes figures d'hommes. Pour eux, à son insu, elle prépara son corps, le chérit, le soigna.

Ses rêves se réalisèrent. Son mari obtint d'elle ce qu'il était en droit d'exiger, puis elle offrit à d'autres ce qu'elle se croyait en droit de leur accorder. Elle appartînt à des blonds et à des bruns, à de tendres jeunes gens et à des messieurs pervers.

Nulle règle ne la guidait. Certaines femmes, par indépendance, par révolte ou par hauteur d'esprit, rejette consciemment la tutelle des préjugés, de l'opinion ou de la morale et s'érigent en êtres libres, libres de cœur et de chair, affranchis des obligations ordinaires.

Elle n'obéit pas à de tels motifs. Elle subit l'influence de ses instincts, de ses nerfs, de son éducation, de la température, de l'ennui. Cela ne lui semblait point blâmable. Même elle n'y attachait pas grande importance. Elle aimait, comme on va au théâtre, comme on rend des visites. Le rendez-vous d'amour fait partie des occupations mondaines au même titre que le tour au Bois ou que la station chez la couturière. C'est un devoir presque. Elle s'y soumit de toutes ses forces.

Entre deux intrigues, il lui vint une fille. Elle la soupçonna légitime, d'ailleurs ne s'en soucia point. Thérèse trouva en elle une mère incomparable, pleine d'affection et de dévouement. Mais la présence d'un enfant ne produisit aucune modification dans les habitudes de madame Delnard.

Thérèse grandit, fit sa première communion, eut seize, dix-sept ans. C'était une belle fille sérieuse, de figure grave et de regard loyal. Sa mère la sortait souvent et la menait dans le monde. On les prenait pour deux sœurs.

Elles s'adoraient, fières l'une de l'autre. Néanmoins, seules, elles causaient à peine, leurs caractères et leurs goûts ne se convenant point. Madame Delnard ne se sentait jamais à l'aise auprès de sa fille. La mélancolie de ces yeux la gênait ainsi qu'un reproche perpétuel. Mais un reproche à quel sujet ? L'enfant connaissait-elle, par quelque indiscrétion, son inconduite ?

Madame Delnard souriait, indulgente. Hélas ! une telle honnêteté et de tels scrupules, l'expérience se chargerait de les anéantir. Plus tard, devenue femme, ne les foulerait-elle pas aux pieds elle-même ?

⁂

Un jour, Thérèse s'assit sur les genoux de sa mère et lui dit :

— Tu ne me grondes pas, maman ?

— Te gronder, pourquoi ?

— Hier, en soirée, et d'autres fois déjà, j'ai peut-être trop dansé avec M. Louis Malgue…

— Si ça t'amuse…

La jeune fille répondit d'une voix sérieuse :

— Si ce n'était que pour m'amuser, maman, je serais blâmable.

Elle avait de ces réparties austères qui déconcertaient madame Delnard et l'agaçaient comme une leçon indirecte.

— Alors, dans quel but ?

— Voici, maman, M. Malgue désire m'épouser.

La mère fut stupéfaite :

— Mais il est laid, ce monsieur.

— Il est bon et droit, maman ; et il me rendra très heureuse.

Comme on ne pouvait avancer d'autres objections, l'accord se fit.

Le temps des fiançailles fut pour madame Delnard une cause quotidienne de surprise. Les deux futurs n'échangèrent pas un baiser. « Elle ne l'aime pas, se dit-elle, d'ailleurs il est si laid. » Et elle songea à la désillusion prochaine, à l'écœurement de l'intimité, à la lassitude de la jeune femme, à ses défaillances inévitables.

Elle vit donc ce mariage sans enthousiasme. Les époux s'en allèrent. Elle trouva près du garçon d'honneur de son gendre une consolation efficace.

Cette liaison et la suivante lui firent agréablement passer deux années. Puis, trahie, elle se rejeta vers Thérèse.

Son intervention, du reste, n'était pas inutile. Tout de suite elle flaira dans le jeune ménage des symptômes de brouille. On

ne se parlait pas. Les regards se fuyaient. Un dénouement si rapide l'inquiéta. Est-ce que déjà sa fille… ? Elle s'enquit. Pressée de questions, Thérèse, en larmes, avoua. Son mari la délaissait, épris de quelque figurante de théâtre.

Madame Delnard ressentit une sorte de désappointement. Ce n'était que cela ! Son amour maternel lui suggéra une série de phrases consolatrices. Et elle conclut :

— J'espère que de ton côté tu ne manqueras pas…

— Oh ! maman, interrompit Thérèse, tu me connais.

Madame Delnard se tut. Elle regardait sa fille d'un air apitoyé. Quel terrible assaut subissait cette petite âme vertueuse ! Hélas ! l'isolement et le temps achèveraient l'œuvre commencée. Elle frissonna, prévoyant les angoisses de son enfant, ses révoltes avant, ses remords après. Mais elle serait là, elle, la mère, douce et réconfortante et pleine de pardon. Elle épargnerait à la coupable les remontrances inutiles. Elle lui expliquerait la vie, ses exigences, la fatalité des compromissions, et combien, au fond, tout cela est peu de chose.

⁂

Dès lors elle attendit. Le résultat ne laissant aucun doute, elle se plut à étudier les signes qui en dénonçaient l'approche. Elle passa de longues heures chez Thérèse et choisit même cet endroit commode pour y donner des rendez-vous à son nouvel amant. Bien installée, elle observa. Spectacle passionnant, le chagrin de sa fille diminua, s'évanouit. La cicatrice se ferma. L'époux coupable devint odieux, puis indifférent. Et sur les lèvres et sur le vi-

sage de la jeune femme refleurit le sourire et s'affirma l'espoir d'un bonheur possible.

— Elle est prête, soupira la mère, il n'a qu'à se présenter.

Il s'en présenta, des hommes, en très grand nombre. Mais, dès le début, madame Delnard remarqua ceci : ils se posaient en prétendants, Thérèse les écoutait, puis, insensiblement, on ne savait par quel artifice, elle les décourageait et les amenait à une amitié respectueuse.

Au bout d'un an la situation n'avait pas changé. Madame Delnard n'y comprenait rien. Ses manières de voir, ses habitudes, ses convictions, tout s'en allait en déroute. Elle n'avait jamais rencontré de femme impeccable et ne s'imaginait point que ce fût possible de l'être. Certes elle ne désirait pas que sa fille prît un amant. Mais pourquoi n'en prenait-elle pas ? À quel principe se rattachait-elle ? À quelle règle ?

Elle le sut. Une après-midi, malgré le rendez-vous quotidien, elle ne trouva pas son ami chez Thérèse. Interrogée, celle-ci répondit nettement :

— Je l'ai prié de ne plus venir.

Elles s'examinèrent, les yeux dans les yeux, l'une impassible et triste, l'autre irritée, avide de lutte. Pourtant, il n'y eut pas de choc. Madame Delnard s'éloigna.

Maintenant elle savait. Elle savait que sa fille n'ignorait rien de ses aventures. Des tas de faits lui imposèrent instantanément cette certitude, tous les souvenirs où s'entremêlaient son passé de mère et son passé d'amoureuse. Un surtout, le premier, la hanta. À dix ans, Thérèse la surprenait dans les bras d'un homme. L'en-

fant pleurait, puis, sermonnée, renfermait en elle ce secret terrible.

Pour ce fait, pour cent autres encore où la clairvoyance de la petite s'était aiguisée, madame Delnard se sentait jugée comme par un juge qui connaît tous vos crimes et en possède la preuve irrécusable. Sa vie, Thérèse en était le spectateur de chaque jour. Chaque intrigue elle en suivait la naissance, le développement, la fin. Et sciemment la fille pouvait condamner la mère. Et elle la condamnait.

Et c'est pourquoi Thérèse était vertueuse. Les mauvais exemples d'ordinaire décomposent les âmes. Le vice est contagieux. Mais, là, si grand et si infâme avait été le mal qu'il n'avait produit que dégoût et répulsion.

Des doutes assaillirent madame Delnard. Son passé se dressait devant elle, son passé de débauches et de hontes. Elle pouvait aimer son mari, se faire aimer de lui, non. Elle le trompait dès le début, se livrant à tous ceux qui la sollicitaient, dépravée sans excuse, perverse sans envie, adultère sans amour. En face d'elle sa fille, hautaine et rigide, sa fille abandonnée, à vingt ans sevrée de caresses, éternellement seule, et cependant chaste, inaccessible.

Cette comparaison l'humiliait vraiment trop. Elle en voulut à celle qui l'obligeait à se repentir des baisers défendus, à considérer son corps comme souillé, à taxer sa conduite d'ignominieuse, à confesser enfin qu'elle n'aurait pas dû agir de la sorte.

⁂

Et elle souffrit de ce que sa fille fût honnête. Sa propre corruption ne lui semblait répréhensible que relativement à la probité de Thérèse. Aussi fut-elle amenée insensiblement à croire que cette probité constituait un reproche volontaire et ne prenait sa source que dans le désir de perpétuer ce reproche. Elle se rappelait la mélancolie de l'enfant, les regards sévères de la jeune fille. N'y avait-il pas lieu de penser que la jeune femme continuait ces muettes remontrances en affectant des mœurs ridicules ?

Oui, elle n'en doutait pas, Thérèse était honnête par méchanceté, par vengeance.

Suspectant la noblesse de ses mobiles, elle la méprisa. Elle la détesta. Elle la punit comme on châtie un enfant indocile. Elle la cingla de sobriquets où sifflait son dédain, l'appelant la vierge, la demoiselle, la pucelle.

L'autre doucement courbait la tête. La mère redoublait.

Elle aurait voulu la fuir. Malgré tout, elle revenait, agressive, mordante. D'une voix dure elle développait des théories :

— Il ne s'agit pas toujours de son honneur. Le premier devoir de l'épouse, c'est de retenir son mari, au prix de sacrifices, de concessions même, de légèretés au besoin qui excitent sa jalousie.

Acharnée elle se fit la dénonciatrice de son gendre. Elle rapportait ses moindres fredaines, les enjolivait, et finit même par inventer en tous points d'abominables histoires.

Elle tenta également de la démoraliser. Ne doit-on pas se divertir ? Quand on est jeune, que diable ! il faut profiter de sa jeu-

nesse. Qui sait si l'on ne regrettera pas plus tard ce que l'on ignore !

Thérèse, silencieuse, écoutait.

Madame Delnard s'exaspéra. Elle souffrait réellement. Elle souffrait de toute sa vanité blessée, de toute sa conscience en éveil, de toute son aversion de femme. Car ce n'était plus sa fille, mais une rivale, une ennemie. Et elle la traitait comme telle.

Et sa folie haineuse lui inspira un moyen suprême. Elle choisit, parmi les hommes de leur entourage, celui qu'elle estima le plus séduisant et le plus hardi. Et elle le protégea. Elle le conduisit auprès de Thérèse, et quand celle-ci venait chez sa mère, elle trouvait cet homme, toujours. Et la mère les laissait seuls.

Son œuvre ne l'écœurait nullement. Elle ne s'en rendait, d'ailleurs, pas un compte exact. Avant tout, elle souhaitait que sa fille succombât. Mais elle le voulait inconsciemment sans le formuler. C'était la volonté latente de sa nature, de sa rancune, de ses tendances, non la volonté exprimée de son cerveau. Il lui semblait qu'elle serait purifiée. Même, Thérèse coupable, elle ne se jugerait plus coupable.

Et elle guettait les progrès de son entreprise. Un bon symptôme la réjouissait. Elle se chagrinait d'un mauvais.

— Où en sont-ils, se demandait-elle avec une angoisse hypocrite, pourvu que l'enfant ait du courage !

Cela dura deux mois. Puis, un matin, Thérèse entra dans la chambre de madame Delnard. Elle entr'ouvrit les rideaux, s'assit sur le rebord du lit et murmura :

— Maman, j'ai à te parler…

Madame Delnard tressaillit :

— Qu'est-ce que tu as, petite ?

Il y eut une longue hésitation. La jeune femme se mit à sangloter. Ses lèvres tremblaient, et elle se cacha contre l'épaule nue :

— Oh ! mère, pardonne-moi, pardonne-moi, je suis une misérable !

Madame Delnard poussa un cri où vibrait sa joie :

— Toi, toi, oh ! Thérèse, ce n'est pas possible, tu me désespères.

Elle la maintenait au bout de ses bras. Elle la couvrait de ses yeux brillants, sa fille, sa jolie fille, devenue femme comme elle, femme de même race et de même niveau.

Et elle articula :

— C'est lui, n'est-ce pas ?

Thérèse rougit. Elle n'avait point prévu cette question. Pour l'éluder, elle répondit :

— Ne me demande pas, mère, j'ai si honte… ne me demande jamais rien, et surtout ne m'en reparle jamais.

Madame Delnard promit. Cette réconciliation la brisait. À son tour elle se jeta dans les bras de Thérèse, et elle pleurait, pleurait — tandis que sa fille la contemplait tendrement et tâchait de noyer dans le bonheur de sa mère et dans l'espoir d'une vie tranquille la tristesse insondable de son beau mensonge.

25

La voici, ma vie, de vingt ans à cinquante, les trente années qui, seules, valent la peine qu'on vive. Avant, on est trop jeune — après, trop vieux. Ne faisons donc point fausse route en cette période : toute erreur est irréparable.

Au sortir du collège, je commençai mes études de droit à Paris. L'expérience m'a prouvé, depuis, que j'étais à ce moment, que j'étais il y a quelques jours encore, romanesque, maladivement romanesque. La lecture de certains livres, si dangereux pour les imaginations neuves ; et le hasard de mes amitiés d'adolescent, m'avaient muni d'une sentimentalité ridicule. Je rêvais d'aventures. Je brûlais de me sacrifier, de m'anéantir pour une femme. L'âge et quelques expériences m'eussent guéri sans doute. Mais il m'arriva la pire des choses, je tombai amoureux d'une jeune fille.

Durant dix-huit mois, les parents d'Adrienne me traitèrent comme un enfant dont on ne se méfie pas. L'été, au bord de la mer, je m'asseyais à ses pieds, ou, dans les promenades, nous nous hâtions pour causer librement. L'hiver, à Paris, j'allais chez eux sans crainte d'être importun.

Tous mes souvenirs me représentent cette époque sous la forme de tableaux poétiques, d'une poésie conventionnelle que nous recherchions avec enthousiasme. Les couchers de soleil, les étoiles, les mares miroitantes, les sentiers ombreux furent choisis comme témoins de nos serments et de nos protestations. La plus nette de ces réminiscences évoque une embrasure de fenêtre, le soir d'un bal. Adrienne est assise, moi debout. Nos yeux se mêlent. Nos cœurs battent. Solennellement nous nous fiançons.

Elle ne sera qu'à moi. Je ne serai qu'à elle. Elle me tend son front. J'y pose un baiser et une larme.

Le lendemain Adrienne annonçait à ses parents l'heureuse nouvelle. Le surlendemain je me présentai. Vainement. La porte m'était fermée.

Je fus malade, en danger de mort, paraît-il. À peine convalescent, je reçus une lettre d'Adrienne, me conviant à un rendez-vous aux environs de la propriété où son père chassait en automne. Autre scène. Les feuilles tourbillonnent au souffle du vent. Les arbres craquent. On grelotte. Adrienne est en blanc, toute pâle. Elle me prend la main.

— Je vais vous causer un grand chagrin, mon pauvre ami, je vous demande de me rendre ma parole.

Je la regardai, haletant.

— Oui, dit-elle, mon père est mal dans ses affaires, il m'a supplié d'épouser M. Lamery qui seul peut le sauver.

Je n'eus aucune jalousie. Adrienne n'aimait certes pas cet homme disgracieux et de caractère désagréable. Je balbutiai :

— Et qu'avez-vous résolu ?

— J'attends vos ordres.

L'heure de l'immolation sonnait. Je m'immolai.

— Il faut obéir à votre père, c'est le devoir.

— Je suis fière de toi, s'écria-t-elle, fière de t'aimer.

Elle saisit ma tête entre ses mains et déclama :

— Ami, jure moi de ne jamais chercher à me revoir, mon honneur l'exige. Moi, je m'engage, si jamais j'ai besoin d'un appui, d'un consolateur, à t'appeler auprès de moi.

Je m'agenouillai.

— Adrienne, pour la vie, je t'appartiens.

Nous pleurâmes. Je la quittai. Quel déchirement !

⁂

J'étais en plein drame. Ma peine, au fond, si horrible qu'elle fût, me semblait de belle essence, et j'en tirais orgueil. J'ouvris même un de mes romans favoris où le héros se trouvait en pareil cas. Lui, se tuait. Le pouvais-je, moi ? moi sur qui comptait Adrienne.

Je partis. J'abandonnai tout, ma mère, mon pays, mes études. Je m'arrangeai pour qu'un ami me fit parvenir ma correspondance. Et je m'en allai très loin.

J'errai comme un vagabond, sans foyer. Rien ne me retenait. Nulle ville ne me plaisait. Je les ai toutes habitées. Je n'en connais aucune. J'ai dormi dans le désert, j'ai dormi sur la montagne. J'ai promené par toute la terre ma solitude et mon secret. Triste pèlerin, esclave de ma passion, je jouais à merveille le rôle de grand amoureux auquel ma jeunesse avait aspiré.

J'affecte l'ironie, aujourd'hui. J'ai tort. Les larmes sont chose grave. Et il n'est pas un lieu au monde où je n'aie pleuré. En vérité, j'ai profondément aimé, infiniment souffert. Le temps n'allégeait pas ma douleur. Elle prenait racine en moi comme en un terrain préparé pour elle.

Peut-être aurais-je pu me consoler. J'ai vu des femmes vers qui me portait une sympathie instinctive. Je les ai fuies, sitôt mon désir assouvi, mon serment m'ordonnait d'accourir au premier appel, et je me refusais à toute chaîne assez puissante pour entraver ma liberté.

Et j'ai attendu. J'ai attendu des années la lettre bénie où Adrienne me dirait sa détresse et sa foi en mon attachement. Ma vie n'a été qu'une longue souffrance et qu'un long espoir, et toujours la même souffrance, et toujours le même espoir.

Une seule fois, je suis revenu. Ma mère se mourait. J'arrivai trop tard.

Les affaires de succession nécessitant mes soins, je restai. C'est ainsi qu'un matin j'aperçus M. Lamery au bras d'une femme.

Une immense joie m'envahit et, sans scrupule, le soir même, je commettais la lâcheté d'envoyer à Adrienne une lettre anonyme. Dix ans d'absence sont mon excuse.

Prévenue de son abandon, pensai-je, elle m'écrira. Je m'accordai un mois de répit. Au bout d'un mois, aucun avis ne me parvenant, je repris le chemin de l'exil.

Il y a vingt ans de cela. Ai-je autant souffert ? Non. Mais nul plaisir ne me divertissait plus. Mon âme gardait le pli du chagrin.

Et j'ai vécu de la sorte, j'ai vieilli, fidèle à ma parole d'enfant, preux et naïf chevalier d'une dame lointaine. Mes cheveux ont grisonné, tandis que mon cœur demeurait intact au service de l'aimée. Et mon sang s'est appauvri, et mes membres se sont alourdis et les rides mélancoliques ont rayé mon visage. N'im-

porte ! trente années durant, sans me plaindre, sans la voir, sans entendre parler d'elle, j'ai attendu la fiancée de mes vingt ans.

⁂

Or, la semaine passée, arrivant d'Amérique, je pris au Havre le train de Paris. Trois messieurs montèrent dans mon wagon. L'un d'eux était M. Lamery. Sa présence me fut odieuse. Je ne sais toutefois ce qui me retint, quelle volupté perverse j'éprouvai à contempler cet individu que ses yeux, à elle, avaient si souvent contemplé.

Ils causèrent. Lui, plaisantait lourdement, d'une voix commune. Jusqu'à Barentin, ils ne dirent rien de particulier. C'est seulement au sortir de cette station que M. Lamery, à propos de lettres anonymes, lança cette phrase étrange :

— J'en ai reçu une bien drôle, jadis, ou plutôt ma femme. On la prévenait que j'avais été rencontré la veille, à telle heure, à tel endroit, en compagnie d'une cocotte. Et précisément, à cette heure, à cet endroit, c'était avec madame Lamery elle-même que je me promenais.

J'écoutais, couvert de sueur. Cette femme, Adrienne ! Et je ne l'avais pas reconnue. Après si peu d'années, je n'avais pas distingué sous les traits nouveaux la physionomie ancienne ! Mon Dieu, mon Dieu ! mais alors, si je la revoyais, je la renierais peut-être ! Cela se pouvait-il !

Je sentais là-dessous quelque infernal mystère. Et malgré moi, malgré ma haine pour cet homme, il me fallut lui adresser la parole. Et je lui dis :

— J'ai eu l'honneur, monsieur, de vous être présenté il y a longtemps, fort longtemps. Mon nom ne vous rappellera rien, mais il évoquera pour madame Lamery le souvenir d'un ami sincère, du temps où elle s'appelait mademoiselle Adrienne…

Il m'interrompit :

— Ah ! c'est de ma première femme qu'il est question…

Je tressaillis, ne comprenant pas. Il reprit :

— Oui, je me suis marié deux fois. Ma première femme, Adrienne, est morte, l'année de notre mariage.

— Morte ! hurlai-je en un cri rauque. J'étouffais. On dut me secourir. Je prétextai la chaleur. M. Lamery baissa la glace. Et comme on approchait de Rouen, il continua d'un ton ému :

— Oui, elle est morte… Tenez, j'avais loué un petit chalet, là-haut, à Bon-Secours, pour un été. En une semaine une fluxion de poitrine l'a enlevée. Pauvre enfant, elle dort dans ce cimetière que vous voyez, au flanc du coteau.

Àla station, je sautai du train. J'étais fou. Je pris une voiture et j'y allai, vers ce cimetière, j'y allai sans savoir pourquoi.

Les tombes s'alignaient, grises et gaies au soleil. Je cherchai la sienne. Elle s'abritait à l'ombre d'un arbre, toute simple, avec ces mots : « Morte à 19 ans ».

Alors une rage épouvantable m'a bouleversé, une rage de tout mon être contre ce cadavre que j'ai aimé pendant trente ans, contre ce squelette auquel j'ai sacrifié ma jeunesse et ma force et mon bonheur, contre cette pourriture vers qui, depuis mon enfance, tendent mes désirs, mes rêves, mes espoirs, mes illusions.

Et sur la tombe j'ai craché, j'ai craché !...

26

Tous les matins, en allant au bourg, et tous les soirs en s'en retournant, Loisel, le terrassier, donnait un coup de pioche ou de pelle au gros chêne de la Mare-au-Leu.

Et l'arbre souffrait.

Rien n'est exempt de souffrance, ni le corps de l'homme, ni son âme impalpable, ni les bêtes, ni les plantes, ni les choses elles-mêmes. L'universelle sensibilité se détaille en l'infinité des atomes. Plus ou moins consciente, la douleur du caillou qu'écrase le chariot équivaut à celle de la chair martyrisée.

Que de tortures autour de nous ! Tout ce qui se désagrège, tout ce que l'on coupe, brûle ou comprime, tout cela pâtit. Sous la flamme le fer se tord comme un supplicié, l'eau tressaille ainsi qu'un fiévreux, le bois craque, s'émiette et disparaît. Oh ! combien effroyable la misère de l'enclume que frappe éternellement le marteau !

Que notre pitié descende des êtres jusqu'aux choses. Un tel s'émeut à la vue d'une blessure. Tel autre ne pourrait détruire un insecte. Mais il en est peu qui hésitent à faucher une fleur d'un coup de canne. Cruauté impardonnable ! La marguerite que l'on effeuille sent l'enlèvement de ses pétales comme un homme sent l'arrachement de ses membres.

Ayons pitié des choses ! Ne dédaignons point d'en avoir pitié ! Autant et plus que les bêtes, elles nous sont utiles et amies. Aimons la terre d'où nous sortons et où nous rentrons. Aimons le feu qui nous réchauffe, l'eau qui nous désaltère, la pierre qui nous abrite. Aimons les plantes qui nous nourrissent, qui nous vêtent, qui nous guérissent, qui nous donnent les vins réconfortants, les odeurs enivrantes, les fruits exquis, la mort même, si nous voulons. Soyons-leur reconnaissants. Notre conservation et notre bien-être exigent que nous les détruisions ? Soit. Mais, du moins, ne leur faisons point de mal inutilement.

Chaque jour, des millions de fois par seconde et dans chacune de ses innombrables manifestations, la Nature se crucifie pour l'amour de ses enfants. Adorons-la donc, la grande, la bonne, l'unique divinité !

⁂

Et l'arbre souffrait. Et l'homme se moquait de sa souffrance.

C'était une vieille haine. Tout jeune, Loisel dégringolant du haut de l'arbre, s'était cassé la jambe. Depuis, il boitait légèrement.

De cette disgrâce physique, il en voulait au colosse comme à un être vivant, capable de vouloir et d'agir. Vaguement, en sa mémoire, il se voyait soulevé par les bras gigantesques, bercé parmi les feuillages moelleux, endormi contre la poitrine robuste, et soudain, d'un geste brutal, projeté à terre. Et il pressentait que l'arbre avait dû se pencher sur lui et rire méchamment en sa barbe de branches.

Sitôt remis de l'accident, Loisel se vengeait. Pour aller à l'école, il faisait un détour afin de rencontrer son ennemi. Un chemin creux y conduisait. En route, le gamin choisissait des silex pointus et coupants.

Énorme et solitaire, le chêne dominait un pli de terrain. À son ombre se cachait la Mare-au-Leu, dans une enceinte de noisetiers et de ronces. La moire de l'eau miroitait entre les feuilles paresseuses des nénuphars et les touffes frissonnantes des roseaux. Et vers le pied de l'arbre une pente de mousse remontait, déployée sur les racines inégales comme une étoffe chatoyante de vert sombre et d'or éteint.

Alors Loisel visait, et le projectile pénétrait en pleine écorce. Certes, la douleur n'était pas intolérable. Mais cela devait agacer le géant comme une série quotidienne de petites égratignures. Et les cailloux sifflaient aussi jusqu'au sommet, atteignaient les branches suprêmes et coupaient des brindilles. Les oiseaux s'enfuyaient. L'enfant, derrière lui, laissait de la tristesse.

L'âge n'atténua pas sa rancune. Elle se ravivait toutes les fois où son infirmité lui causait quelque ennui. Devenu fort, il se fit terrassier. Désormais, matin et soir, son travail l'obligeait à passer devant la Mare-au-leu. Il avait une pioche en main. Il frappait.

Il frappait un seul coup, mais avec une sorte de rage, et en l'accompagnant d'une insulte toujours nouvelle :

— Tiens, canaille… tiens, salop, grand lâche, grand vaurien.

Et l'arbre souffrait.

Il souffrait de ses innombrables blessures, par où s'échappait sa sève généreuse. Les entailles se creusaient les unes auprès des autres, s'entremêlaient et formaient une ceinture de trous béants. La place étant limitée, les coups souvent portaient au même endroit, et des plaies effroyables s'enfonçaient dans le cœur nu du malheureux.

Des années son martyre dura. Vaillant et d'une énergie séculaire, il résistait. Il ne voulait pas mourir. Pourtant, du haut en bas, ses nerfs se tordaient. La chair de sa poitrine s'en allait en lambeaux pantelants. Et son sang coulait, son sang descendait des plus lointains rameaux, et lentement, goutte à goutte, se perdait par les fentes meurtrières.

Le bourreau continuait son œuvre sans remords.

N'osa-t-il pas, un soir d'orage, en compagnie d'une fille qu'il courtisait, demander un refuge à sa victime ?

L'arbre fut bon. Il accorda la protection de sa masse impénétrable. Ses feuilles se joignirent. Et la pluie ne passa point.

Loisel et la jeune fille s'assirent. Depuis longtemps, il la poursuivait en vain. Mais, ce soir-là, la chaleur était lourde et l'ombre propice. Et, sur le lit de mousse, il la posséda — tandis que le grand chêne veillait, complice indulgent et prêt au pardon.

⁂

Loisel épousa sa maîtresse et en eut un fils qu'il appela Victor. Puis un travail momentané l'éloigna de la Mare-au-Leu.

L'arbre connut un peu de repos. Les blessures se fermaient. La vie circulait librement. Les membres vigoureux s'épanouissaient

en pleine santé. Mais le paysan reprit son métier et la cognée rouvrit les cicatrices.

Cette fois le géant se sentit perdu. Il se dessécha. Ses feuilles se recroquevillèrent et ses racines pourrirent.

Loisel ricanait :

— Ah ! grand coquin, t'es pas à t'n'aise, c'est ben ton tour, à c't'heure.

Il tâcha d'inculquer sa haine à son fils. Et de son bras inhabile, Victor jetait des pierres contre le moribond.

Or, un matin, Loisel emmena l'enfant avec lui. Un vent de tempête soufflait, formidable. Ils arrivèrent à la Mare-au-Leu. Le gamin décocha son caillou. Loisel lança son coup de pioche.

Au même moment, une bourrasque se rua sur l'arbre. Il craqua. Une autre vint. Il chancela, hésitant.

— Attention, Victor, démène-toi, hurla Loisel.

Le petit s'amusait au bord de la mare. Et soudain, le chêne s'abattit sur lui et l'écrasa, sous les yeux du père.

Les choses se vengent aussi.

27

En levant les yeux vers cette maison de la rue Lafayette, à l'une des trois fenêtres du premier étage, je rencontrai les siens, de

grands yeux noirs, pleins de douceur et de tristesse. Tout de suite une gaieté les éclaira. Je m'arrêtai.

Dans l'encadrement de la croisée ouverte, sur le fond sombre de la chambre, la tête paraissait exquise avec ses cheveux blonds, le charme simple des traits réguliers et la fraîcheur des joues et de la bouche. Même une telle ingénuité s'en dégageait que je ne comprenais point l'insistance de ce regard attaché au mien.

Indécis, je m'éloignai, puis revins. Cette fois, sans que j'en puisse douter, l'expression du visage se fit provocante. Les lèvres s'entr'ouvraient en un sourire. Une sorte de défi rendait les yeux insolents. Et il me sembla distinguer le geste d'une main ébauchant un signe d'appel.

Je n'hésitai plus. En quelques secondes je gagnais l'autre trottoir, je passais près de la loge du concierge et j'atteignais le premier étage.

Là, je cherchai. Il n'y avait qu'une porte, et sur cette porte, ni sonnette, ni timbre. Que faire ? Je toussai, je frappai du pied, j'attendis. Personne ne vint. Il me fallut partir.

Àpeine dehors, j'examinai la fenêtre. Elle était close, les rideaux fermés, hermétiquement.

Le lendemain la curiosité me ramenait, et chaque jour durant une semaine. Vainement. Elle n'ouvrait pas. Cependant, visiblement, à mon arrivée son plaisir se manifestait par des symptômes indubitables.

Un matin, je m'évertuais, en une pantomime irritée, à lui demander la raison de sa conduite, quand une main s'abattit sur mon épaule, et une voix s'écria :

— Comment, toi aussi, tu es amoureux de cette jolie blonde ?

C'était un de mes amis, Paul Ridel. J'avouai :

— Ma foi, je suis en train de le devenir.

— Encore un concurrent, ricana-t-il.

Me saisissant le bras, il me dit :.

— Moi, voilà un mois que ça dure… j'en suis fou… et rien… des œillades, des signaux, comme à toi, n'est-ce pas ?… et puis la porte fermée. Mais ce n'est pas tout… nous sommes ainsi trente, quarante, que sais-je ! des petits, des gros, des maigres, qui rôdent autour d'elle comme des chiens haletants. Eh bien, moi, j'en ai assez… et si tu veux me suivre…

Il parlait avec agitation. Je le suivis. Nous montâmes l'escalier. Là, Paul se mit à lancer contre la porte de grands coups de pied et de furieux coups de canne. Et il vociférait :

— Ouvrez-nous, ouvrez-nous donc, il faut nous ouvrir, puisque vous nous avez appelés…

La concierge, une grosse à mine matoise, accourut. Je calmai Paul et, donnant à la femme une pièce d'or, je lui expliquai les habitudes de sa locataire. Elle fut indignée :

— C'est des mensonges… y a un tas de messieurs comme vous qui sont venus déjà me raconter ces bêtises… c'est pas vrai… mademoiselle est incapable… elle a bien le droit de regarder dehors… pourquoi qu'vous croyez qu'elle vous appelle ?…

Nous n'en pûmes rien tirer.

J'entraînai Paul. J'avais une idée. Nous entrâmes dans toutes les boutiques avoisinantes. Partout on nous fit la même réponse :

— Nous ne savons pas qui c'est. Elle vit là, depuis dix-huit mois, seule. La concierge lui sert de bonne. Jamais elle ne sort. Jamais elle ne reçoit de monde. Mais, toute la journée, elle demeure à sa fenêtre. Et tous les hommes qui passent, elle les dévisage, elle les arrête, elle les attire. La plupart se précipitent chez elle. Le dénouement ne varie pas. Toujours la porte est close.

Je dus, à cette époque, partir en voyage. Au retour, je trouvai les trois croisées béantes, l'appartement vide. La jeune femme avait déménage, emmenant la concierge avec elle.

⁂

C'est hier seulement, après douze années où bien souvent le souvenir de cette aventure me hanta, que ma curiosité fut satisfaite.

Je déjeunais à Saint-Wandrille, dans la principale auberge. Près de moi, un habitué, quelque clerc de notaire sans doute, vint s'asseoir. Je lui demandai un renseignement sur la vieille abbaye.

— Adressez-vous donc à M. Lanchon, répondit-il, c'est un ancien instituteur qui a publié là-dessus une brochure importante.

Et il ajouta en souriant :

— Il vous présentera sa fille, une célébrité du pays.

Distraitement je répliquai :

— Ah ! elle est si belle ?

— Allez la voir, il y a aujourd'hui, chez elle, distribution de soupes à tous les mendiants des alentours. Elle surveillera de sa fenêtre. Surtout remarquez l'air d'admiration de ces malheureux. J'en sais qui se feraient tuer pour elle. Certains même en sont amoureux jusqu'à la démence.

Il m'indiqua la maison. J'y allai en me promenant. Un groupe de pauvres l'entourait. De sa fenêtre, une femme donnait des ordres. C'était elle, à peine changée, toujours jeune.

Sans perdre une minute, je sonnai. Une bonne m'ouvrit, la concierge de la rue Lafayette. Elle ne me reconnut pas.

M. Lanchon me reçut avec l'empressement d'un homme dont les distractions sont rares. Nous visitâmes ensemble les ruines. Je fus très aimable. Il me retint à dîner.

Mon cœur battait, je l'avoue, quand j'entrai dans le salon. Tout de suite mon intérêt redoubla. Elle était couchée sur une chaise longue et enveloppée de châles.

M. Lanchon me dit :

— Ma fille.

Elle, non plus, ne me reconnut point. On mit la table auprès de son siège et l'on dîna. Elle ne prononça pas un seul mot. Je l'observais. Elle mangeait de côté, toujours étendue. Et il me sembla distinguer quelque chose d'anormal dans sa conformation. Le mystère se compliquait.

Le repas fini, M. Lanchon se retira pour fumer. Je m'excusai de ne point le suivre.

— Je préfère, dis-je, tenir compagnie à mademoiselle.

Il nous quitta. Aussitôt, m'approchant d'elle, je lui lançai brutalement :

— Vous ne vous rappelez pas m'avoir déjà vu sous vos croisées, rue Lafayette ?

Elle me regarda, effarée, toute rouge.

J'eus pitié de sa terreur et je fis doucement :

— Soyez sans crainte, je n'en parlerai pas. Seulement, dites-moi, je vous en prie, dites-moi le secret de votre conduite.

Elle recouvrait peu à peu son sang-froid. Ses yeux se ternirent de mélancolie. Et, paraissant se décider, elle articula très bas :

— C'est un bien triste secret, monsieur. Je vous le révélerai, non par peur, mais parce qu'il est des fois dans la vie où cela est bon de se confesser.

Elle retira les vêtements qui la cachaient. Je réprimai un cri d'horreur.

Elle reprit, la voix âpre :

— Oui, n'est-ce pas, c'est affreux… au lieu de jambes, des moignons… une épaule plus haute que l'autre, et une bosse dans le dos… une naine, un monstre, voilà ce que je suis… Et là-dessus, ma tête, ma tête que l'on dit belle… que je sais belle.

Il m'eût été physiquement impossible de répondre. Elle continua :

— Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas ? vous ne pouvez comprendre encore. Pourtant, écoutez, quelle douleur d'être belle et néanmoins d'être un objet de dégoût pour le monde !… Une laide

est moins misérable. Personne ne la remarque. Mais, moi, de ce que mon visage est régulier et mes traits séduisants, tous les yeux me recherchent, me détaillent, et, finalement me plaignent. J'en ai souffert depuis mon enfance. Et toute jeune fille, je pressentis ce martyre : l'impossibilité d'être aimée. Je voyais mes amies, un tas de femmes inspirer l'amour. Moi, la nature me défendait cette joie. Une partie de mon corps possédait le don mystérieux de la beauté. L'autre n'existait pas. Et cet amour que mes prunelles méritaient, que mon nez, mes dents, mes cheveux, ma peau méritaient, je voulais ardemment le provoquer.

Une étrange animation illuminait sa figure. Elle était belle, d'une beauté excessive.

— C'est ce besoin qui m'a fait agir, affirma-t-elle. Un jour mon père me conduisit à Paris pour consulter un docteur. Tandis que celui-ci rédigeait son ordonnance, je regardai par la fenêtre. Immédiatement, en face, un homme s'arrêta, puis un autre. Je frissonnai d'orgueil. Le lendemain, à l'hôtel, je recommençai l'expérience. Elle réussit. Dès qu'ils m'apercevaient, tous les passants, jeunes ou vieux, stationnaient. Je suppliai mon père de me laisser à Paris pour mon traitement. Il m'installa rue Lafayette. Je gagnai la sympathie de la concierge. Et je vécus seule.

Une compassion infinie m'envahissait. Je lui saisis la main.

— Pauvre enfant…

Elle se dégagea en souriant :

— Ne me plaignez pas. Depuis ce temps, moi, je me considère comme heureuse. Ma part d'amour, je l'ai eu pleinement, plus grande même que bien d'autres. De l'homme, j'ai connu ce qui

flatte le plus notre vanité, son désir. Des milliers, de ces désirs, sont montés vers moi. C'était comme un encens continuel. Ma disgrâce ne m'a valu nulle peine. Ma beauté m'a causé des jouissances effroyables. Oui, j'ai été très heureuse. Complètement belle, je n'eusse accepté que l'amour d'un homme. Incomplète, j'ai provoqué celui de tous les hommes.

Elle se tut, réfléchit, puis la voix songeuse, les paupières baissées, soupira :

— Ah ! tous ces êtres, artistes, commerçants, ouvriers, bourgeois, enfants, vieillards, tous ces êtres qui interrompaient leur course à ma seule vue ! toutes ces convoitises dont s'allumaient les regards ! toute cette folie de passion dont grimaçaient les visages ! tous ces rêves qui cherchaient à se représenter mon corps, mon corps chétif ! tous ces assauts furieux de brutes qui grimpaient l'escalier et cognaient a ma porte ! Quel passé, quel passé victorieux ! J'ai vécu dans une atmosphère de désirs brûlants. Ils m'ont réchauffée, ils m'ont consolée. Je n'ai eu ni caresses, ni baisers, ni amour. J'ai eu mieux que cela, j'ai eu l'illusion, l'illusion bienfaisante qui ne trompe jamais.

Comme elle restait silencieuse, je hasardai :

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant, je suis vieille, et puis, je le répète, j'ai eu ma part. Je m'en contente. Aujourd'hui, ce que je recherche, c'est l'affection. Alors je distribue des soupes, j'ai des pauvres pour qui je suis une idole, une sorte de divinité.

Je me mis à rire.

— N'y a-t-il pas autre chose ? N'étiez-vous pas un peu lasse de Paris et avide d'éveiller d'autres admirations, celles d'êtres plus simples, de paysans ? On m'a dit que certains d'entre eux vous aimaient à en perdre la raison.

Elle rougit, et gentiment :

— Je le croirais, hélas ! Que voulez-vous ? je suis incorrigible.

Elle retourna sur le fauteuil son petit corps manqué, aux membres informes, son corps grotesque d'avorton et, se détirant, elle conclut :

— C'est si bon d'être désirée, désirée follement, comme on m'a désirée !

28

« J'ai dans les mains les conditions essentielles du bonheur », se répétait-il souvent. Et il présentait ses deux paumes renversées, élargissait ses doigts et semblait soupeser quelque chose de palpable et de lourd.

De fait, la destinée le favorisait. Au collège où il fut élevé, ses maîtres respectèrent l'indolence de sa nature, et il mangeait parmi de riches condisciples, les mets bien préparés. À seize ans, sous la direction de sa bonne, il apprit le mystère de l'amour, ce qui lui évita de fâcheuses connaissances. En campagne, dès le premier engagement, il reçut une blessure insignifiante qui lui valut le repos, la médaille et une renommée de courage. Enfin, à

vingt-trois ans, il perdait ses parents et héritait d'une jolie fortune.

Pourtant il se plaignait amèrement ; car il s'appelait Abraham Chien.

Le père et la mère Chien, « partis de très bas » pour arriver à une grosse situation dans les briques, aux environs de Caudebec, résolurent, quand il leur vint tardivement un fils, de rehausser le nom peu poétique de Chien par un prénom original et sonore. Ils choisirent Abraham.

C'était aggraver le cas du malheureux. Plus tard, il devait maudire ses parents.

Mais, dès l'abord, du jour où il fut livré au contact du monde, son supplice commença. « Ouaf, ouaf », criaient ses camarades, à son approche. Et on lui demandait :

— Comment vas-tu, petit chien ?

Partout se trouvaient dessinés sur les murs, ou modelés en mie de pain et suspendus au plafond à l'aide d'un fil et de papier mâché, des roquets hargneux, des caniches d'aveugle, des lévriers étiques, des bulls menaçants. Une fois il se fâcha et distribua des coups de poing. Tous ses camarades s'enfuirent en hurlant :

— Au secours… un chien enragé.

L'ironie de ses maîtres le blessait encore davantage. L'un ne manquait jamais de l'interrompre quand il répétait ses leçons :

— Assez-vous, Chien, vous ne récitez pas, vous aboyez.

Tel autre le renvoyait du tableau noir :

— À la niche, bougre de chien.

« Ce sont farces d'école, se dit Abraham, en sortant du collège. La vie est plus sérieuse et les hommes moins puérils. Mon nom est avantageusement connu à Caudebec. On me laissera la paix. »

De cruelles expériences le détrompèrent. Le petit bourgeois et le paysan ne se lassent jamais d'une plaisanterie. La même circonstance amène infailliblement le même mot, et ce mot le même éclat de rire satisfait ou le même clignement d'œil malin.

Àtable, s'il risquait :

— J'ai une faim, aujourd'hui !

On ripostait :

— Une faim canine, hein ?

Il s'écriait :

— Quel mauvais temps !

— Un temps de chien, répondait-on.

Un moment il aspira aux honneurs.

On donnait une fête. Il fut élu vice-commissaire. On ne l'appela plus que le chien du commissaire.

Tout cela le mettait hors de lui. Peut-être cependant s'y serait-il accoutumé. En somme, ces moqueries n'attaquaient point l'individu ni ne diminuaient son mérite ou son prestige. Mais une source d'épreuves nouvelles allait surgir où sombra tout son espoir.

La cause initiale fut une phrase colportée par un fournisseur qu'il avait contraint à réduire sa note :

— Ce qu'il est chien, ce juif d'Abraham !

La locution resta. Elle servit d'abord à le railler, puis, effet inévitable des calomnies dont on oublie le début futile, à le flageller. Aussi bien les deux vocables qui formaient son nom ne semblaient pas réels. Ils éveillaient l'idée de sobriquets. Et le propre des sobriquets étant de mettre en relief le caractère général d'un individu et de stigmatiser ses ridicules, on décréta coupable d'avarice Abraham Chien, briquetier à Caudebec. Il était vraiment chien, doublement, triplement chien, chien par le nom, chien par le prénom, chien par les habitudes.

Cette épouvantable calamité ne l'abattit pas. Il se révolta contre l'injustice. Les paroles en un tel cas sont inutiles. Il faut des faits, des preuves. Il les fournirait.

En plein Caudebec, il eut une maîtresse !

Il la tira d'un café du Havre. Il l'établit dans une charmante maison, sur le quai, bien en vue. Scandale sans précédent, il l'afficha !

On n'en revenait pas. Il fit plus fort. Il entoura cette créature de tout le luxe imaginable. Elle connut les châles de l'Inde, les bottines mordorées, les éventails en plumes et les lunettes d'approche avec lesquelles on voit passer les grands bateaux. Finalement il bâtit des écuries somptueuses où logèrent un âne et un perroquet.

En outre, devant un groupe d'amis, il lui donna la maison qu'elle habitait et une grosse somme d'argent.

La médisance subit un arrêt. Qui signifiaient ces prodigalités ? On ne tarda pas à le savoir.

La maîtresse d'Abraham jouissait d'une âme sensible, de goûts modestes et d'une santé chancelante. Il en résulta qu'elle conçut pour son bienfaiteur une gratitude sans bornes, qu'elle réalisa d'importantes économies et qu'elle mourut, la quatrième année de leur liaison, léguant à son amant tout ce qu'elle possédait.

— Voilà donc le mot de l'énigme, s'exclama-t-on. Tout cela était combiné… Quel juif que ce Chien ! Calculer sur la mort d'une femme…

Que pouvait-il tenter désormais ? L'aventure de son mariage, elle-même, ne changea point sa réputation.

Charlotte était pauvre. Aussi l'épousa-t-il. De caractère folâtre et d'aspect gracieux, elle emplit de gaieté la demeure d'Abraham. Il l'aimait beaucoup. Il l'aimait assez pour rire de ses espièglerie.

— Mon gros chien, disait-elle, faites le beau… Allons, vite, debout…

Au moins celle-là, lui devant tout, ne le méconnaîtrait pas. Elle ne le méconnut pas, mais le trompa. Une lettre anonyme l'en avertit. « J'ignorais, écrivait-on, que les chiens eussent des cornes… »

Charlotte avoua sa trahison : « Que veux-tu ? c'est de ta faute ; je ne peux pas te prendre au sérieux, tu as un si drôle de nom ! Pour moi, tu n'es pas un homme… tu es… tu es un chien… Il la mit à la porte et l'enrichit. À quoi bon cette libéralité ! On ne tint compte que de sa rigueur avec Charlotte : « La malheureuse, faut-il qu'il soit chien ! »

Il protesta.

— Pourtant, elle m'a trompé ! C'est mon droit. Moi, je lui étais fidèle…

— Comme un chien, murmura son interlocuteur.

N'est-ce pas atroce ? Être généreux et désintéressé, se soucier de son or comme d'un caillou, et néanmoins ployer sous une réputation d'avarice. Et cela pour un nom ! Un nom, cette chose secondaire, insignifiante, lui interdisait le bonheur. Le nom sert à distinguer un homme d'un autre. Son nom, à lui, le déshonorait et lui valait d'être jugé comme s'il eût eu de vils instincts. Parce qu'il avait un nom de ladre, on le taxait de ladrerie. Ah ! ce nom, comme il en souffrait ! On ne se gausse pas de M. Renard, ni de MM. Mouton, Poule, Lion, Poisson. Pourquoi baffoue-t-on M. Chien ?

Il se sentait la proie d'une absurde fatalité. D'autres sont marqués, dès leur naissance, d'une laideur surnaturelle ou de quelque infirmité qui dominent toute leur vie. Pour le monde, avant d'être méchant ou sournois ou menteur, le bossu est bossu et l'aveugle est aveugle. Lui, un mot le flétrissait. Une mystérieuse syllabe l'enserrait dans les cinq griffes de ses lettres. Qu'il fût bon, loyal, charitable, peu importait ! Il était chien.

Un tel martyre usa son courage. L'existence ne lui offrait qu'opprobre et injustice. Il s'en délivrerait.

— Mais, au moins, se dit-il, que ma mémoire soit réhabilitée !

Il vendit sa briqueterie, fonda des œuvres de bienfaisance, entretint des familles indigentes, démolit sa maison, joua et se ruina.

Puis, un matin d'hiver, on le trouva sur la grand'route, mort de faim et de froid.

Quand on parle de lui à Caudebec, les habitants s'écrient :

— Abraham Chien ? Il est devenu fou, il a dilapidé sa fortune et il a crevé sur un fossé.

— Comme un chien, ricanent les gens d'esprit.

29

Il la traitait en sœur plus jeune. Malgré ses treize ans et ses succès au collège, il ne dédaignait point de jouer avec sa petite amie, sa petite amie aux cheveux blonds comme il la nommait. Ils causaient même, sérieusement.

Il disait ses appétits d'enfant pauvre, ses ambitions de garçon volontaire qui voit nettement le but où il marche. Elle, c'étaient de jolis rêves, effeuillés d'une voix songeuse, incohérents, contradictoires, obscurs, insaisissables comme des rêves de sommeil. Elle ne s'en souvenait plus le lendemain. Lui ne pouvait les comprendre. Et elle devint ainsi, à ses yeux, une créature énigmatique dont il avait un peu peur et un peu pitié.

Cette pitié s'accrut. Son amie s'alanguissait. La femme tardait à se dégager de l'enfant grandissante, et les joues pâlirent, et la peau prit des teintes de cierge. Il ne s'expliquait pas sa langueur. Il se sentait tout triste auprès d'elle, comme auprès de quelqu'un qui s'en va loin de vous, vers la mort, peut-être.

Mais quand elle eut quinze ans, le phénomène mystérieux tendit à s'accomplir. Et ce furent, avant l'éclosion sanglante, d'abominables douleurs.

Il en sut la cause. Un organisme défectueux condamnait la jeune fille au retour périodique de la même torture. Ayant appris l'horreur de la première épreuve, il la plaignit de toute son âme tendre.

Et chaque mois en effet, le mal revint. Comme à une échéance, il se présentait, l'exact et impitoyable créancier. Il réclamait son compte de pleurs, de cris, d'insomnies, de convulsions. Et il laissait le terrible souvenir de son passage et l'épouvante plus terrible encore de son arrivée prochaine.

Le cœur de l'ami se brisait à la retrouver blanche avec de grands yeux mornes aux contours bleuis. Il s'en voulait que son dévouement fût inutile et impuissante sa force d'homme. Il n'osait plus lui parler de ses travaux, de son entrée dans la lutte humaine. Elle était si faible, elle, et murmurait de si misérables rêves, rêves de convalescence, rêves de santé !

Elle perdit son père et sa mère. Elle resta sans ressources presque. Et avec les années le mal augmentait.

— N'y a-t-il point de remède, demanda le jeune homme au docteur ?

— Si… peut-être… le mariage, lui fut-il répondu.

Il tressaillit. Instantanément il pensa qu'il était l'unique époux possible, l'unique sauveur. Nul autre que lui ne la chérissait. Il s'interrogea. L'aimait-il ? D'amour ou de désir, non. De pitié, oui, de toute sa pitié. Son devoir lui ordonnait de s'immoler, d'être ce-

lui qui guérit, ou du moins celui qui distrait quand la chair se crispe, celui qui simule le rire quand les larmes coulent.

Charitablement, il l'épousa.

⁂

Marié, il résolut de faire deux parts de son temps. Le jour, il gagnerait de quoi vivre. La nuit, il continuerait ses études.

Mais la douleur s'acharne après les proies qu'elle ronge. Autant que la vierge, la femme souffrit. L'œuvre de l'homme ne la soulageait pas. Sachant la vanité de son sacrifice, il se résigna. Il serait le compagnon, le refuge et le soutien.

Et les nuits et les jours passèrent. L'inexorable mal renaissait chaque mois, devançant même l'heure fixée. Il étendait ses ravages. D'autres troubles plus graves se manifestèrent.

Néanmoins, elle cachait sa torture. De son lit, par la porte ouverte, elle voyait l'ami courbé sur sa table. Et pour ne le pas déranger, elle étouffait les plaintes qui montaient à sa gorge.

Un soir, il la surprit, la tête enfouie dans l'oreiller, le corps secoué de sanglots. Quand elle tourna les yeux, elle rencontra les siens. Il se mit à genoux en pleurant.

Il dut renoncer à tout travail suivi. L'idée ne le quittait plus du drame effrayant et silencieux qui se déroulait à ses côtés. L'oreille tendue, il épiait les soupirs et les froissements des draps. Des fois, il s'asseyait auprès d'elle. Comment lui procurer une minute d'oubli. Il bavardait. Il riait. Au fond, son cœur se fondait de compassion. Il la désirait, cette douleur. Sur lui, robuste, elle eut

eu moins de prise. Mais la triste, la triste créature, si lamentable, si fragile, pouvait-elle résister ?

Elle s'abandonna. En vain ses lèvres se contractaient pour retenir les cris. Ils s'échappèrent. Il lui fallut crier, crier, crier, des heures, des heures.

Ce fut l'enfer. La consoler ? Il ne le tenta plus. D'ailleurs elle n'écoutait pas. Elle était de la chair qui souffre et qui hurle.

L'argent leur manqua. Ils habitaient un appartement trop spacieux. Ils louèrent une chambre, avec un lit pour elle et un divan pour lui.

Et il fut là, cloué, près de la victime, là, éternellement. Son courage s'épuisa. Il se reconnut impuissant, inutile.

Le spectacle atroce de ce martyre lui enlevait sa foi en la vie, en la nécessité de l'effort, en la possibilité du bonheur. Pourquoi vouloir ? Pourquoi agir ? Pourquoi faire des projets ? Pourquoi s'accrocher à des espérances ? Un organe qui se déplace et tout s'écroule.

Entre les crises cependant les intervalles diminuaient. Et, même ces quelques jours de répit, ils les empoisonnèrent de leur angoisse persistante. Il ne cessait de la questionner. Nul symptôme n'indiquait-il le retour du mal ? La journée finie, ils se disaient : « C'est pour demain ». Attente monstrueuse, semblable à l'agonie du condamné qui guette la porte par où viendra la mort ! Et malgré eux, ils en causaient. Minutieusement elle lui racontait les phases du supplice, le déchirement de son être, l'infâme brûlure qui la mordait au vif de sa plaie.

Puis l'époque sombre s'annonçait soudain. Des plaintes d'abord, et les cris ensuite, des cris rauques, des cris perçants, des cris sauvages, des appels, des supplications, des blasphèmes, et plus affreux que tout, des petits gémissements humbles, doux, à peine balbutiés.

Lui écoutait, témoin fatalement impassible. Chaque cri le frappait a la tête et s'y enfonçait. Et il savait si bien l'enchaînement des sensations éprouvées et la sorte de douleur exprimée par chacun de ces cris, qu'à son tour il souffrit en son cerveau comme elle souffrait en ses entrailles. C'étaient, entre les parois de son crâne, les mêmes coups, les mêmes arrachements, les mêmes blessures.

Oh ! la douleur, la douleur ! elle emplissait leur mansarde. Elle imprégnait l'atmosphère. Elle se mêlait à la clarté du soleil, aux ténèbres de la nuit. Il lui semblait que tous les exécrables tourments de la chair, les coupures, les lésions, les chancres, les gangrènes, que toute la douleur de l'humanité, se ruait dans cette chambre étroite et s'accumulait dans ce ventre meurtri, ce ventre de femme, symbole de toute création humaine ! Le monde est pourvu d'une somme fixe de souffrance. Et il y avait là, réunie, tant de souffrance que le reste du monde n'en devait plus avoir.

Son amie, maintenant, il la comprenait. Jadis énigmatique, inquiète, assiégée d'appréhensions et de rêves incertains, elle s'affirmait aujourd'hui. Elle se dévoilait. C'était la douleur. C'était la forme fugitive de l'immortelle douleur.

Sa pitié défaillit. Les âmes bonnes élargissent leur compassion en raison des maux qui les émeuvent. Le mal, cette fois, était trop grand. La pitié ne put l'égaler.

⁂

Et peu à peu, dans le vide profond que laissa le noble sentiment auquel il obéissait depuis son sacrifice, quelque chose germa, une irritation sourde. La continuité des cris l'agaçait. Avec une attention tenace, n'aurait-elle pas réussi à les espacer, afin qu'il eût des instants de repos où recouvrer sa patience ? Il la suspecta de lâcheté.

Les pleurs, les sanglots, les hurlements continuaient, ininterrompus. Il se bouchait les oreilles. Les sons franchissaient l'obstacle de ses mains. Il entendait tout, tout. Durant des semaines, il ne dormait pas, il ne pensait pas. Sa tête éclatait. Ah ! il la détesta, son amie !

Qu'elle se tût, qu'elle se tût ! Une heure de silence, il ne souhaitait que cela ! Pendant soixante minutes ne pas percevoir un bruit ! Irréalisable vœu ! Le tumulte ne s'arrêtait pas.

Et la haine le gonfla.

Vraiment, de toutes ses forces, il la haït. Il la haït, comme on hait sa propre douleur. La vue implacable de cette souffrance l'exaspérait. Ainsi que d'un gouffre infernal, il aspirait à sortir de ce lieu maudit. Il devenait fou. Il devenait fou.

Le mal croissait. Le supplice atteignit son intensité la plus cruelle. L'infortunée exhala d'épouvantables plaintes. Il perdit la tête. Une nuit, il se jeta sur elle et lui ferma la bouche de son poing crispé. Et il vociférait :

— Tais-toi donc, tais-toi !

Elle ne parut même pas le remarquer. Hors de lui, il la saisit à la gorge et serra les doigts pour qu'elle se tût, pour qu'elle se tût enfin. Mais il eut peur. Et il s'enfuit.

Il s'enfuit vers la liberté, vers la solitude, vers le silence, vers des visages souriants, vers des corps intacts, vers la santé, vers la vie.

Elle, l'amie d'enfance, l'épouse choisie par sa pitié, seule, dans l'ombre, criait, criait…

30

En quelques années, il perdit sa mère et ses deux enfants. Sa femme le trahit. Sa fortune s'écroula, et ses amis l'abandonnèrent.

Haineux et meurtri, il se réfugia loin des villes et vécut seul. Pour se distraire, il tenta de lire, d'écrire, de chasser, de labourer les champs ou de fendre les grands arbres ; mais rien n'atténuait son désespoir. Et il eut des envies de suicide.

Un jour de neige, une mendiante parvint à franchir le seuil de sa demeure.

— J'ai froid, gémit-elle.

— Travaille, grogna-t-il.

Montrant ses deux bras, elle dit :

— Je n'ai jamais eu de mains.

L'excès de cette misère l'émut d'agréable sorte. Il fit longtemps causer la femme sur ses privations et ses fatigues.

Puis il la chassa sans lui donner l'aumône, et cette méchanceté le réjouit.

Dès lors, il courut les campagnes avec le désir inconscient de retrouver la même sensation. Les infirmes y foisonnent : les boiteux, les paralytiques, les aveugles, les malades. Il marcha vers eux.

— D'où vous vient cette plaie ? N'est-elle point inguérissable ?

Le patient se lamentait au son de cette voix compatissante. Lui, les plaintes le berçaient, comme une musique très douce. Ainsi, en son esprit plus calme s'ébauchèrent d'avantageuses comparaisons. Du moins, il gardait l'intégrité de son corps. Et, pour mieux savourer cet inappréciable bien, auprès des aveugles il se baignait les yeux dans la clarté du soleil et dans l'éclat des fleurs, auprès des sourds il s'ingéniait à percevoir les menus bruits du lointain et les harmonies du silence.

Le mal physique est monotone. Il s'en fût lassé. Une source de satisfactions, inépuisables celles-là, devait jaillir de cette réponse qu'un pauvre lui fit :

— Ma faim ? mon ventre vide ? Vous croyez que j'y pense ? Non ; ce qui me tord le cœur, c'est l'enfant… l'enfant qui ne mange pas.

Il tressaillit. Pour la première fois, il se heurtait à une souffrance morale, une souffrance de même nature que la sienne. Une volupté si âcre l'inonda qu'il comprit enfin à quel subterfuge

il demandait l'oubli progressif de ses souvenirs. Conscient, il poursuivit son but avec plus de vigueur.

La solitude était un obstacle. Il fréquenta des gens. Il s'insinua dans leur intimité. Doucement ou brutalement, par l'empire qu'il acquérait sur eux ou par la confiance qu'il leur inspirait en racontant ses propres chagrins, il les amenait aux expansions irréparables. Et il déchiffrait l'énigme de nos âmes compliquées.

En toutes fleurit la douleur comme une plante nécessaire. Cette plante, il la cherchait obstinément. C'était sa joie de la découvrir, de connaître le coin d'âme où elle se tenait et les aliments dont elle se nourrissait. Il l'aimait sous toutes ses formes : mélancolique, subtile ou sauvage, avec tous ses parfums et avec toutes ses nuances diverses.

Chez certains, elle s'épanouit, envahissante et dévoratrice. Ceux-là, il les dominait rapidement. Chez d'autres, elle se cache, elle attend, elle guette. Auprès de ces derniers, peut-être trouvait-il des plaisirs plus raffinés. Car la plante indécise, il la faisait germer, il la leur montrait pour qu'ils n'en ignorassent pas l'existence, il la cultivait par des mots irritants, la soignait comme une chose précieuse, la développait jusqu'à ce qu'elle étouffât toute trace de bonheur.

L'expérience lui vint. En un instant, malgré l'hypocrisie des hommes, il devinait leur secret. Il eut vraiment un sixième sens : celui de la douleur d'autrui.

Il s'en alla d'être en être. Les peines des hommes sont aussi nombreuses et différentes que les fleurs de la terre, et il s'en grisait comme les abeilles se grisent du suc des calices. Quel choc délicieux quand se révélait une angoisse nouvelle ! Il la goûtait

longuement, il la choyait avec la tendresse d'un collectionneur pour la pièce rare qu'il a découverte. Et, devant la victime, aux gestes las et à la voix brisée, qui pleurait son chagrin, il sentait à chaque aveu son cœur se gonfler d'un monstrueux plaisir.

Il alla de pays en pays. N'ont-ils pas, ainsi que leur flore spéciale, leurs fléaux inconnus ? Parmi les esclaves et les femmes vendues, parmi les affamés et les forçats, et les cholériques, et les lépreux, insolemment il promena son indépendance et sa santé.

Récolte fantastique de plaies et de turpitudes ! Pas un morceau de terre qui n'ait sa gerbe abominable. Les épis poussent dru, si lourds que les grains s'en échappent, avides eux aussi de féconder le sol pour les moissons prochaines. Il fut l'explorateur des maux et des épidémies. Il vécut dans la douleur du monde comme un ver dans la pourriture des cadavres.

Et sa douleur, à lui, disparut. Il la jugeait toujours plus horrible que celle des autres. Mais les êtres comptaient peu. Et, chaque fois, c'était à la grande misère universelle que sa misère se trouvait opposée. Combien mesquine lui semblait-elle auprès de cet amas inimaginable de ruines et d'agonies !

Oh ! les effroyables tourments dont il fut témoin, et les navrants désespoirs, et les naïves inquiétudes, et les ridicules tristesses ! Il ne croyait pas, il ne pouvait croire qu'un tel manteau de misères s'appesantît sur les épaules de l'humanité. Pourtant il s'aperçut qu'elle ne s'en contentait pas encore. Les suppliciés aspiraient a d'autres supplices. Les heureux en inventaient.

Aberration inexplicable ! Que la jalousie, la trahison, la crainte, les infirmités nous désolent, soit. C'est la loi de la nature, qui versa sur nous des calamités précises. Mais, avec nos défauts,

avec nos maladresses, avec nos joies même, nous fabriquons de la douleur, de la vraie, de la poignante douleur. L'indécision, l'envie, le remords, la timidité, la curiosité, autant de balivernes transformés en tortures.

Mon Dieu ! mon Dieu ! la douleur est-elle donc le devoir de l'homme, qu'il s'en forge à loisir ? Pourquoi son front sanglant implore-t-il d'autres couronnes d'épines ? Pourquoi souffre-t-il de rien ? Hélas ! l'homme, ce grand souffrant, est un créateur de souffrance. Chaque jour, il dresse sa croix, et lui-même il s'y cloue.

Océan de larmes, tempêtes de hurlements, abîmes où retentissent les cris, les sanglots, les prières et les malédictions, exodes des condamnés à vivre qui, du berceau à la tombe, se traînent à genoux et les mains jointes, il vit tout, il entendit tout, il comprit tout.

Il fut épouvanté. L'excès du mal l'écrasait. Il y a trop de détresses autour de nous pour que la haine ne s'évanouisse pas chez celui qui les observe. Il n'eut plus la force de porter le poids des souvenirs accumulés, et le chuchotement des confessions tremblantes ne le réchauffait plus comme jadis.

Et il s'aperçut soudain qu'il était saturé de tristesse. Ainsi que la brume du soir pénètre dans la chair, qui se crispe, la douleur humaine, s'insinuant à travers sa rancune, avait rempli son âme de froid et de terreur. Des rêveries mélancoliques l'assaillirent. Maintenant, le spectacle d'un souci lui causait un frisson pénible.

Dès lors, il était digne de connaître la pitié. Bienfaisante et douce, elle descendit en lui, peu à peu, comme une récompense qu'il faut mériter par ses efforts. Elle le délivra de ses méchants

instincts, de ses révoltes stériles, de sa sécheresse et de son amertume. Elle le régénéra.

Et ce fut à son insu, tout naturellement qu'un jour de ses lèvres coula le baume des bonnes paroles. Oh ! le regard de l'homme dont ainsi il soulagea la blessure, ce regard de remerciement et de gratitude, quelle caresse troublante ! Du fond de son cœur ému montèrent, pour la première fois, les larmes qui purifient. Jamais il n'avait senti d'ivresse comparable.

Le devoir lui apparut. Son passé n'était qu'un long et lugubre apprentissage. Mieux que nul au monde il savait toutes les causes du mal, tout ce qui le prépare et tout ce qui le stimule ? Fort et puissamment armé, il pouvait, il devait entrer dans la lutte. Certes, ce mal est infini, et son rôle à lui serait bien insignifiant. Qu'importe ? Un sanglot refoulé, c'est beaucoup. Ne vaut-il pas mieux détruire un petit chagrin que de se donner une grande joie ?

Comme jadis, il alla donc vers les malheureux, non plus pour en rire, mais pour les consoler. Sa voix apprit les inflexions délicates qui apaisent la blessure des plaies. Aux moins éprouvés il expliquait le néant de leurs angoisses et l'absurdité de leurs plaintes. Avec les martyrs il pleurait. Il pleurait leur douleur, il pleurait surtout l'universelle douleur, si profonde, si inguérissable. Il leur racontait sa vie, la vie des autres, l'affreuse succession de drames et de tortures dont il avait reçu la confidence. Et les meurtris, à leur tour, tressaillaient du frisson qui sauve.

Alors il les quittait, leur laissant le souverain remède, la Pitié !

Et ce remède, il le portait plus loin. Ayez pitié, ayez pitié ! car la pitié, c'est la religion irréductible, c'est l'unique vertu. Si elle ne

peut encore guider vos actes, qu'elle domine vos jugements. Celui qui n'en a pas est le vrai coupable. La tâche de chacun de nous est simple et précise. Faisons voir, dans la mesure de nos moyens, ce qu'il y a de tristesse sur la terre, exprimons la douleur sous ses formes innombrables, chantons ou peignons ou modelons les têtes émaciées, les joues creuses, les yeux hagards, les bouches tordues, les cous ployés, la défaite des corps et l'écroulement des intelligences, montrons enfin ceux qui souffrent. Et peut-être palpitera dans une âme, comme un germe fécondant, la Pitié, la Pitié rédemptrice.

Ainsi conduisait-il ses malades vers la divine espérance. Il leur enseignait le bonheur d'être bon, charitable, miséricordieux. Il leur disait que c'est le devoir et que c'est aussi l'habileté suprême de penser aux douleurs d'autrui plus qu'à ses propres douleurs.

Et il vécut de la sorte, apôtre d'amour et de compassion. Parce qu'il avait vu beaucoup souffrir, il aima beaucoup. Et, parce qu'il aimait beaucoup, il répandit sur ceux qui souffraient sa tendresse réconfortante.

Il fut l'Apitoyé. Il fut le Consolateur !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Ceux_qui_souffrent. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.